LES FAUSSES

BONNES FEMMES

COMÉDIE EN CINQ ACTES

EN PROSE

PAR

THÉODORE BARRIÈRE ET ERNEST CAPENDU





PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS

1858



PERSONNAGES

GEORGES RHÉTEL, officier de marine.	MM. AUBRÉE.
PASCAL VILLIERS, officier aux zouaves.	FÉLIX.
LE MARQUIS DE COTTEREAU.	PARADE.
DE FURRETIÈRES.	CHAUMONT.
LE VICOMTE D'ASSIGNY..	MUNIÉ.
HECTOR BRIZAC.	CHAMBÉRY.
HERMINIE DE TREMBLAY.	Mmes FARGUEIL.
LA COMTESSE BLANCHE DE NOYAN.	SAINT-MARC.
MADAME MAUGRIN.	GUILLEMIN.
AUGUSTINE PERMONT.	ASTRUC.
CAROLINE D'ATHIS.	DUPLESSY.
CAMILLE DE COTTEREAU.	BODIN.
BERTHE, fille de Mme Maugrin et femme de Pascal Villiers.	PIERSON.
SUZANNE, femme de chambre.	IRMA GRANIER
MATHILDE DE FURRETIÈRES.	PÉLAGIE.
GERVAIS, } domestiques.	MM. JEANDRON.
ANTOINE, } domestiques.	SCHAUB.

1er et 2e actes aux environs de Nevers; 3e, 4e et 5e actes à Bade.

LES

FAUSSES BONNES FEMMES

ACTE PREMIER

Un petit salon très-élégant ouvrant sur un parc. — On est au mois de mars, il y a du feu dans la cheminée.

—

SCÈNE PREMIÈRE

SUZANNE, puis GERVAIS, et ensuite ANTOINE. (Suzanne est assise près de la cheminée et lit. — Au lever du rideau, on entend sonner à la grille du château. Suzanne lève nonchalamment les yeux de dessus son livre, regarde vaguement au dehors, puis se remet à lire. — On sonne de nouveau. Suzanne, sans se déranger, étend la main jusqu'à la cheminée et tire un cordon de sonnette.)

GERVAIS * paraît un journal à la main ; il vient de la droite.

SUZANNE, sans même le regarder.

Est-ce que vous n'entendez pas qu'on sonne à la grille?

GERVAIS, lisant toujours les nouvelles diverses.

Non. (On sonne plus fort.)

SUZANNE, même jeu que précédemment.

Tenez!

GERVAIS, de même aussi.

Ah! c'est vrai! (Tout en lisant, il va à la porte du fond et appelle.) Antoine! Antoine!

ANTOINE paraît. Il tient des romances dont il regarde les dessins. Il est très-occupé aussi. **

Qu'est-ce qu'il y a?

* Suzanne, Gervais.
** Antoine, Suzanne, Gervais.

GERVAIS, de même.

Il y a qu'on sonne à la grille.

ANTOINE.

Ah bien! Je le sais!... J'ai envoyé Joseph; il doit avoir ouvert.

GERVAIS, qui a fini de lire, et qui regarde au dehors.

J'aperçois quelqu'un là-bas au bout de l'avenue.

SUZANNE.

Qui est-ce?

GERVAIS.

Ah! je ne peux pas distinguer d'ici. Cependant, il me semble que... oui, oui; c'est monsieur Hector Brizac.

SUZANNE, vivement et quittant son livre.

L'homme d'affaires de madame?

GERVAIS.

Il arrive de Paris, sans doute.

SUZANNE, bâillant

Ah Dieu! s'il pouvait être porteur de mauvaises nouvelles!

GERVAIS, étonné.

Comment?

SUZANNE.

Si les affaires allaient mal, comme ça m'irait bien, à moi!

GERVAIS, riant.

Eh bien! vous êtes gentille, vous!

SUZANNE, haussant les épaules.

Comment, vous ne comprenez pas que si la fortune de madame était en danger, la présence de madame serait nécessaire à Paris, et que, si madame allait à Paris, nous pourrions quitter le Nivernais et ce château si pittoresque et si ennuyeux? (Elle bâille.)

GERVAIS.

Ah! si c'est comme ça, je me joins à vos vœux.

ANTOINE.

Ah! mademoiselle Suzanne, on vient d'apporter cela.

SUZANNE.

Qu'est-ce que c'est?

ANTOINE.

Je crois que c'est de la musique.

SUZANNE.

Eh bien! qu'est-ce que ça me fait?

ANTOINE.

Eh bien! et à moi?

SUZANNE.

Chut!... Voici monsieur Brizac! (Avec importance.) Je vais le recevoir. Quant à vous, Antoine, allez prévenir madame.

ANTOINE, riant.

Il suffit. (Il sort par la gauche, et en même temps Hector Brizac paraît avec un domestique.)

BRIZAC, sans voir Suzanne.

Ah! enfin! Je suis dans la place; ce n'est pas malheureux. Diable m'emporte si l'on ne se croirait pas dans le château de la Belle au bois dormant, ici! (Au domestique.) Tenez, mon ami, voici quelque chose comme un louis, vous vous chargerez de payer le conducteur de l'ignoble patache qui m'a secoué si gentiment depuis Nevers. (Le domestique s'incline et sort en emportant son paletot.)

SCÈNE II

HECTOR, SUZANNE. *

HECTOR, se jetant dans un fauteuil.

Ouf! Quelle jolie chose que la campagne au mois de mars! (Apercevant Suzanne.) Tiens! c'est Suzanne. Bonjour, ma petite Suzanne. (Il fait un mouvement comme pour lui prendre la taille.)

SUZANNE, lui repoussant doucement la main.

Ne vous dérangez donc pas, je vous prie.

HECTOR, se renfonçant dans son fauteuil.

Ah bien! sacrebleu! on a de la peine à entrer chez madame de Tremblay. J'ai sonné plus de deux cents fois. Ta maîtresse est prévenue de mon arrivée, n'est-ce pas?

SUZANNE.

Oui, monsieur; elle doit l'être maintenant.

HECTOR.

Tu t'ennuies bien dans ce manoir, hein?

SUZANNE.

C'est à qui s'ennuiera le plus de nous tous.

HECTOR.

Et madame de Tremblay?

SUZANNE.

Elle ne s'amuse pas davantage; mais madame, au moins, n'a

* Suzanne, Hector.

pas le droit de se plaindre, car enfin, si elle a passé l'hiver ici, c'est qu'elle l'a bien voulu.

HECTOR, à lui-même, avec un air de doute.

Ah! je crois bien que...

SUZANNNE.

Quoi?

HECTOR, s'arrêtant.

Rien. (A Suzanne.) Mais, dis-moi, madame de Tremblay est-elle donc absolument seule?

SUZANNE.

Ma foi, à peu près.

HECTOR.

A peu près?

SUZANNE.

Oui, car les deux seules personnes qui sont ici, nous ne les voyons jamais.

HECTOR.

Quelles sont ces deux personnes-là?

SUZANNE.

Deux chasseurs enragés, qui partent quand la lune se couche, et qui ne reviennent que quand elle se lève. Ah! je vous réponds que, depuis quinze jours, ils usent du droit de chasse que madame leur a donné. (Elle s'accroupit près de la cheminée.)

HECTOR.

Et tu les nommes?

SUZANNE.

Monsieur le marquis de Cottereau et monsieur de Furretières.

HECTOR.

Ah! bon!

SUZANNE, à Hector.

Vous les connaissez?

HECTOR.

De nom seulement.

SUZANNE, riant.

Ah! bien, si vous les voyez, par hasard, vous m'en direz des nouvelles.

HECTOR.

Ils ne sont pas amusants?

SUZANNE.

Ah! non. Monsieur de Furretières surtout, avec ses questions

perpétuelles. Il veut tout savoir. Ce n'est pas un homme, c'est un point d'interrogation.

HECTOR.

Et le marquis de Cottereau?

SUZANNE riant. *

Il est bien agaçant aussi avec ses histoires d'ici à Saint-Cloud; mais enfin, je lui en passe un peu plus qu'à l'autre.

HECTOR, riant en se levant.

Pourquoi donc cette injustice?

SUZANNE.

Mais c'est une justice, au contraire. Monsieur le marquis a été si généreux pour moi. (Baissant la voix.) A l'époque où il se mourait d'amour pour madame.

HECTOR.

Comment? le marquis?

SUZANNE.

Eh! le marquis comme les autres! Est-ce que ça n'a pas toujours été une fureur? (Soupirant.) Ah! pendant les deux derniers hivers, en avons-nous reçu de ces lettres, de ces bouquets! Je ne sais pas comment madame faisait son compte, mais un mot, un signe, un coup d'éventail, un rien, et tous ces grands enfants-là étaient à ses pieds. Dieu! m'ont-ils fait rire!

HECTOR.

Mauvaise!

SUZANNE.

En vérité, je crois que si madame s'est retirée ici, c'est qu'elle était fatiguée de tous ces hommages; oui, oui, ce doit être cela.

HECTOR, raillant.

Certainement, cela ou autre chose.

SUZANNE.

Que serait-ce alors?... Quel autre motif? Oh! dites-le-moi

HECTOR.

Est-ce que tu vas faire comme monsieur de Furretières, toi?

SUZANNE, par réflexion.

Tiens! à propos, pourquoi me tutoyez-vous?

HECTOR riant.

Cherche bien. (Une seconde de silence.) Tu as trouvé?

* Hector, Suzanne.

SUZANNE, *pudiquement.*

Laissez-moi tranquille, monsieur.

HECTOR.

Ah ça, voyons. Est-ce que madame de Tremblay ne reçoit absolument que les deux messieurs en question?

SUZANNE.

Absolument.

HECTOR.

Mademoiselle Suzanne, vous avez hésité.

SUZANNE.

Pas du tout.

HECTOR.

Allons, tu ne sais pas mentir.

SUZANNE, *piquée.*

Vraiment! Vous croyez cela?

HECTOR.

Ne te fâche pas, c'est pour rire. Enfin, tu veux être discrète, à ton aise; mais tu n'avais pas besoin de te faire cette violence; tu sais bien qu'on n'a pas de secrets pour son homme d'affaires. Ta maîtresse me dira tout.

SUZANNE.

Ah! ça la regarde.

HECTOR.

Il y a donc quelque chose?

SUZANNE.

Non, encore une fois. Je vous dis que madame n'a aucune... distraction, si ce n'est quelques promenades à cheval dans les environs.

HECTOR.

Eh bien, dans les environs, il y a des voisins.

SUZANNE.

Des voisins? Ah! bien oui, des ours. Ah! à l'exception, cependant, de madame la comtesse de Noyan, dont on voit le château d'ici.

HECTOR.

Madame de... Ah! oui, la veuve du vieux comte de Noyan, fortune de deux millions. Mais comment se fait-il que ces deux veuves ne se soient pas liées ensemble?

SUZANNE.

Je l'ignore; mais le fait est que madame de Noyan n'a jamais mis le pied ici. Ces dames se sont trouvées trois ou quatre fois ensemble à Nevers, je crois; mais lorsqu'elles se

rencontrent, elles s'adressent un salut dans un sourire, et c'est tout.

HECTOR.

Elle est charmante la jeune comtesse?

SUZANNE.

Oui, mais l'air gauche, emprunté. Provinciale en diable, voilà le signalement.

HECTOR.

Signes particuliers?

SUZANNE.

N'a jamais vu Paris. — Éducation à faire.

HECTOR.

Dieu veuille pour elle que tu ne sois jamais chargée de cette éducation-là!

SUZANNE.

Pourquoi donc? Croyez-vous que madame de Noyan perdrait son temps avec moi?

HECTOR.

Oh! au contraire. Je crois que tu la ferais aller trop vite.

SUZANNE.

Vous croyez?

HECTOR.

Chut! on vient.

SCÈNE III

LES MÊMES, HERMINIE DE TREMBLAY.*

HERMINIE, entrant.

Bonjour, mon cher Brizac. Laisse-nous, Suzanne. (Suzanne sort.) Je vous ai fait attendre. Vous ne m'en voulez pas?

HECTOR, lui baisant la main.

Si fait.

HERMINIE, avec indifférence.

Vous êtes un homme charmant! Ah çà, mais pourquoi ne m'avoir pas prévenue que vous arriviez? J'aurais envoyé une carriole au-devant de vous.

HECTOR.

Je me suis décidé tout à coup.

* Herminie, Hector.

HERMINIE.

Vous devez être moulu.

HECTOR.

Je suis en poudre. Mais parlons de ce qui m'amène.

HERMINIE.

Non, parlons de ce qui ne vous amène pas. Que dit-on de mon absence à Paris?

HECTOR.

Eh! parbleu! on se perd en conjectures: les uns vous croient dans quelque couvent de carmélites déchaussées; les autres supposent que vous habitez un palais de porphyre à Ispahan, où, comme lady Stanhope, vous vous amusez à briser des cœurs et à couper des têtes. Les habitués de l'Opéra, en voyant que décidément votre loge restait vide, ont eu l'ingénieuse idée de mettre un crêpe à leur lorgnette; et, enfin, le jour de votre départ la rente a baissé.

HERMINIE, riant.

La rente est bien honnête; mais quand vous êtes parti, vous, que faisait-on?

HECTOR.

On faisait maigre.

HERMINIE.

C'est juste, nous sommes à une époque d'abstinence.

HECTOR.

Pendant laquelle on ne s'abstient naturellement de rien.

*HERMINIE.

« Enfin, en deux mots, les nouvelles nouvelles.

HECTOR.

» Des concerts dans toutes les rues et à tous les étages, et la
» comédie de société partout... une grande dame qui entre au
» théâtre et une grande artiste qui entre en religion... la polka
» qui se meurt et la gavotte qui ressuscite... madame Miolan
» dans *la Fanchonnette* et madame Grisi dans *la Sémiramide*;
» et enfin, en même temps, une pluie de fleurs et une pluie
» de feu... c'est-à-dire, la Ristori dans *Myrra*, et un incendie
» à Macao... Voilà!...

HERMINIE, riant.

» Merci. »

HECTOR.

Mais savez-vous, ma belle cliente, que votre conduite est héroïque?

* Coupé à la représentation.

HERMINIE.

Ah ! si je le sais !

HECTOR.

Vous résoudre à déserter Paris, juste au moment où il recommençait à devenir habitable.

HERMINIE.

Il le fallait !...

HECTOR.

Qu'aviez-vous à craindre ?

HERMINIE.

Eh ! je vous l'ai dit le jour où j'ai remis mes intérêts entre vos mains. J'avais le pressentiment d'un cataclysme. Je sentais ma fortune crouler, j'ai eu peur de me trouver un beau matin ensevelie sous les décombres ; et, ma foi, je me suis sauvée, vous laissant le soin d'étayer la maison. (Confidemment.) Eh bien ? avez-vous suffisamment étudié la situation ?

HECTOR, soupirant.

Très-suffisamment.

HERMINIE.

Ma fortune est bien malade, hein ?

HECTOR, bas.

Elle agonise.

HERMINIE.

Il n'y a plus d'espoir ?

HECTOR.

Du moins, il n'y en a guère... Il paraît que vous comptiez bien peu...

HERMINIE.

Mais je ne comptais pas du tout.

HECTOR.

Vous alliez !... vous alliez !...

HERMINIE, riant.

Mon Dieu, oui ; j'allais !... j'allais !...

HECTOR.

Et enfin, vous êtes arrivée...

HERMINIE.

A la ruine, n'est-ce pas ?..

HECTOR.

Quelle fatalité que je ne vous aie pas connue plus tôt !

HERMINIE, riant.

Oui, cela vous eût profité au moins ; mais, voyons, serait-

il indiscret de vous demander quelques éclaircissements?... En vérité, je ne puis comprendre que j'aie pu aller si vite... Il faut qu'il y ait de la sorcellerie là-dedans; car, enfin, je vous jure que j'ai toujours vécu on ne peut plus simplement.

HECTOR, riant.

Oui, le strict superflu.

HERMINIE.

Mon cher, le mot n'est pas de vous.

HECTOR, riant.

Non, mais il est à moi; je le tiens d'un homme d'esprit qui est mort sans héritier. Mais, pardon! nous n'avons peut-être pas toute la gravité que devrait comporter la circonstance.

HERMINIE.

C'est juste! Parlons raison... mais parlons vite, alors... Avez-vous là mes...

HECTOR.

Vos dossiers? oui, madame, les voici. (Il tire une liasse de papiers de sa poche.)

HERMINIE, effrayée.

Bonté divine! mais il faut des années pour lire tout cela!

HECTOR.

Ah! rassurez-vous, il suffit que j'en aie pris connaissance.

HERMINIE.

Vous avez tout lu?

HECTOR.

Oui, tout.

HERMINIE.

Comme vous devez être vieux!...

HECTOR.

Oh! non, l'habitude. (Sérieusement.) Mais encore une fois, ma chère cliente, je vous en conjure, permettez-moi de jouer mon rôle d'homme d'affaires. Laissez-moi gagner mon pain.

HERMINIE.

C'est bien... gagnez votre pain, mon brave homme... A propos, vous dînez avec moi?

HECTOR.

Sans doute!

HERMINIE.

Bon! Maintenant, revenons à votre grimoire, cher, je vous écoute. Abrégez seulement...

HECTOR, ouvrant un papier.

Tenez, madame, voici un petit résumé de la situation exacte de votre fortune.

HERMINIE.

Ce doit être affreux!... Allez!...

HECTOR.

Nous avons d'abord la terre du Bazois estimée à cent cinquante mille francs et hypothéquée pour cent vingt-deux mille francs; ci... vingt-huit mille francs.

HERMINIE.

Ci... vingt-huit mille francs... Qu'est-ce que cela veut dire... ci?...

HECTOR.

Cela veut dire qu'il vous reste vingt-huit mille francs seulement.

HERMINIE.

Ah!... fort bien!...

HECTOR.

Pour les deux fermes des Amognes estimées chacune à trente-cinq mille francs, et hypothéquées ensemble pour cinquante-neuf mille francs...

HERMINIE.

Ci... onze mille francs...

HECTOR.

C'est parfaitement cela.

HERMINIE, riant.

Ce que c'est pourtant que d'avoir étudié!

HECTOR.

Nous avons ensuite les vignobles, situés au penchant de la colline de Saint-Benin; les bois au delà de Prémery et les clos de Moulin-Engilbert; le tout représentant une valeur de cent soixante-trois mille francs et hypothéqué pour deux cent mille francs.

HERMINIE, riant.

Si vous voulez, nous ne compterons pas cela.

HECTOR, riant aussi.

J'allais vous le proposer.

HERMINIE.

Ensuite?

HECTOR.

Ensuite, il y a votre propriété de Saint-Germain qui vous revient...

HERMINIE.

Pardon, cher ami, le total?...

HECTOR.

Le total de quoi?

HERMINIE.

De ce qu'il me reste...

HECTOR.

Comment ce qu'il vous reste?...

HERMINIE.

Oui, ce qu'il me reste tout compte fait.

HECTOR.

Il vous reste tout compte fait treize mille trois cent trente-trois francs nets.

HERMINIE.

C'est un joli denier!... me voilà bien lotie!... Eh bien! et vous, qu'est-ce que je vous dois?

HECTOR.

Oh! une bagatelle!... vingt mille francs, plus mes honoraires.

HERMINIE.

Mais, mon Dieu! combien ai-je donc alors dépensé dans le cours de ces huit maudites années?

HECTOR.

Environ huit cent six mille francs.

HERMINIE.

Ce qui donne par an?

HECTOR.

Cent mille sept cent cinquante francs, et par mois huit mille trois cent quatre-vingt quinze francs quatre-vingt-trois centimes.

HERMINIE, *épouvantée.*

Huit mille trois cent quatre-vingt-quinze francs quatre-vingt-trois centimes! (*Elle éclate de rire.*)

HECTOR, *étonnée.*

Vous riez?

HERMINIE, *riant plus fort.*

Oui; c'est une idée grotesque qui vient de me passer par la tête. Je me demande ce que j'ai pu faire de ces quatre-vingt-trois centimes.

HECTOR.

Des aumônes peut-être.

HERMINIE, *sérieuse, se levant.*

Ah! monsieur Brizac! vous ne me flattez guère.

HECTOR.

Pardon, madame, pardon!

HERMINIE.

Ah! après tout, pour treize mille trois cent trente trois francs, on n'a pas le droit de se montrer bien exigeante.

HECTOR, *se levant.*

De grâce, croyez bien que...

HERMINIE.*

Ne parlons plus de cela. (*Elle lui tend la main.*)

HECTOR. (*Tous deux à la cheminée.*)

Merci; mais parlons alors de vos intérêts. Que comptez-vous faire?

HERMINIE, *riant.*

Ce que je compte faire?

HECTOR.

Oui...

HERMINIE.

Eh bien, monsieur Brizac, je compte racheter la terre du Bazois et les deux fermes des Amognes, le bois de Prémery et les prairies de Moulin-Engilbert, la propriété de Saint-Germain et le reste.

HECTOR.

Avec treize mille trois cent trente-trois francs?

HERMINIE.

Avec treize mille trois cent trente-trois francs!

HECTOR.

Votre beau-père est donc mort!

HERMINIE.

Monsieur de Tremblay? Il se porte admirablement, et je vous jure que je souhaite de tout mon cœur qu'il garde ses quatre-vingt mille livres de rentes le plus longtemps possible.

HECTOR.

Eh bien, alors?

HERMINIE.

Aimez-vous les histoires?

HECTOR.

Plaît-il?

* Herminie, Hector.

HERMINIE.

Je vous demande si vous aimez les histoires?

HECTOR.

Pourquoi cela?

HERMINIE. (Elle s'assied.)

Parce que si vous ne les aimez pas, je vous plains, attendu que je vais vous en raconter une...

HECTOR.

Laquelle?

HERMINIE.

La mienne.

HECTOR.

Permettez; quel rapport peut-il y avoir entre votre histoire et vos projets?

HERMINIE.

Un rapport très-direct, vous allez voir! Mettez du bois au feu et faites une cigarette si bon vous semble, nous sommes à la campagne. Il faut que je vous dise d'abord, pour votre instruction, mon cher Brizac, que je perdis ma mère en venant au monde, et que mon père se remaria après deux ans de veuvage; naturellement, ma belle-mère me prit en grippe, et naturellement aussi M. de Presles, mon cher papa, la laissa faire. Il était tellement occupé!!!

HECTOR.

A aimer sa femme?

HERMINIE.

Pas du tout. Il ne l'avait épousée que parce qu'il s'ennuyait tout seul. Je grandis donc de mon mieux sous les yeux d'une vieille gouvernante. Ma belle-mère ne s'occupait de moi que pour me gronder. Jamais elle ne m'adressait un sourire ni une caresse, mais en revanche elle me prodiguait quotidiennement les rebuffades et les chagrins. Parmi ces mille taquineries de chaque jour, il en était une qui avait le don de m'agacer plus particulièrement.

HECTOR, riant.

On voulait vous persuader que vous étiez laide?

HERMINIE.

Justement!

HECTOR.

J'entends d'ici votre belle-mère : Oh! la vilaine enfant! qu'elle est insupportable! Tâche donc d'être aimable au moins si tu veux te marier un jour.

HERMINIE, riant.

C'est bien cela; mais quelque chose me disait que l'on me trompait, ce quelque chose c'était mon miroir; et je me souviens que bien souvent je descendais sournoisement au jardin au lieu de me coucher, que je cueillais des fleurs, et qu'une fois remontée dans ma chambre, je me coiffais, je me parais en adressant mille sourires au cristal de Venise qui avait la bonté de me les renvoyer fidèlement. Et voilà comment, mon cher Brizac, je commençai à rêver coquetterie à un âge où l'on ne rêve ordinairement que poupées.

HECTOR.

On pourrait faire ici une foule de réflexions sur la manière d'élever les enfants... mais...

HERMINIE.

Mais le temps nous manque heureusement... c'est pourquoi je vais sauter par-dessus les deux premières années de mon adolescence et arriver tout droit à l'époque où je comptai mes quinze ans accomplis. A cet âge-là, j'étais, ou plutôt je commençais à être très-jolie, ma parole d'honneur.

HECTOR.

Ce n'est pas la peine de jurer.

HERMINIE.

Madame de Presles avait alors trente ans, c'était une belle personne qui avait beaucoup de succès dans les salons. A partir du jour où mon père exigea qu'elle me conduisît dans le monde, elle éprouva pour moi un sentiment voisin de la haine, mais j'avais trouvé mon moyen de vengeance. Le jour où je remarquai que la beauté de Mlle Herminie pouvait éclipser celle de Mme de Presles, je me sentis prise tout à coup d'une amitié étrange pour ma belle-mère. Je ne voulais plus la quitter, j'étais toujours pendue à son cou, je l'appelais ma chère maman, je me faisais passer pour sa véritable fille, et je criais mon âge sur les toits, en me vieillissant un peu, dans l'espoir de lui servir d'acte de naissance.

HECTOR.

C'était très-adroit.

HERMINIE.

Elle enrageait. J'étais enchantée. D'autant mieux que tout le monde vantait mon amour pour ma chère belle-mère. Si bien qu'un jour que je jouais mon rôle avec plus de supériorité encore que de coutume, madame de Presles, outrée et n'y tenant plus, s'écria en plein salon : « Cette petite Herminie n'est qu'une fausse bonne fille. » Le mot eut un succès fou.

HECTOR.

Vous étiez vengée.

HERMINIE.

Trop vengée... car à partir de ce moment elle ne voulut plus aller dans le monde et mon supplice commença... L'été survint, et mon père étant en voyage, madame de Presles alla s'ensevelir dans une de ses terres au fond de la Bretagne. Elle se sacrifiait pour se venger à son tour...

HECTOR.

Mais c'était un véritable duel!...

HERMINIE.

A armes égales... nous étions aussi hypocrites l'une que l'autre. — En Bretagne, nous avions pour voisin de campagne un gentilhomme nommé monsieur de Tremblay. Il était assez aimable, mais tout à fait sans façons, et surtout amateur passionné de la chasse. Monsieur de Tremblay trouvait ma belle-mère fort à son goût, mais je compris vite que la femme du monde ne tarderait pas à l'ennuyer. Alors, je me mis à étudier l'art de la vénerie, et au bout de huit jours je possédais un vocabulaire à faire pâlir un grand veneur... Si bien qu'un beau soir que le gentilhomme commençait à bâiller aux coquetteries de ma belle-mère, je lâchai mes chiens, mes chevaux... je récitai toute ma leçon... un peu plus j'aurais sonné du cor... Monsieur de Tremblay était émerveillé, ravi, enthousiasmé... ma belle-mère était vaincue, et quatre jours plus tard, comme mon père arrivait au château, monsieur de Tremblay venait en grande tenue me demander en mariage.

HECTOR.

L'aimiez-vous?...

HERMINIE.

Pas du tout... Aussi voulais-je décliner l'honneur qu'il me faisait; mais ma vindicative belle-mère, qui lisait dans l'avenir, fit si bien que mon père ordonna cette union. Toute ma lune de miel se passa à cheval, dans les bois, à courre le sanglier. Enfin exténuée, demi-morte de fatigue, je me mis au lit un beau jour, et, à partir de ce moment, mon mari ne m'eut plus qu'en médiocre estime. Il retourna à ses chiens, me laissa aller seule à Paris, et tout fut dit... Cinq ans après, j'étais veuve.

HECTOR.

Et alors?...

HERMINIE.

Alors, une fois libre, je me jetai dans les plaisirs, dans le luxe, dans les fêtes... La petite coquette était devenue grande.

HECTOR.

Et la moralité de tout cela?

HERMINIE.

La moralité de tout cela... c'était que, bien loin de cultiver mes rares qualités, on a développé mes nombreux défauts, et qu'au lieu d'être aujourd'hui une heureuse mère de famille, je ne suis tout simplement qu'une pauvre femme à la mode.

HECTOR.

Mais, dans tout cela, je ne vois pas trop...

HERMINIE, *se rapprochant.*

Attendez donc!... Dans mon enfance, une dame du voisinage m'avait prise en grande affection. Cette dame se nommait madame Rhétel. Elle avait un fils plus âgé que moi d'une année seulement. Nous nous étions pris l'un pour l'autre d'une belle amitié, et nous continuâmes à nous voir jusqu'au jour où Georges entra à l'École navale de Brest.

HECTOR.

Georges Rhétel... mais sa mère habite près d'ici, à Nevers?

HERMINIE.

Oui...

HECTOR.

C'est un beau garçon, lieutenant de vaisseau aujourd'hui, et, de par son oncle, mort il y a six mois, riche d'une quarantaine de mille livres de rente.

HERMINIE.

C'est bien cela.

HECTOR.

Et vous l'avez revu?

HERMINIE.

Il y a trois ans que nous nous sommes trouvés face à face dans un bal par souscription... Il y avait douze ans que nous étions séparés... Dès le premier jour notre amitié se réveilla : la sienne surtout, vive, expansive, ardente...

HECTOR.

Enfin, il vous parla d'amour...

HERMINIE.

Mieux que cela... il me parla de mariage.

HECTOR.

Diantre!... mais c'était un mauvais parti, alors!... Que répondîtes-vous?...

HERMINIE.

Je ne le décourageai point, j'étais heureuse de me sentir aimée par cette belle et franche nature, moi qui, jusqu'alors, n'avait été aimé par personne au monde... Et puis, être riche et épouser un homme pauvre, cela me souriait...

HECTOR, *lui prenant les mains.*

Eh bien?...

HERMINIE, *se levant.*

Eh bien... le jour où j'allais me décider, le congé de Georges expirait, et, comme nous ne pouvions pas nous marier en vingt-quatre heures, nous nous jurâmes fidélité, nous échangeâmes même nos anneaux, et trois jours après il s'embarquait.

HECTOR.

Vous vous écrivîtes, au moins?

HERMINIE.

Comme bien vous le pensez!... Il y a dix-huit mois, il est revenu. J'étais alors en Allemagne et il allait partir pour me rejoindre, lorsque la guerre de Crimée, qui venait d'éclater, le contraignit à retourner à Toulon immédiatement; mais, il y a six mois, je reçus une lettre par laquelle il m'annonçait son arrivée prochaine, et alors je pris la résolution d'aller attendre Georges auprès de sa mère; c'est pourquoi je suis venue ici.

HECTOR.

En effet, madame Rhétel et vous, vous êtes voisines... Eh bien alors, il y a six mois que monsieur Georges est auprès de vous?

HERMINIE.

Non... son arrivée a été retardée de plus de cinq mois, et cette pauvre madame Rhétel a passé ce temps dans des angoisses horribles... Enfin, Georges est ici depuis six jours... Il est toujours bon, tendre, aimant. Mon anneau est toujours à son doigt...

HECTOR.

Et votre souvenir dans son cœur... Eh bien, quand vous mariez-vous?

HERMINIE.

Je vous le dirai ce soir, car, Georges et moi, nous ne nous sommes encore vus que deux fois en présence de sa mère, et je l'attends seul aujourd'hui.

HECTOR, *prenant ses papiers.*

Alors je m'explique votre insouciance au sujet de votre

ruine, puisque bientôt vous devez être aussi riche que par le passé; mais savez-vous ce que cette union va vous coûter?...

HERMINIE.

Et que me coûtera-t-elle?

HECTOR.

Quatre-vingt mille livres de rente, tout net!..

HERMINIE.

Comment cela?...

HECTOR.

C'est bien simple... monsieur de Tremblay, votre beau-père, a testé en votre faveur, à la condition que vous ne quitterez jamais le nom de son fils.

HERMINIE.

Oh! monsieur de Tremblay donnera ses quatre-vingt mille livres de rente à qui bon lui semblera, et moi, j'épouserai Georges, si toutefois il est aussi désintéressé aujourd'hui que je l'étais, moi, il y a trois ans.

HECTOR.

Est-ce que vous doutez de monsieur Rhétel?

HERMINIE.

Oh! non, je n'en doute pas. Je connais Georges, et d'ailleurs s'il m'apporte la fortune, je lui apporterai, moi, de hautes protections; s'il me fait riche, je le ferai grand! Et puis...

HECTOR.

Et puis?... quoi?...

HERMINIE.

Il faut bien l'avouer... mais depuis le départ de Georges, j'ai bien souvent interrogé mon cœur... et je me suis vue forcée de convenir que ce que j'avais pris pour une bonne et franche amitié, n'était réellement qu'un bel et bon amour.

HECTOR, *se levant.* *

Ainsi, vous aimez monsieur Rhétel?

HERMINIE, *simplement.*

Mon Dieu, oui, je l'aime sincèrement. Georges est tout pour moi : le passé, le présent et l'avenir, car Georges est mon premier et mon seul amour.

HECTOR.

Bien! bien!... Je ne parle plus des quatre-vingt mille livres de rente perdues, l'amour ne calcule pas... Personne plus que moi ne souhaite de vous voir heureuse.

* Herminie, Hector.

HERMINIE.

Je le sais, c'est pourquoi j'ai voulu tout vous dire... Mais, tenez, regardez dans l'avenue du château... Voyez-vous ce cavalier qui arrive?

HECTOR.*

C'est lui?...

HERMINIE.

Oui, dans deux secondes il sera ici.

UN DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur Georges Rhétel!

HECTOR.

Alors je vous laisse, et vais me mettre dans un costume plus présentable.

HERMINIE.

Bonjour, mon cher Georges. (Au domestique.) Conduisez monsieur Brizac dans sa chambre.

SCÈNE IV

HERMINIE, puis GEORGES.

HERMINIE, vivement et au fond.

Vous arrivez à propos, mon cher Georges, et les oreilles ont dû vous tinter, car on parle de vous depuis une heure.

GEORGES, lui baisant la main.

Vraiment?

HERMINIE.

Oui, j'étais en train de remuer les cendres du passé avec un ami à moi... qui sera le vôtre quand vous le voudrez bien. (Après un moment.) Georges?

GEORGES.

Quoi donc?

HERMINIE.

Qu'est-ce que vous avez?

GEORGES.

Mais rien...

HERMINIE.

Pardon, vous avez quelque chose... Voyons, avez-vous une confidence à me faire?

GEORGES, embarrassé.

Une confidence?... non...

HERMINIE.

Le moment n'est pas venu, à ce qu'il paraît... le moment... ou la confiance...

GEORGES.

Ah! ma chère Herminie...

HERMINIE.

C'est bien... j'attendrai.

GEORGES, *distrait.*

Que me disiez-vous donc quand je suis entré?

HERMINIE.

Pourquoi l'avez-vous oublié? Je vous disais... je cite textuellement... que j'étais en train de remuer les cendres du passé. Vous souvenez-vous du passé, Georges?

GEORGES, *ému.*

Oui!... je m'en souviens!...

HERMINIE.

Savez-vous ce qui ne s'effacera jamais de ma mémoire?... Eh bien! c'est le souvenir de ces cinq mois passés à vous attendre en compagnie de votre pauvre mère, car nous ne savions ce qui vous était arrivé... nous ne pensions pas à la chose la plus naturelle du monde, aux exigences du service ni aux vents contraires, notre tendresse ne voyait dans ce retard que des dangers courus par celui que nous attendions.

GEORGES, *dont l'émotion et l'embarras augmentent.*

Mon amie...

HERMINIE, *se levant.*

A cette époque-là, le hasard le plus insignifiant était pour nous une cause de terreur et de larmes. (*Allant à la croisée.*) Tenez, un certain soir, ici même, et comme nous étions accoudées toutes deux au balcon de cette fenêtre, un jeune garçon passa dans la vallée, il chantait en regagnant le village, et sa chanson arrivait jusqu'à nous dans le silence de la nuit... Oh! cette chanson, je ne l'oublierai jamais...

GEORGES.

Que disait-elle donc?

HERMINIE.

Elle parlait d'un petit mousse qui avait quitté sa mère et qui ne devait plus la revoir... c'était bien simple... bien naïf... Tenez, cela commençait ainsi :

Il était un petit navire,
Qui sur la mer s'en est allé.

Et puis le navire était perdu, brisé, je ne sais plus au juste... on tirait au sort et le petit mousse était mangé. (Riant et pleurant à la fois.) Que c'est bête!... Je pleure encore en me rappelant cette chanson... je suis bien sûre que vous vous moquez de moi!...

GEORGES, avec une sorte d'exaltation.

Moi?... me moquer de vous?... des saintes larmes que vous et ma mère donniez à l'exilé... Oh!... non!... je ne me moque pas, car, moi aussi, j'ai eu mes heures de défaillance, et bien souvent, quand tout dormait autour de moi, sur le pont du vaisseau confié à ma garde, et que, triste et pensif, je suivais des yeux les grands nuages qui couraient vers l'occident, une vieille chanson m'est revenue en mémoire.

HERMINIE émue, lui tend les mains.

Que j'aime à vous entendre parler ainsi... (Elle se lève.) Et à votre tour, cette chanson, quelle est-elle?...

GEORGES.

Oh! vous la connaissez, car, le jour de mon départ, vous me l'avez apprise...

HERMINIE, joyeuse et courant au piano. *

Oh! je sais... je sais... c'est celle-ci, n'est-ce pas? (Elle chante.)

Combien j'ai douce souvenance
Du joli lieu de mon enfance!
Ma sœur, qu'ils étaient beaux ces jours de France!
Oh! mon pays sois mes amours
Toujours.

(Georges passe à la cheminée. Elle se retourne et voit Georges dont les yeux sont baignés de larmes.)

Comme vous êtes ému! qu'avez-vous?

GEORGES, éclatant.

J'ai... que cette France dont vous parlez, je l'aurai quittée demain pour jamais...

HERMINIE, se levant.

Vous quittez la France demain?... Que dites-vous donc?... Est-ce que vous devenez fou?...

GEORGES, ému.

Non, mon amie, je ne deviens pas fou. Demain, je pars... et je viens vous faire mes adieux. (Il s'assied à gauche.)

* Georges, Herminie.

HERMINIE, *stupéfaite, s'asseyant.*

Ah çà! voyons, Georges, je ne comprends pas bien... j'ai mal entendu?...

GEORGES, *très-agité.*

Herminie, je vous répète que je pars. (*Lui montrant un papier.*) Tenez, lisez plutôt!

HERMINIE, *lisant.*

Eh bien! qu'est-ce que cela?

GEORGES.

C'est une nomination à un poste que j'ai sollicité... Je vais à la Guadeloupe.

HERMINIE.

A la Guadeloupe?... Et qu'est-ce que vous allez faire là?

GEORGES, *se levant.*

Je ne sais plus... Je suis attaché à la personne du gouverneur en qualité de premier aide de camp... je crois!...

HERMINIE.

Vous croyez?... Vous ne savez plus?... Ah çà! quelle triste comédie me jouez-vous là?... Est-ce une épreuve?... Qu'est-ce que cela signifie?...

GEORGES, *très-ému.*

Laissez-moi vous embrasser, mon amie, et quittons-nous.

HERMINIE.

Non, je ne vous embrasse pas... Encore une fois, qu'y a-t-il?... que s'est-il passé?

GEORGES.

Il ne s'est rien passé... Il faut que je parte... et je pars... voilà tout.

HERMINIE.

Eh bien!... Adieu!

GEORGES, *lui prenant la main et la couvrant de baisers.*

Adieu!... (*Il remonte.*)

HERMINIE, *l'arrêtant; elle le fait asseoir près d'elle.*

Ah çà! mais ce n'est pas possible!... Vous ne me quitterez pas ainsi!... Voyons? Est-ce qu'un grand malheur vous a frappé? Quoi? Êtes-vous ruiné? Votre mère serait-elle morte?

GEORGES, *vivement.*

Oh!...

HERMINIE, *se levant.*

Au fait! vous me l'auriez dit!... Mais que voulez-vous... vous me rendez folle!... Georges, est-ce de moi qu'il s'agit?...

Est-ce qu'on vous a dit du mal de moi?... Est-ce qu'on vous a dit que j'avais un amant?... Oh! ce n'est pas vrai, je le jure sur la vie de votre mère!*

GEORGES.

Non, non, chère Herminie, on ne m'a rien dit de tout cela!

HERMINIE, agitée.

Eh bien! alors, qu'y a-t-il donc?... Qu'est-ce qui vous prend?... Vous comprenez bien que je ne vous laisserai pas partir ainsi. Parlez!... Je le veux!... (Avec force.) Je le veux, entendez-vous, Georges?

GEORGES.

Herminie, je vous en conjure...

HERMINIE, avec colère.

Encore?... Ah! à la fin, c'est ridicule! (Elle s'assied.) Georges, vous me faites beaucoup de mal, je vous assure!... Une dernière fois, qu'y a-t-il?

GEORGES, n'y tenant plus.

Il y a... il y a... que je souffre plus que je ne puis vous le dire... que je suis un honnête homme... que... enfin, il faut que je parte; si je reste... je me tuerai!... (Il tombe à genoux.)

HERMINIE.

Georges!... (Après un silence.) Vous ne m'aimez plus!...

GEORGES, couvrant sa main de baisers.

Mon amie!...

HERMINIE, émue.

Vous ne m'aimez plus... et vous en aimez une autre!... (Georges garde le silence.) C'est bien cela, et je comprends tout!... Comme vous m'estimez trop pour venir m'offrir un cœur qui ne m'appartient plus; comme vous êtes homme d'honneur, et que vous ne voulez pas manquer à la promesse que vous m'avez faite en en épousant une autre, vous ne trouvez rien de mieux que l'exil pour rester en paix avec votre délicatesse et avec votre conscience! (Mouvement de Georges.) Voyons, n'est-ce pas que j'ai deviné?

GEORGES.

Herminie!...

HERMINIE, à la cheminée, prenant un paquet de lettres, et les lui donnant avec une fièvre contenue.

Voici vos lettres... (Otant l'anneau de son doigt.) Votre anneau, vous êtes libre.

* Herminie, Georges.

GEORGES.

Herminie, j'ose à peine lever les yeux sur vous.

HERMINIE.

Craignez-vous donc de voir des larmes dans les miens?

GEORGES.

Oh! soyez généreuse.

HERMINIE.

Il me semble que je le suis. (Froidement.) Ah! mon ami, vous voudrez bien me rendre aussi mes épîtres, n'est-ce pas? il est inutile de...

GEORGES, les lui donnant.

Les voici!...

HERMINIE, les prenant.

Ah!

GEORGES.

Je voulais en partant les laisser à Suzanne... Il fallait tout prévoir... Je pouvais mourir là-bas, et je ne voulais pas...

HERMINIE, l'interrompant.

Merci!... (Elle prend le paquet de lettres, le jette sur la table, puis prend un verre d'eau.)

GEORGES, approchant.

Vous souffrez?...

HERMINIE.

Non... j'ai un peu mal à l'estomac... ce n'est rien.

GEORGES, très-ému.

Daignerez-vous toujours être mon amie?

HERMINIE.

Pourquoi pas?

GEORGES, suppliant.

Herminie, votre main?

HERMINIE, le repoussant doucement

Plus tard... un autre jour, Georges! (Voyant que Georges prend son chapeau.) Eh bien! vous me quittez?... Pourquoi?... Puisque vous n'allez plus à la Guadeloupe, vous ne retournerez à Nevers qu'après dîner, je suppose...

GEORGES.

Excusez-moi, mais...

HERMINIE, avec une gaieté forcée.

Voyons, mon cher Georges, je vous en supplie, quittez cette mine désolée. Vous voulez partir parce que j'ai refusé de vous donner la main? Oh! mon Dieu! la voici... tenez! (Elle la lui donne.) Vous dînez avec moi, n'est-ce pas?... C'est entendu!... Tenez, nous avons monsieur Hector Brizac, mon homme d'affaires, je vous présenterai à lui... Si vous avez besoin de son office... (Elle va et vient tout en parlant, en passant devant une jardinière elle arrache une fleur.) Connaissez-vous cette fleur?... Je n'ai jamais pu savoir ce que c'était.

GEORGES.

Mais c'est une bruyère...

HERMINIE, en arrachant une autre.

Non, je me suis trompée, c'est celle-ci que je voulais dire... Avec tout cela, vous ne m'avez pas donné des nouvelles de votre mère... elle se porte bien?

GEORGES.

Oui, madame...

HERMINIE.

Avez-vous peur du froid?... Voulez-vous faire un tour dans le parc?... (Avançant près de la fenêtre.) Tiens! il pleut justement! (Se retournant.) Est-ce que vous savez le wisth? (Elle prend de la musique qu'elle parcourt.)

GEORGES très-embarrassé.

Un peu.

HERMINIE, qui ne l'écoute pas.

Ah! c'est fâcheux! vous auriez pu faire un robber avec monsieur le marquis de Furretières. (Elle est près du piano.) Qui épousez-vous?

GEORGES se levant, lui prenant la main et la forçant à se retourner.

Oh! je n'y tiens plus! Herminie, je ne puis rester vis-à-vis de vous dans cette situation si cruellement ridicule! Il faut que je vous parle, que je vous dise...

HERMINIE.

Qu'est-ce que vous pourriez me dire? Vous m'aimiez, vous ne m'aimez plus... tout est dit.

GEORGES.

Non, tout n'est pas dit; car je suis moins coupable que vous ne le supposez.

HERMINIE, jetant la musique.

Mais, encore une fois, qui vous accuse?

GEORGES.

Moi, moi-même, et vous ne pouvez pas m'empêcher de me justifier!

HERMINIE le repoussant tristement.

Laissons cela, mon ami. (Elle s'assied.)

GEORGES.

Non... non... Je ne veux pas que vous me détestiez un jour après m'avoir aimé peut-être.

HERMINIE souriant.

Peut-être!... (Elle se lève.)

GEORGES, avec tendresse.

Herminie!

HERMINIE, avec douleur.

Georges! vous m'avez fait bien du mal! Je me croyais plus forte, je vous le jure... (Elle tombe assise et laisse un instant sa tête dans ses mains.)

GEORGES l'entourant de ses bras.

Mon amie...

HERMINIE se dégageant doucement.

C'est fini... les larmes m'ont soulagée; mais vous avez à me parler, à me raconter quelque chose... j'écoute... (Elle rit.) Ah! il paraît que cette journée est la journée aux histoires. Je venais d'en raconter une à monsieur Brizac quand vous êtes entré... Mais allez, allez, Georges. Je ne demande pas mieux que de vous entendre.

GEORGES.

Souvenez-vous du jour où nous nous sommes rencontrés à Paris il y a trois ans. Vous m'avez trouvé bien fou, n'est-ce pas? bien désireux de me lancer dans le tourbillon du monde?

HERMINIE.

C'est vrai...

GEORGES.

Eh bien, je cherchais à m'étourdir...

HERMINIE.

Pourquoi?

GEORGES.

Pour oublier...

HERMINIE.

Une femme?... Vous en aimiez déjà une autre à l'époque où vous me parliez d'amour?

GEORGES.

Laissez-moi continuer. Vous m'avez entendu dire à cette époque, n'est-ce pas, qu'avant d'aller à Paris j'avais passé plusieurs semaines dans le Nivernais?

HERMINIE.

Près de votre mère...

GEORGES.

Non, chez le comte de Noyan.

HERMINIE.

Le comte de Noyan! celui qui est mort il y a dix-huit mois, laissant une veuve jeune, riche et jolie? Eh bien! vous devîntes amoureux de la comtesse? Achevez donc!

GEORGES.

Je voulais faire taire mon cœur, et après avoir embrassé ma mère j'accourus à Paris me jeter au milieu des plaisirs.

HERMINIE.

Ah! fort bien.

GEORGES.

Herminie, quand je vous disais que je vous aimais, quand je vous suppliais de m'épouser, je vous le jure, j'étais de bonne foi, je disais bien réellement ce que je pensais. Je me croyais guéri, mais une fois en mer, une fois livré à moi-même...

HERMINIE.

Oui, oui, je comprends.

GEORGES.

Dix-huit mois après je revenais en France; je voulais vous voir, je voulais vous supplier de ne plus retarder notre union; mais, en arrivant à Nevers, j'appris que vous étiez en Allemagne, et que monsieur de Noyan était mort.

HERMINIE.

Alors vous revîtes la comtesse?

GEORGES.

Oui, avant mon départ pour la Crimée.

HERMINIE.

Continuez, mon ami.

GEORGES.

Je n'ose plus.

HERMINIE.

Pourquoi? Vous craignez de renouveler ma douleur? Mais le mal est fait, Georges. J'ai souffert, j'ai pleuré... et je souffre

moins. Depuis votre arrivée à Nevers, vous avez encore revu madame de Noyan, vous lui avez parlé de votre amour, la comtesse vous a écouté et vous a aimé; quoi de plus naturel? (Elle se lève. Descendant.) Mais il ne faut pas partir pour cela, Georges, il ne faut pas vous exiler; je ne le veux pas.

GEORGES.

Que faut-il donc que je fasse?

HERMINIE.

Il faut épouser la femme que vous aimez.

GEORGES.

Herminie!

HERMINIE.

Allez, mon ami, soyez heureux!

GEORGES *vivement.*

Ne vous verrai-je donc plus?

HERMINIE.

Mais si fait. Madame de Noyan peut bien me prendre votre amour, mais je veux garder votre amitié.

GEORGES.

Mon Dieu! mais vous paraissez souffrir encore.

HERMINIE.

Ce n'est rien, j'ai la tête un peu lourde. Tenez, mon ami, veuillez ouvrir cette fenêtre, l'air me fera du bien. C'est pourtant vrai que l'on voit d'ici les flèches du château de Noyan. Comme cela, tandis que je vous attendais, vous étiez là-bas auprès d'elle. Ah! on me l'aurait dit que je ne l'aurais pas cru. Enfin, madame de Noyan vous attend à son tour, et je ne dois pas vous retenir plus longtemps... Et à quand cette union?

GEORGES.

Ne faut-il donc pas que je parte?

HERMINIE.

Pourquoi? puisque tout est arrangé maintenant.

GEORGES.

Eh! si je n'obéis pas à cet ordre, si je ne pars pas demain, il faut que j'envoie ma démission aujourd'hui même.

HERMINIE.

Ah! vous consentez à quitter la marine?

GEORGES.

Ah! bien à regret! C'est un sacrifice, je l'accomplis; et ce qui m'inquiète, c'est que ma mère, elle, ne consentira que difficilement à ce que j'abandonne le service.

HERMINIE.

Votre mère ne connaissait donc pas votre résolution d'aller à la Guadeloupe?

GEORGES.

Non.

HERMINIE.

Vous ne lui avez donc pas confié votre amour pour la comtesse?

GEORGES.

Non.

HERMINIE.

De sorte qu'elle croit toujours que vous devez m'épouser?

GEORGES.

Oui, et elle vous aime tant, elle était si heureuse de nos anciens projets, que je n'oserai jamais non plus lui dire ce qui vient de se passer entre nous.

HERMINIE.

Eh bien! Georges, ce sera moi qui lui apprendrai tout.

GEORGES.

Vous?

HERMINIE.

Je ne veux pas être la cause d'une mésintelligence entre vous et votre mère. Je saurai lui faire comprendre que votre bonheur est près de madame de Noyan, et quant à ce qui est de cette démission... eh bien! nous verrons... j'en parlerai...

GEORGES.

Oh! mais... je ne puis accepter.

HERMINIE *sonnant.*

Je le veux. (*Changeant de ton. Écrivant.*) Dites-moi! vous n'avez jamais raconté à madame de Noyan ce qui s'est passé entre nous? (*Georges se rapproche.*)

GEORGES.

Jamais...

HERMINIE.

Eh bien, il ne faut pas le lui dire, mon ami, car elle pourrait douter de moi, et je ne le veux pas. (*Au domestique qui entre.*) Faites porter cette lettre au château de Noyan.

GEORGES.

Que signifie?

HERMINIE.

C'est une invitation pour ce soir. Ne faut-il pas que je connaisse madame de Noyan pour parler d'elle à votre mère?

GEORGES.

Sans doute...

HERMINIE.

Eh bien! comme le temps nous presse pour prendre une résolution relativement à vous, vous allez partir sur-le-champ, vous vous rendrez chez la comtesse, vous ferez excuser le sans façon avec lequel j'agis, et vous me ramènerez vous-même madame de Noyan.

GEORGES.

Moi-même?...

HERMINIE.

Sans doute... Je l'ai prévenue de tout dans ma lettre.

GEORGES.

Quoi! Herminie, vous agiriez ainsi pour moi?

HERMINIE.

Eh! mon Dieu! que gagnerais-je à agir autrement?... Votre haine, peut-être. (Elle se lève.)

GEORGES.

Oh!

HERMINIE. *

Sans doute! si je vous laissais partir, vous expatrier, vous me haïriez un jour en songeant que je suis la cause du malheur de votre mère, du malheur de cette femme que vous m'avez préférée. Mais tout est dit, n'en parlons plus. Allons, mon ami, amenez-moi madame de Noyan... je vous promets de faire ce que je pourrai pour l'aimer.

GEORGES.

Mon Dieu! ma chère Herminie, en vérité je...

HERMINIE.

Allez, dépêchez-vous et revenez vite.

GEORGES.

Herminie, que pourrais-je faire un jour pour vous témoigner mon affection?

HERMINIE.

Allez! allez! vous me remercierez plus tard!

GEORGES, lui baisant les mains.

Adieu! adieu!

* Georges, Herminie.

HERMINIE, seule, fait quelques pas incertains dans la chambre, puis elle ouvre l'autre fenêtre en disant :

On étouffe ici! oh! j'ai besoin d'air... de mouvement. (Elle sonne brusquement. Suzanne et Gervais entrent à gauche. A Gervais.) Faites seller Titania. (Gervais sort à droite.)

SUZANNE.

Madame va monter à cheval?

HERMINIE.

Oui.

SUZANNE.

Mais il pleut à verse!

HERMINIE.

Tant mieux!... dépêche-toi!... (Suzanne rentre vivement à gauche. Herminie a rencontré dans sa main le paquet de lettres, en ouvre une, la parcourt, puis la froisse en haussant les épaules et jette le tout au feu. — Le rideau baisse.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

Même décor qu'au 1er acte.

SCÈNE PREMIÈRE

HECTOR, HERMINIE. (Hector debout au fond, lisant un journal. Herminie entre par le fond à droite. — Elle est en amazone et mouillée jusqu'aux os. — Elle s'approche de la cheminée, y jette sa cravache et arrache ses gants.

HECTOR.

Ah! vous voilà? quelle singulière fantaisie avez-vous eue là de monter à cheval par un temps pareil? Je vous cherchais partout, moi. (Il se lève et va à la fenêtre.) C'est que ça tombe à flots!... Oh! mon Dieu, votre cheval est blanc d'écume!...

HERMINIE.

Pauvre Titania, je l'ai menée rudement.

HECTOR.

Est-ce que vous avez reconduit monsieur Rhétel?

HERMINIE.

Non.

HECTOR.

Eh bien?

HERMINIE.

Eh bien, quoi?

HECTOR.

Êtes-vous satisfaite de cette entrevue?

HERMINIE.

On ne peut plus satisfaite!...

HECTOR, se frottant les mains.

Les choses vont comme vous voulez?

HERMINIE.

Comment donc? mais tout à fait.

HECTOR.

Et à quand le mariage?

HERMINIE.

Mon cher Brizac, vous m'agacez horriblement!

HECTOR, riant.

Comment! je vous agace?

HERMINIE.

Votre gaîté me donne sur les nerfs.

HECTOR.

A qui en avez-vous?

HERMINIE.

Voulez-vous me faire l'amitié de me regarder bien en face?

HECTOR, la regardant.

Ah! mon Dieu! mais en effet, votre physionomie est toute bouleversée, que s'est-il donc passé?

HERMINIE.

Mon cher Brizac, vous voyez devant vous la femme la plus humiliée, la plus mortifiée des cinq parties du monde! Je me croyais aimée de Georges... et Georges en aime une autre.

HECTOR, stupéfait.

Monsieur Rhétel aime une autre femme?

HERMINIE, s'asseyant.

Certainement!

HECTOR, à part.

Diable!... (A Herminie). Mais cette parole qu'il vous avait donnée?

HERMINIE.

Eh bien! je la lui ai rendue...

HECTOR.

Sait-il que vous êtes ruinée?

HERMINIE.

Vous voyez bien que non, puisqu'il ne m'épouse pas.

HECTOR.

Mais...

HERMINIE.

Je vous ai déjà dit que je connaissais Georges.

HECTOR.

Oh! mais c'est un mauvais rêve.

HERMINIE, *agacée.*

Est-ce que vous allez me faire des phrases de mélodrame à présent... vous?

HECTOR.

Comme vous êtes méchante! ce n'est pas moi cependant qui vous ai trahie?

HERMINIE.

Il ne manquerait plus que cela.

HECTOR, *riant.*

Merci! c'est pour mes honoraires? (*Herminie se retourne pour cacher les larmes qu'elle ne peut plus retenir. — S'en apercevant.*) Oh! pardon, pardon, madame, je ris et vous...

HERMINIE, *cherchant à se contenir.*

Eh! vous êtes fou! je ne pleure pas!...

HECTOR, *brutalement.*

Si fait! vous pleurez; allez, allez, ne retenez pas vos larmes. Cela soulage.

HERMINIE.

Oh! combien je connais de femmes qui seraient heureuses si elles pouvaient me voir! (*S'essuyant les yeux*). Gardez cela pour vous au moins!

HECTOR.

Oh! madame!

HERMINIE.

D'ailleurs, si vous dites que vous m'avez vue pleurer, je dirai que ce n'est pas vrai. (*Changeant de ton tout à coup*). Ah çà, voyons, Hector, est-ce que je suis laide? Pourquoi a-t-il changé ainsi tout à coup? Dire que je faisais ce matin des projets avec vous! vous vous souvenez?... Elle est donc bien jolie, cette madame de Noyan?

HECTOR.

Ah! c'est madame de Noyan.

HERMINIE.*

Eh! voilà une heure que je vous le dis.

HECTOR.

Mais alors, je n'y comprends rien; car c'est une beauté des plus ordinaires.

HERMINIE.

Comme c'est spirituel, ce que vous me dites là!... Vous ne l'avez jamais vue...

* Herminie, Hector.

HECTOR.

Mais on m'a dit...

HERMINIE, haussant les épaules.

Laissez-moi donc tranquille... Est-ce que je ne l'ai pas rencontrée dix fois?... Elle est jolie et très-jolie, au contraire!... Vous êtes encore bien naïf, vous, de me donner de ces consolations-là!... (Allant à la cheminée.)

HECTOR.

De grâce!... calmez-vous!... vous vous faites mal!...

HERMINIE.

Oh! soyez tranquille!... je n'en mourrai pas, au bout du compte!... Mais, vous comprenez?... dans les premiers moments... (riant) et quand on n'en a pas l'habitude... (Changeant de ton.) Ah! mon pauvre Hector, quel drôle de dimanche je vous fais passer!... (Elle lui donne la main.)

HECTOR.

Mais... quand monsieur Rhétel vous a fait cet inexplicable aveu, qu'avez-vous répondu?

HERMINIE.

Je l'ai invité à dîner.

HECTOR, stupéfait.

Hein?...

HERMINIE.

Je vous dis que je l'ai invité à dîner... Ah!... c'est-à-dire, que j'ai fait bien mieux encore, allez!... je lui ai promis de devenir l'amie de madame de Noyan.

HECTOR.

Vous?...

HERMINIE.

Eh! oui, moi...

HECTOR, brusquement.

Pourquoi ne vous êtes-vous pas chargée d'acheter la corbeille pendant que vous y étiez?

HERMINIE.

Eh bien, mais, c'est ce que je ferai probablement.

HECTOR.

Allons donc!

HERMINIE.

Je me suis engagée à parler à madame Rhétel... à lui conduire la comtesse.... madame de Noyan sera ici dans une heure... et ce soir nous serons intimes... Voilà!...

HECTOR.

Vous avez fait cela, vous, madame de Tremblay?...

HERMINIE.

Parfaitement...

HECTOR.

Ah çà, je ne vous connaissais donc pas?...

HERMINIE.

Il paraîtrait...

HECTOR.

Tenez, ma parole d'honneur, je n'y comprends rien...

HERMINIE.

Moi non plus... Mais vous êtes charmant, vous... Croyez-vous donc que l'on sache parfaitement ce qu'on dit et ce qu'on fait, quand on est tombé de cinq étages sur le pavé et que, par hasard, on ne s'est pas tué sur le coup?... Eh bien! je suis tombée de plus haut que cela... il y a à peine une heure.

HECTOR.

Alors, vous laisserez ce mariage s'accomplir?...

HERMINIE.

Dame!... est-ce que j'ai le droit de m'y opposer?...

HECTOR.

Mais, que deviennent vos projets?...

HERMINIE.

Des folies irréalisables...

HECTOR.

Mais, vous ne l'aimiez donc pas comme vous le disiez ...

HERMINIE.

Eh! je l'aime plus encore...

HECTOR.

Alors, cette abnégation est ridicule... J'ai bien le droit de vous le dire, moi, qui suis votre ami... et votre ami dévoué, vous le savez bien...

HERMINIE.

Et le moyen de ramener Georges... le connaissez-vous?...

HECTOR.

Oh! si je le connaissais!...

HERMINIE, sonnant et s'asseyant.

Eh bien, alors? Ah! c'est égal, convenez au moins que je n'ai pas de bonheur!... Ainsi, je vous ai raconté mon his-

toire... Soyez tranquille.... je n'ai pas l'intention de la recommencer!... Mais voyez si je suis faite pour aimer ou pour être aimée... Tout ce que j'ai tenté a toujours tourné contre moi, excepté mes taquineries envers ma belle-mère... Il n'y a décidément que la méchanceté qui réussisse!...* (Elle s'arrête, et tire avec violence le cordon de la sonnette.) Oh! mais personne ne viendra donc quand je sonne?

GERVAIS, entrant timidement. **

Madame!

HERMINIE.

Mettez du bois au feu... j'ai froid!... dépêchez-vous... (Gervais obéit et sort. A Hector.) Savez-vous que les hommes sont bien étranges et bien impudents?... En voilà un, par exemple, Georges, qui, sur un mot de moi, s'en va gaillardement et de son pied léger me chercher sa maîtresse... Comment trouvez-vous cela?...

HECTOR.

Dame... cela dépend de ce que vous lui avez dit...

HERMINIE.

Je lui ai dit... je ne sais plus... que je voulais devenir l'amie de cette femme... je crois...

HECTOR.

Alors, c'est qu'il a pensé que vous n'aviez pas pour lui un amour bien extraordinaire, et que vous renonciez à lui comme il renonçait à vous. Enfin, puisque vous lui avez promis d'aimer madame de Noyan!...

HERMINIE, avec violence.

Moi?...

HECTOR.

Allons donc! je devinais bien que vous ne pouviez aimer cette femme.

HERMINIE.

Il ne fallait pas être sorcier pour cela! Oh! certes, non, je ne pourrais l'aimer! Et après tout! pourquoi l'aimerais-je? Si j'étais si sotte, mais ils se moqueraient de moi tous les deux, et ils auraient raison! Leur bonheur! Eh! je me moque bien de leur bonheur! Se sont-ils souciés du mien, eux?... Ah! tenez, ne me parlez plus de cette femme... je la déteste!

HECTOR.

Cependant, vous ne l'en avez pas moins appelée auprès de vous, et elle va venir.

* Herminie, Hector.

** Gervais, Hector, Herminie.

HERMINIE.

Eh bien! tant pis pour elle!

HECTOR.

Que ferez-vous donc?

HERMINIE.

Je vous demande un peu pourquoi vous m'adressez cette question-là? Vous savez bien que je ne peux pas y répondre! C'est ridicule!... c'est absurde!... (Lui tendant la main et changeant de ton. *) Tenez! excusez-moi, mon cher Brizac, je suis une créature insupportable aujourd'hui; mais c'est comme jadis, on me rend méchante. Permettez-moi de me retirer, j'ai besoin de quelques instants de repos, j'ai la tête en feu... Oh! non, je ne sais pas ce que je ferai... mais ce que je sais bien, c'est que, décidément, je déteste cette madame de Noyan.

HECTOR.

Mais, vous vous en allez, et elle va venir...

HERMINIE.

Eh bien! vous lui direz que je ne puis la recevoir, que je suis partie, que je suis malade... que je suis morte, si vous voulez.

HECTOR.

Cependant...

HERMINIE.

Eh! laissez-moi donc... vous voyez bien que je ne sais plus ce que je dis! (Elle va pour sortir. Gervais entre.)

GERVAIS.

Madame!...

HERMINIE, se retournant.

Quoi?

GERVAIS.

Il y a en bas, une personne qui demande si madame est visible.

HERMINIE.

Eh! je n'y suis pas! (Gervais va pour sortir. Suzanne entre.)

SUZANNE.

Madame! c'est madame de l'Estang.

HERMINIE, s'arrêtant.

Diane?... Et vous dites qu'elle est en bas?... Où cela, en bas?... à la pluie?

* Hector, Herminie.

SUZANNE.

Dans sa voiture. Elle dit qu'elle ne veut pas risquer une fluxion de poitrine, sans être sûre que madame est au château.

HERMINIE, souriant malgré elle, à Gervais. *

Priez cette dame de monter, et hâtez-vous.

HECTOR.

Comment! vous allez recevoir cette dame de l'Estang?

HERMINIE.

Eh! sans doute!... Il le faut bien!... Je ne suis pas ici à Paris! Cette évaporée de Diane! Je ne comprends rien à sa visite.

HECTOR.

Enfin, sa gaieté vous distraira peut-être.

HERMINIE.

Avec cela que je suis bien fagotée et en train d'être gracieuse. Heureusement qu'avec Diane je ne me gêne pas; d'ailleurs, je ne dirai rien, et vous ferez un quart des frais de la conversation.

HECTOR.

Et les trois autres quarts?

HERMINIE.

Oh! elle s'en chargera facilement, vous verrez!

GERVAIS, annonçant.

Madame de l'Estang!

SCÈNE II

LES MÊMES, DIANE. ** (Gervais ouvre la porte. Diane se précipite dans le salon comme une avalanche. Elle est en costume de voyage et toute encapuchonnée.)

DIANE.

C'est moi, bien moi. (A Gervais.) Attendez, mon garçon... Je viens vous dire bonjour en passant, chère amie; si je vous dérange, tant pis, je m'en moque... il ne fallait pas me laisser monter. (Saluant Hector.) Monsieur...

HERMINIE, la débarrassant de son manteau.

L'aimable surprise!... Mais embrassons-nous donc!...

DIANE, riant.

Volontiers, ça n'engage à rien.

* Hermine, Hector.

** Herminie, Diane, Hector.

HERMINIE, souriant.

Toujours la même...

DIANE, lui serrant la main.

Oh! c'est pour rire; vous savez bien que je vous déteste moins que les autres. (Grelottant.) Ah! chère amie, je ne suis que glaçons des pieds à la tête.

HERMINIE, souriant.

Ah ça, mais, par quel hasard extraordinaire?...

DIANE.

C'est un conte de fée... Il n'y a que monsieur de l'Estang pour avoir de ces idées-là... A propos, avez-vous un trou pour fourrer ma chaise?...

HERMINIE, souriant. *

Comment!... vous voyagez en chaise de poste depuis Paris?

DIANE.

Non, depuis Marseille... Cela c'est une idée à moi. (A Gervais.) Mon garçon... (A Herminie.) Vous permettez?... (A Gervais.) Serrez mes domestiques quelque part, mais ne faites pas trop boire mon postillon. (Gervais s'incline et sort.) Tout le long du chemin il m'a fait des peurs affreuses; il me versera très-certainement avant le prochain relais. (A Herminie.) Pour en revenir à mon mari, figurez-vous, ma chère Herminie, que monsieur de l'Estang, qui était arrivé de Saint-Pétersbourg, où, par parenthèse, il était allé je ne sais pourquoi et lui non plus, monsieur de l'Estang m'annonce l'autre soir, en prenant le thé, qu'il part dans quelques heures pour Rio-Janeiro, la Terre de Feu, je ne sais quoi...

HERMINIE, distraite, l'écoute à peine ; Hector parcourt un journal ; Diane est presque dans la cheminée, riant avec complaisance.

Singulière idée!...

DIANE.

N'est-ce pas?... Idée qui du reste n'a rien qui m'étonne... monsieur de l'Estang est le mouvement perpétuel. Toujours est-il que le lendemain nous roulions sur la route de Marseille; mon mari avait voulu que je l'accompagnasse jusque-là... Autre idée biscornue qui m'a fait manquer dix bals au moins, et qui, en échange, me vaudra très-certainement une maladie de six mois. Enfin, je l'ai embarqué; il vogue et me voilà redevenue veuve pour un an ou deux. (Elle se lève.) Ah! par exemple, monsieur de l'Estang est bien le mari le moins gênant que je connaisse.

* Herminie, Diane, Gervais, Hector.

HERMINIE, *souriant.*

En effet... mais il y a une chose qui m'intrigue, c'est votre chaise de poste.

DIANE.

Ah! que voulez-vous, j'avais du chemin de fer par-dessus la tête, rien que pour avoir été de Paris à Marseille!... c'est si bête, ces chemins de fer... Cette machine qui siffle, qui tousse, qui éternue; ces arbres, ces maisons qui prennent le mors aux dents; ces employés qui font comme ça (*elle étend le bras*) tout le long de la route... Et puis ces buffets devant lesquels on vous jette juste le temps de regarder les comestibles; vous payez la vue et vous remontez en wagon... (*Elle s'assied.*) Ah! cette manière de voyager est ennuyeuse comme la pluie. Voyez-vous, en fait de chemins de fer je n'estime que les actions... et encore...

HECTOR, *riant.*

Quand vous les vendez en hausse après les avoir achetées en baisse.

DIANE.

Justement... Aussi j'éprouvais le besoin de changer mes moyens de locomotion pour revenir à Paris... et, ma foi! en flânant sur le port avec ma suite, j'ai avisé une façon de berline... Elle n'était pas à vendre...

HECTOR.

Alors?...

DIANE.

Alors je l'ai achetée... on m'a hissée dedans et me voilà. (*Elle donne les mains à Herminie.*)

HECTOR, *riant.*

Mais êtes-vous donc si courageuse, madame, que vous n'ayez pas été quelque peu épouvantée sur la route?

DIANE.

Moi?... En dehors des cahots j'ai eu des terreurs à en mourir et des hilarités à en perdre la respiration. A chaque relais, je m'attendais à être assassinée par les hôteliers et leurs nombreux enfants. Ah bien! le monde n'est pas près de finir, allez, grâce aux aubergistes!... En ont-ils des enfants!... c'est effrayant!... Après ça, il passe si peu de voitures!... Et puis, si vous saviez comme c'est amusant de voyager en poste!... Des auberges où il ne vient plus personne, et où l'on ne trouve ni de quoi manger, ni sur quoi dormir... Des relais où il n'y a plus de chevaux... il faut attendre qu'ils soient revenus des champs. Le postillon, lui, garde les oies et les dindons, et, quand il

revient, il passe une bonne heure à chercher ses bottes..... (Riant.) Figurez-vous qu'à Senecey, le malheureux n'en a pu chausser qu'une... oui, une poule couveuse s'était tranquillement établie dans l'autre... C'était charmant!... Je ne recommencerais pas ce voyage pour un million.

HECTOR, riant, et bas à Herminie.

Mon quart était de trop.

DIANE, à Herminie.

Monsieur me trouve bavarde? (Herminie sourit.)

HECTOR, embarrassé.

Ah! madame!

DIANE, riant.

Non! alors vous êtes le seul; mais que voulez-vous? Je viens de faire trois mille lieues sans ouvrir la bouche, et je me rattrape. (A Herminie.) Du reste, ma bonne petite, rassurez-vous, le temps de me dégeler et de faire boire les chevaux, et je me replonge dans mes peaux de renard.

HERMINIE.*

Vous moquez-vous? Votre chambre est déjà préparée, et vous ne vous en irez pas ainsi.

DIANE.

Vrai, vous me gardez un peu? Merci. Cependant, il faut absolument que je me sauve demain au plus tard. J'ai encore quelque chose comme cinquante lieues à faire, et je suis pressée. Par exemple, je laisserai ma chaise dans un fossé, et je reprendrai le railway. J'en aurais pour un an avec ce carrosse, et il faut que je sois mercredi à Paris: je change mon ameublement. Kayser doit me montrer des étoffes, et ma couturière a une douzaine de robes à m'essayer, une entre autres, un amour, quatorze jupes de tulle sur taffetas mauve. Notez que les jupes sont triples.

HECTOR.

Parbleu!

DIANE.

Puis une autre encore, tulle orange sur taffetas orange, sept volants bordés d'un effilé de fougères en marabouts.

HECTOR, souriant.

Orange?

DIANE.

Toujours; c'est une fantaisie de Zacharie. Ah! j'oubliais la plus jolie: taffetas vert Azof, avec des volants de Chantilly.

* Diane, Herminie, Hector.

C'est à vous rendre folle, si on ne l'était pas. (Hector rit. — Gaiement.) N'ai-je pas eu déjà l'avantage d'entendre rire monsieur?

HECTOR, se levant.

Oui, madame, à Paris.

HERMINIE, le présentant.

Monsieur Hector Brizac, mon ami et mon homme d'affaires.

HECTOR.

A vos ordres, madame.

DIANE, gaiement.

Merci, j'ai mes voleurs. (Hector rit.) Vous riez, monsieur, mais c'est très-sérieux, et il est bien certain que vous êtes tous des bandits. (Hector s'incline. — Prenant la main d'Herminie.) Je vous ennuie.

HERMINIE.

Non, bien vrai, au contraire, votre joyeux babil m'a fait du bien; j'étais irritée quand vous êtes venue.

DIANE.

Je l'ai bien remarqué; vous étiez toute pâle, et vous aviez les yeux battus. Je regrettais d'être montée, mais il était trop tard pour reculer, et alors ne pouvant espérer vous amuser absolument, j'ai voulu du moins vous étourdir.

HERMINIE.

Chère Diane!

DIANE, riant et se levant.

La bonté même. (A Hector.) Et modeste par-dessus le marché. Qu'est-ce que c'est que cela?

HECTOR, riant et lui remettant un journal de modes.*

Des oranges d'Azoff.

DIANE, à Herminie.

Ah! dites donc, j'ai bien des choses à vous dire de la part de tous nos amis.

HERMINIE, se levant

Vous aviez donc l'intention de vous arrêter ici en revenant?

DIANE.

Mais oui!

HERMINIE.

Eh bien! comment vont ces dames?

DIANE.

Mais admirablement; elles ne font que croître et enlaidir.

* Herminie, Diane, Hector.

HECTOR, *riant.*

Dieu que vous êtes méchante !

DIANE.

A quoi ça m'avancerait-il d'être bonne avec tout ce monde-là ?

HECTOR.

Je ne sais, pas moi.

DIANE.

Eh bien ! si vous ne savez pas... (*A Herminie*). A propos, j'avais pris un parti, celui d'être aussi fausse qu'elles, mais ça ne m'a pas amusée longtemps, et comme j'ai recommencé à leur faire la guerre, elles m'ont reprise en grippe, et m'étrangleront très-certainement un de ces matins.

HERMINIE.

Et madame de Cottereau, que devient-elle?

DIANE.

Camille?... votre amie intime de l'année dernière?... elle vous déchire à belles dents. Ce qui ne l'empêchera pas, du reste, de vous embrasser en pincettes quand vous reviendrez.

HERMINIE.

Alors, toutes ces charitables amies s'occupent de moi?

DIANE.

Naturellement, votre absence prête aux commentaires, et on ne s'en fait pas faute. On en dit de toutes les couleurs. Quant à madame d'Athis, vous savez, Caroline, la prude, la fausse vertu, celle qui pleure toujours sur sa triste position de femme séparée? Eh bien! quand on parle de vous devant elle, elle baisse pudiquement les yeux, rougit jusqu'au bout du nez et se cache derrière son éventail; c'est la conspiration du silence.

HERMINIE.

Enfin, on dit de moi pis que pendre?

DIANE.

Certes! il n'y a pas jusqu'à cette vieille folle de madame Maugrin qui n'invente quelque chose à propos de votre réclusion. (*Elle regarde des gravures.*) Comme si elle n'avaitpas assez de monter la tête à sa fille contre son mari, le meilleur des hommes. Elle en arrivera à leur faire faire un ménage atroce! Et cette petite bête de Berthe qui ne s'aperçoit de rien.

HERMINIE.

Et mademoiselle Permont?

DIANE.

Augustine? Ah! elle vous regrette celle-là, car elle est sans place pour le moment.

HECTOR, *au guéridon, à droite.* *

Comment, sans place? qu'est-ce qu'elle fait donc cette dame-là?

DIANE.

Cette dame-là, c'est une demoiselle qui vous fait l'honneur de s'installer chez vous avec effraction, de bien vivre à vos dépens, et de vous calomnier ensuite. (*A Herminie. Elle s'assied.* **) Vous savez cette bonne petite Adèle d'Orcy qui l'avait prise en si grande affection et qui l'avait gardée chez elle pendant trois ans?... Eh bien! comme son mari a fait de mauvaises spéculations et qu'elle est dans une position fâcheuse, Augustine Permont l'a plantée là, et va partout en dire un mal horrible.

HERMINIE.

Charmante créature! (*Pensant à autre chose.*) Et... monsieur le vicomte d'Assigny, qu'est-ce qu'il devient?

DIANE.

Ma foi, je ne sais trop... Ah! si, cependant, il lui est arrivé quelque chose à lui aussi... mais... je ne m'en souviens plus.

HECTOR, *à part.*

Tiens! tiens, le voilà, mon moyen!

DIANE.

Attendez donc!... (*Elle cherche. — Herminie retombe dans sa rêverie.*)

HECTOR, *se souvenant tout à coup.*

Mais... le vicomte d'Assigny!... n'est-ce pas ce jeune gentilhomme qui a failli se marier il y a six mois?

DIANE.

Justement!

HERMINIE, *assise sur le canapé.* ***

Eh bien, tant mieux pour sa future, s'il n'a fait que manquer.

HECTOR.

Ma foi, je n'en sais rien, car ce mariage rompu lui a donné l'occasion de se venger d'une façon étrange et terrible.

HERMINIE.

Ah! il s'est vengé? Comment donc cela?

DIANE.

Mais j'avoue que les détails m'échappent...

* Herminie, Diane, Hector.
** Diane, Hector, Herminie.
*** Diane, Herminie, Hector.

HECTOR.

Oh! je connais l'histoire à fond...

HERMINIE.

Vous ne m'aviez pas parlé de cela?

HECTOR.

Ma foi! je n'y avais pas songé; mais madame de l'Estang vient de me rappeler cette anecdote.. Il paraît que le vicomte, dans un de ses voyages, avait rencontré une charmante héritière, qui, dans un mouvement irréfléchi sans doute, lui avait promis son cœur et sa main, sous un acacia en fleurs, un soir qu'il faisait de la lune... (Herminie est un peu agitée; elle prend une tapisserie pour se donner une contenance. Continuant.) Mais voyez comme les femmes sont inconstantes et comme le roi chevalier avait bien raison de rayer ses vitres; l'acacia n'avait pas encore secoué toute sa neige que déjà la jeune héritière avait changé d'idée, et, un autre soir... par un autre clair de lune, le jeune vicomte recevait brusquement son congé.

HERMINIE, avec un mouvement.

Ah! (Elle laisse tomber sa laine.)

HECTOR, la lui rendant et bas.

Prenez garde.

DIANE, continuant.

Et bientôt le vicomte apprenait que la jeune fille était fiancée à un petit cousin, beau comme le jour et riche comme un nabab, n'est-ce pas?

HECTOR.

Précisément.

DIANE.

Oh! j'y suis maintenant.

HERMINIE.

Et puis?..

HECTOR, avec une intention marquée.

Furieux, comme bien vous pensez, le vicomte eut bientôt tracé son plan de vengeance; ayant appris que le jeune...

DIANE.

Nabab!

HECTOR.

Nabab, devait, avant de se marier, aller passer trois mois à Paris pour y régler des affaires; il eut soin de se trouver sur sa route, et fit tant et si bien, qu'au bout de quinze jours ils étaient les meilleurs amis du monde.

HERMINIE, *avec un sourire et comme frappée d'une idée soudaine.*

Ah! je devine.

DIANE, *reprenant.*

Pendant trois mois le jeune provincial ne dormit pas vingt-quatre heures; le vicomte lui fit avoir les plus beaux chevaux et les plus brillantes maîtresses.

HERMINIE.

Fort bien.

HECTOR, *continuant.*

Aux courses, au club et à l'Opéra on ne parlait plus que de l'ami du vicomte d'Assigny.

HERMINIE, *d'un ton singulier.*

C'était bien joué !... Enfin?...

HECTOR.

Enfin le vicomte trouva qu'il était temps de recueillir les fruits de sa vengeance, et ma foi! un soir, au foyer de l'Opéra, il lui chercha querelle à propos d'une danseuse maigre, lui donna un coup d'épée et le renvoya à sa fiancée à moitié mort et aux trois quarts ruiné. La famille apprit tout, le mariage fut rompu et le vicomte fut vengé... Eh bien! que dites-vous de cela?

HERMINIE, *qui rêvait, se levant tout à coup.*

Je dis que votre vicomte est un maladroit, et que son petit drame est incomplet... Il devait épouser son héritière au dénoûment.

DIANE, *riant, se levant.*

C'est vrai, mais c'est égal, cette petite invention est encore assez jolie.

HERMINIE.

Oui, pour un homme! (*Elle réfléchit.*) Mais que dit le monde de la conduite du vicomte? Ne la trouve-t-on pas un peu blâmable?...

DIANE, *à la glace.*

Le monde? mais il rit... et les rieurs sont du côté du vicomte... Pourquoi donc voulez-vous qu'on le blâme? Il s'est vengé, et il a eu raison.

HECTOR, *descendant.* *

D'autant plus raison, qu'il est mieux payé que qui que ce soit pour se connaître en générosité.

* Diane, Hector, Herminie.

HERMINIE.

Comment cela?

HECTOR.

Dam! si le vicomte est aujourd'hui un sceptique, un cœur froid ne pardonnant jamais, c'est qu'il a appris à ses dépens, jadis, que la générosité est une duperie toujours, et un ridicule souvent.

HERMINIE, se souvenant. *

C'est vrai! Je lui ai entendu dire, à lui-même, que, dans sa jeunesse, il àvait été bafoué par une femme qu'il adorait.

HECTOR.

Mais, c'est-à-dire que cette femme, après avoir exigé de lui tous les sacrifices, l'avait abandonné, un beau matin, pour se sauver avec un des amis intimes du vicomte, auquel celui-ci avait tout simplement servi de paravent... Oh! cette fois, les rieurs avaient été contre d'Assigny, aussi s'est-il juré qu'à l'avenir il n'en serait plus ainsi.

DIANE.

Et il a eu bien raison. Si cette fois encore il ne s'était pas vengé, il aurait été accablé par le ridicule... (Tous se lèvent. **)

HECTOR.

Tandis qu'aujourd'hui, le ridicule est pour tous les autres, et qu'il porte haut la tête... Je sais bien qu'il aurait le droit de la porter plus haut encore s'il avait accompli sa vengeance en épousant son héritière, ainsi que vous le disiez... mais... on ne pense pas à tout, et... (avec intention) le vicomte d'Assigny ne possède pas votre esprit, madame!

HERMINIE, le regardant.

Vous croyez?... Eh bien! je le crois aussi!... (Reprenant son amabilité et toute sa liberté d'esprit. ***) Cette chère Diane, suis-je donc heureuse de vous avoir vue, et que vous avez bien fait de vous arrêter ici!

HECTOR, à part.

Bravo!

HERMINIE.

Mais, en vérité, je vous reçois bien mal, je vous fais bavarder depuis une heure au lieu de vous conduire dans votre appartement, quand vous devez avoir besoin de repos.

* Hector, Diane, Herminie.
** Diane, Hector, Herminie,
*** Diane, Herminie, Hector.

DIANE.

Ma foi, c'est vrai, je me reposerais volontiers, et si vous voulez dire à Suzanne... (Hector sonne.)

HERMINIE.

Non pas, je vous ferai les honneurs moi-même... monsieur Brizac nous excusera.

HECTOR.

Comment donc, madame.

HERMINIE, à Diane.

D'ailleurs, je veux que vous soyez belle et fraîche pour le dîner.

DIANE.

Vous avez du monde?...

HERMINIE.

Oui, une charmante jeune femme, dont je veux que nous devenions les amies... la comtesse de Noyan... Elle est veuve et elle épouse monsieur Georges Rhétel.

DIANE.

Tiens! monsieur Rhétel, je l'ai vu chez vous autrefois... c'est un marin?

HERMINIE.

Oui.

DIANE, bas.

Mais on m'avait dit qu'il était amoureux de vous?

HERMINIE. *

On s'était trompé. (Suzanne entre.) Prépare ce qu'il faut pour m'habiller, et dis en bas que l'on me prévienne dès que la comtesse de Noyan arrivera. (A Diane.) Venez-vous, chère belle?

DIANE, saluant Hector.

A bientôt, monsieur. (Elles sortent.)

SCÈNE III

HECTOR, SUZANNE.

HECTOR, à lui-même.

Allons donc! je le savais bien, l'histoire du vicomte portera ses fruits, j'en mettrais ma main au feu!...

* Diane, Herminie, Suzanne, Hector.

SUZANNE.

Monsieur Brizac! monsieur Brizac! Pourquoi donc madame a-t-elle monté à cheval, tout de suite après le départ de monsieur Georges?

HECTOR, préoccupé.

Est-ce que je sais?...

SUZANNE.

Que s'est-il passé?... Qu'est-ce que madame avait?...

HECTOR.

Ah! tu ressembles trop à ce monsieur de Furretières, dont tu parlais, toi...

FURRETIÈRES, au dehors.

Venez-vous?...

SUZANNE.*

Le voici, justement!... Vous ne voulez rien me dire?... Eh bien! je vous laisse avec ces messieurs, ça sera votre punition.

HECTOR, à lui-même.

Je vais écrire à Paris, pour que ses créanciers la laissent tranquille.

SCÈNE IV

LES MÊMES, COTTEREAU, FURRETIÈRES. (Ils sont en équipage de chasse.)

HECTOR, se levant à demi.

Messieurs... (On se salue.)

FURRETIÈRES, à Gervais qui arrange le feu.

Savez-vous le nom de ce monsieur-là?

GERVAIS.

Non, monsieur... (Il sort.)

FURRETIÈRES, à Cottereau.

Connaissez-vous ce monsieur?

COTTEREAU.

Non...

FURRETIÈRES, arrêtant Suzanne qui va pour sortir.

Quel est ce monsieur?

SUZANNE.

C'est monsieur Brizac.

* Suzanne, Hector.

FURRETIÈRES.

Qu'est-ce que c'est que monsieur Brizac?

SUZANNE.

Eh bien! c'est ce monsieur-là...

FURRETIÈRES.

Qu'est-ce qu'il fait?

SUZANNE.

Il écrit une lettre.

FURRETIÈRES.

Mais dis-moi...

SUZANNE.

Ah! pardon, monsieur, on m'appelle. (Elle se sauve.)

SCÈNE V

HECTOR, COTTEREAU, FURRETIÈRES. *

FURRETIÈRES, à part.

Elle est fort sotte, cette petite!

HECTOR.

Je vous demande pardon, messieurs, mais il faut que je termine ma lettre.

FURRETIÈRES.

Faites donc, monsieur; vous n'avez pas trop de temps, d'ailleurs, si vous voulez qu'elle parte aujourd'hui.

HECTOR

En effet.

FURRETIÈRES.**

Si c'était pour les environs seulement, ce serait plus commode, mais c'est pour Paris, n'est-ce pas? pour Paris?

HECTOR.

Oui, monsieur.

FURRETIÈRES.

Alors, vous n'avez pas une minute à perdre, car passé quatre heures, il n'y a plus de courrier pour Nevers; et si c'est une affaire importante... si c'est une affaire importante?

* Cottereau, Furretières, Hector.
** Cottereau, Hector, Furretières.

HECTOR, très-poliment, se levant.

C'est à monsieur de Furretières que j'ai l'honneur de parler?

FURRETIÈRES.

Oui, monsieur.

HECTOR saluant.

Je m'en doutais.

COTTEREAU, tirant Furretières à part.

Prenez donc garde, mon cher ami, vous êtes inconvenant avec vos questions incessantes.

FURRETIÈRES.

Que voulez-vous donc dire, marquis?

COTTEREAU.

Parbleu! je veux dire que vous avez là une habitude vraiment déplorable, et que c'est même à cette funeste habitude que je dois d'avoir manqué ma chasse.

FURRETIÈRES.

Quand donc cela?

COTTEREAU.

Quand cela? Mais aujourd'hui comme hier, comme avant-hier, comme tous les autres jours... Au reste, vous ne vous corrigerez jamais, c'est chez vous une manie incurable, et je déteste les manies!... (s'asseyant près de lui.) Tenez! je me rappelle un coup de fusil magnifique que vous m'avez fait perdre il y a une dizaine d'années; c'était en... attendez donc! Etait-ce en 46 ou en 47?

FURRETIÈRES.

Bah! qu'est-ce que cela fait?

COTTEREAU.

Cela fait beaucoup. Eh! parbleu! m'y voilà! C'était en 47, l'année où j'ai perdu ma première femme. Est-ce en 47 que j'ai perdu ma première femme? Au reste, j'ai manqué tant de fois de la perdre! Elle avait une santé tellement délicate et un si mauvais caractère! Après tout, elle avait de qui tenir, car son père était bien l'être le plus désagréable! Figurez-vous, mon cher ami, que c'était la contradiction en personne. Il avait constamment des procès et des querelles; une fois entre autres, c'était en... attendez donc! en 38 ou 39?

FURRETIÈRES.

Qu'est-ce que cela fait?

COTTEREAU.

Cela fait beaucoup. Ah! j'y suis! C'était en 39, à l'époque où je fus atteint d'une fluxion de poitrine. C'était Dortain qui me

soignait. Vous savez, Dortain, ce médecin qui habitait Nevers? Un charmant garçon... Il avait épousé la fille d'un fermier, lequel fermier était un assez brave homme, mais très-voleur. Il avait pour ami un scélérat fieffé qui a passé aux assises, vous vous souvenez? c'était en... (Il se lève.) En... attendez donc!...

FURRETIÈRES.

Oh! j'attends! (A part.) Et il dit qu'il n'aime pas les manies! (Il se lève.)

COTTEREAU.

Je chercherai le journal... je l'ai conservé; j'en fais collection...

FURRETIÈRES.

Pourquoi faire?

COTTEREAU.

Oh! je ne sais pas. Figurez-vous que j'en ai cinq grandes caisses. Le comte de Noyan en avait encore davantage. Quel brave homme c'était que ce comte de Noyan! J'en parlais il y a quelques jours avec Me Hugon, le notaire, vous savez? celui dont la femme est partie un beau matin avec un officier du 7e chasseurs. C'était un bien beau régiment! Je connaissais le colonel; nous nous réunissions le soir chez le préfet; il avait un œil de moins; c'était aussi un ami du feu comte de Noyan... Ah! en voilà un qui n'aurait jamais voulu chasser avec vous!

FURRETIÈRES.

Qui ça? le préfet?

COTTEREAU.

Non, le comte de Noyan. Et si vous lui aviez fait manquer un lièvre comme à moi, tantôt? (Il remonte.)

FURRETIÈRES.

Je vous ai fait manquer un lièvre?

COTTEREAU.

Ah! la question est ravissante! au moment où l'animal débûche à quinze pas devant moi, et comme je le mets en joue tandis que mon chien, qui connaît la justesse de mon tir, s'élance déjà en avant... A propos, vous savez qu'il descend de la meute de Chantilly?

FURRETIÈRES.

Qui cela? le lièvre?...

COTTEREAU.

Non... Pascaro, mon chien. C'est le général de Noiziel qui me l'a donné l'année où il fut blessé en Afrique. C'était en... en... attendez donc!

FURRETIÈRES.

Mais nous parlions de lièvre... Est-ce ma faute si vous l'avez manqué?

COTTEREAU.

Certainement; au moment même où je fais feu, vous me posez la main sur le bras pour me demander où j'ai acheté mon fusil.

FURRETIÈRES.

Tiens, c'est vrai, où l'avez-vous donc acheté?

COTTEREAU.

Mais je vous ai dit vingt fois qu'il venait de chez Lepage; c'est un canon de Paris, parbleu!... Je l'ai acheté en 36, au mois d'octobre, le jour même où l'on a dressé l'obélisque de Louqsor; quel beau spectacle!... Il y avait là, sans exagération, plus de trois cent mille personnes le nez en l'air...

FURRETIÈRES.

En effet, ça devait être joli?

COTTEREAU.

J'avais vingt-neuf ans, ce qui ne me rajeunit pas, ni vous non plus, au reste, puisque nous sommes à six mois de distance.

FURRETIÈRES.

Qu'est-ce qui vous demande ça?... Et puis, vous, qui me reprochez de vous avoir fait manquer un lièvre... et la compagnie de perdreaux que vous m'avez empêché de tirer?

COTTEREAU.

Moi?... vous m'étonnez!

FURRETIÈRES.

Au moment où je lève mon fusil, vous vous campez en face de moi pour me conter une histoire...

HECTOR, *qui a terminé sa lettre, à part.*

Suzanne a raison!... Le gibier de madame de Tremblay ne doit pas courir de grands dangers avec ces gaillards-là. (*Il se lève.*)

FURRETIÈRES.

Ah! vous avez fini, monsieur?

HECTOR.

Comme vous voyez, messieurs, et je vous prie de nouveau de recevoir mes excuses, mais il s'agissait des intérêts de madame de Tremblay?

FURRETIÈRES.

Ah! vous vous occupez des intérêts de madame de Tremblay?

HECTOR.

Oui, monsieur...

FURRETIÈRES.

Vous êtes son ami?

HECTOR.

Elle daigne parfois me donner ce titre.

FURRETIÈRES.

Il y a longtemps que vous la connaissez?

HECTOR.

Trop peu de temps, au contraire...

FURRETIÈRES.

Alors vous n'avez pas connu son mari?

HECTOR.

Non, je n'ai pas eu cet honneur.

COTTEREAU, *à part, haussant les épaules en regardant Furretières.*

Diable d'homme!... c'est plus fort que lui! (*Bas à Hector.*) Je vous prie d'excuser ce cher Furretières, mais il faut toujours qu'il questionne, c'est un tic...

HECTOR.

Oh! cela ne fait rien.

FURRETIÈRES.

Aimez-vous la chasse?... Non?...

HECTOR.

Pas du tout.

COTTEREAU.

Ah! c'est monsieur de Tremblay qui était véritablement enragé pour cette passion-là!... Il aurait rendu des points à saint Hubert... Son frère ne lui ressemblait pas, il n'aurait pas tué un poulet; mais en revanche il adorait la musique; moi aussi, du reste; ainsi j'ai eu longtemps ma stalle à l'Opéra, à côté de celle d'un banquier qui a fait de mauvaises affaires, vous savez... vous savez?...

HECTOR.

C'est bien vague, et je pourrais confondre...

COTTEREAU.

Si... sa femme l'a planté là quand il a été ruiné... c'était une blonde, fort jolie... j'ai toujours aimé les blondes... Notez bien, au reste, que je ne veuille pas dire par là que je méprise les brunes... il y en a de fort jolies, témoin madame de Tremblay, qui est charmante...

FURRETIÈRES, *qui a regardé Cottereau avec ironie, bas à Hector.*

Soyez indulgent pour ce pauvre marquis, il est un peu agaçant.

HECTOR.

Oh! cela ne fait rien.

FURRETIÈRES.

Mais au fond c'est un très-brave homme. (*Voyant que Cottereau le regarde, haut.*) De sorte que vous comptez rester longtemps au château?

HECTOR.

Je ne crois pas.

FURRETIÈRES.

Est-ce que c'est par amitié que vous soignez les intérêts de madame de Tremblay?

HECTOR, *souriant.*

Par amitié et par état : je suis homme d'affaires...

FURRETIÈRES.

Est-ce que c'est un bon métier?

HECTOR.

Cela dépend.

FURRETIÈRES.

De quoi?

HECTOR, *s'asseyant.*

Mais de toutes sortes de choses.

FURRETIÈRES, *s'asseyant aussi.*

Est-ce que vous faites aussi des affaires de Bourse?

HECTOR.

Quelquefois.

COTTEREAU.

C'est un vilain monument.

HECTOR.

Quoi?

COTTEREAU, *s'asseyant.*

La Bourse, bien qu'elle soit construite dans le style grec; je traitais cette question dernièrement avec un architecte qui a épousé la fille d'un magistrat, lequel magistrat est un homme extraordinaire, il possède un coup d'œil infaillible et il est des environs de Bordeaux.

FURRETIÈRES.

Mais nous parlions de madame de Tremblay.

COTTEREAU.

Eh bien! j'y reviens!...

FURRETIÈRES.

En passant par Bordeaux?

COTTEREAU.

Sans doute, car madame de Tremblay y est justement allée l'année dernière...

FURRETIÈRES.

Mais, mon cher, il n'est pas question de cela!... vous vous écartez toujours du sujet.

ANTOINE, annonçant.

Madame la comtesse de Noyan! Monsieur Georges Rhétel!

HECTOR, à part

Ah!... ah!...

FURRETIÈRES.

Tiens! la comtesse vient ici? depuis quand? Est-ce qu'elle est liée avec madame de Tremblay?

SCÈNE VI

LES MÊMES, BLANCHE, GEORGES.

HECTOR, à part.

Diantre!... Elle est bien jolie!...

FURRETIÈRES et COTTEREAU, saluant.

Madame!...

GEORGES, à Blanche.

Monsieur le marquis de Cottereau! Monsieur de Furretières.

BLANCHE, s'asseyant à gauche.

Messieurs...

COTTEREAU.

Madame la comtesse nous excusera, mon ami et moi, de nous présenter à elle sous ce costume de chasse ; mais madame de Tremblay a la bonté de se montrer indulgente à cet égard, et nous ignorions l'honneur qui nous était réservé aujourd'hui...

BLANCHE.

Je serais désolé, messieurs, que vous eussiez fait pour moi la moindre infraction à vos habitudes...

COTTEREAU, à Furretières.

Elle est charmante!... Elle me rappelle cette baronne alle-

mande dont le mari était l'ami d'un officier supérieur prussien qui...

FURRETIÈRES.

Laissez-moi donc tranquille avec vos histoires, il n'y a pas moyen de placer un mot. (A Blanche.) Madame la comtesse vient au château de Tremblay pour la première fois, je crois?

BLANCHE.

Oui, monsieur.

FURRETIÈRES.

Alors, c'est à une circonstance fortuite que nous devons le plaisir de l'y voir?

BLANCHE.

M. Rhétel est venu me chercher tout à l'heure, de la part de madame de Tremblay.

FURRETIÈRES, à Georges.

Ah!. notre belle châtelaine vous avait chargé de ce soin?

GEORGES.

Oui, monsieur.

FURRETIÈRES, à Brizac.

Madame de Noyan désire sans doute nouer des relations de voisinage?

BRIZAC.

Il y a apparence.

FURRETIÈRES.

N'êtes-vous pas étonné, comme moi, que madame de Noyan n'ait pas eu plus tôt ce désir-là?

BRIZAC.

Permettez, monsieur, mais...

FURRETIÈRES.

Pensez-vous que madame de Noyan soit dans l'intention de se remarier?

BRIZAC, après l'avoir regardé avec étonnement.

Je l'ignore, monsieur, mais on pourrait le lui demander...

FURRETIÈRES.

Ce serait peut-être indiscret.

BRIZAC.

Vous croyez?...

FURRETIÈRES.

Mais il serait aisé d'avoir ce renseignement-là chez son notaire...

BRIZAC.

Avez-vous son adresse?

FURRETIÈRES.

Non, monsieur.

BRIZAC.

La voulez-vous?...

FURRETIÈRES.

Volontiers.

BRIZAC.

Est-ce que vous êtes veuf?

FURRETIÈRES.

Hélas!... non...

BRIZAC.

Eh bien! alors?...

FURRETIÈRES.

Ah! c'est pour savoir, tout simplement.

COTTEREAU, qui cause avec Blanche.

Oui, madame, c'est à Londres que je rencontrai M. de Noyan. Londres est une ville assez singulière... il y a des rues très-larges et des rues très-étroites...

BLANCHE, riant.

Comme partout ailleurs...

COTTEREAU.

Plus que partout ailleurs, par la raison que la ville est fort grande... Au reste, la grandeur ne constitue pas la beauté... Je soutenais cela un jour devant un ancien garde du corps qui avait six pieds... Il s'en fâcha, et ma foi, nous nous battîmes... il fut blessé: nous avions emmené un chirurgien, un élève de Dupuytren, qui était le fils d'un ancien fabricant d'eau de Cologne...

FURRETIÈRES.

Par exemple!... son père était avocat à Limoges...

COTTEREAU.

C'est trop fort!... Je l'ai beaucoup connu personnellement, il se nommait Oscar Bergère...

FURRETIÈRES.

Le père de Dupuytren?

COTTEREAU.

Qui est-ce qui vous parle de Dupuytren, à présent?

FURRETIÈRES.

Mais vous, parbleu!

COTTEREAU.

Je vous parle de son élève, dont l'oncle a fait faillite lors de la Révolution de 1830; ce qui fut un véritable malheur; car il avait trois fils. L'aîné, qui se nommait Jules, entra dans l'armée; le second se fit pharmacien, et le troisième se pendit.

FURRETIÈRES.

Mais ce n'est pas une profession.

COTTEREAU.

Se pendit par amour pour une certaine marquise autrichienne... de... (Il cherche.)

BLANCHE, à Georges.

Mais il pourrait aller comme cela très-longtemps.

HECTOR, à part.

Ah çà, est-ce que madame de Tremblay ne viendrait pas?

COTTEREAU, se souvenant.

Non! ce n'était pas une marquise autrichienne, c'était une dame des chœurs du théâtre des Célestins... (A Blanche.) Cette dame quitta même la scène plus tard pour épouser un horloger de Genève, qui la rendit fort heureuse... Elle mourut quinze jours après son mariage... Ça me rappelle même...

BLANCHE, souriant.

Pardon, monsieur, mais voici madame de Tremblay...

HECTOR, à part.

Ah! diable! que va-t-il se passer?...

SCÈNE VII

LES MÊMES, HERMINIE.

HERMINIE, allant à Blanche.

Combien j'ai d'excuses à vous faire pour ne pas m'être trouvée ici à votre arrivée!... Laissez-moi remercier monsieur Rhétel de m'avoir amené une amie; car vous serez la mienne, je le veux... Et vous aussi, n'est-ce pas?...

BLANCHE.

C'est moins le temps que la sympathie qui unit les cœurs, madame.

HERMINIE.

A ce compte-là vous êtes déjà une sœur pour moi.

COTTEREAU, à Furretières.

Bref, cet officier prussien...

HERMINIE, à Cottereau et à Furretières.

Oh! pardon, je ne vous avais pas vus; mais entre vieux amis comme nous...

BLANCHE, à Georges.

Vous ne m'avez pas trompée... Quelle grâce! quel charme!

HERMINIE.

Maintenant, messieurs, je vous dirai que je reçois aujourd'hui madame de Noyan pour la première fois, et que je ne veux pas lui faire une réception banale. Elle est entrée ici presque comme une étrangère, je prétends qu'elle en sorte comme une amie de dix ans. Or, comme rien ne lie plus vite deux femmes qu'une conversation intime...

GEORGES souriant.

Je crois comprendre. Il faut que... (Il se dispose à sortir.)

HERMINIE.

Vous comprenez parfaitement. (A Blanche.) Pardon, chère comtesse, le temps seulement de mettre ces messieurs à la porte, et je suis à vous. Mais... est-ce que vous avez froid?

BLANCHE.

Non.

HERMINIE.

Eh bien! alors, ôtez donc... (Blanche quitte son chapeau. — Aux autres.) Messieurs... à bientôt! nous ne vous demandons qu'une heure pour échanger notre amitié. (Cottereau et Furretières saluent et remontent pendant que Georges est auprès de Blanche, avec qui il parle avant de se retirer.)

HECTOR, à part.

Décidément, j'ai bien fait de raconter l'histoire du vicomte d'Assigny.

COTTEREAU, qui parlait à Furretières.

Non, parole d'honneur, vous devriez vous défaire de cette habitude-là. Tenez! je me rappelle justement... (Ils sortent tous quatre.)

SCÈNE VIII

BLANCHE, HERMINIE.

HERMINIE, la faisant asseoir sur le canapé à gauche et restant debout.

Comme vous me regardez!

BLANCHE.

Je vous admire.

HERMINIE, *souriant.*

Et pourquoi donc?

BLANCHE.

Jamais je ne parviendrai à avoir cet adorable laisser-aller, grâce auquel vous savez, je le vois, être aimable pour tous et libre pour vous-même.

HERMINIE, *souriant.*

Oh! c'est quelque chose de bien simple, et qui ne mérite aucune admiration.

BLANCHE.

Alors vous allez me trouver bien sotte, bien provinciale; mais songez que j'ai été élevée entre deux vieillards amis de la solitude, entre mon père, qui, honteux de sa médiocrité, ne voulait voir personne, et le comte de Noyan qui, quoique riche, détestait le monde. De sorte que, je rougis presque de le dire, à vingt-quatre ans je suis aussi ignorante des moindres usages qu'une fille qui sort du couvent... A la mort de mon père, j'ai épousé monsieur de Noyan, et depuis mon veuvage je n'ai jamais quitté ma retraite.

HERMINIE, *étonnée.*

Ne receviez-vous personne du vivant de votre mari?

BLANCHE.

Nous n'avons pas reçu cinq visites en huit années.

HERMINIE.

Et... parmi ces cinq visites, comptez-vous celles de Georges?

BLANCHE.

Sans doute:.. Monsieur Rhétel est venu jadis passer quelques jours chez mon mari.

HERMINIE.

Oui... je sais... Georges m'a appris ce matin tout ce qui vous concernait l'un et l'autre...

BLANCHE, *riant.*

Il a dû bien vous ennuyer...

HERMINIE, *s'asseyant.*

Non, car je devinais que la femme qu'il aime, je l'aimerais bien vite à mon tour...

BLANCHE, *lui prenant la main.*

Vraiment?... vous pourriez avoir quelque amitié pour moi? Oh! j'en suis bien heureuse; car, moi, qui ne vous connais que depuis quelques minutes seulement, j'ai déjà en vous la confiance la plus absolue...

HERMINIE.

Et vous avez raison, ma chère comtesse! (Elle lui serre la main.)

BLANCHE, avec un petit cri de douleur.

Oh! comme vous êtes forte!...

HERMINIE.

Je vous ai fait mal? pardon!...

BLANCHE, riant et regardant la main d'Herminie.

Oh! les belles petites serres... Pour la peine, vous allez m'embrasser...

HERMINIE.

Vous êtes charmante; mais parlons de notre mariage... Quelles sont vos intentions?...

BLANCHE.

Elles sont bien simples... Demain, au plus tard, j'aurai l'honneur d'être présentée à la mère de Georges... Il m'a même fait espérer que vous voudriez bien m'accompagner chez elle...

HERMINIE.

Sans doute.... Je suis tout à vous... Après?...

BLANCHE.

Après?... Eh bien! Georges va donner sa démission... et dans un mois nous serons mariés...

HERMINIE.

Ah! Georges va donner sa démission?... Et... une fois mariés, que comptez vous faire?...

BLANCHE, souriant.

Être heureux! nous nous aimons tant!...

HERMINIE.

Vous ne me comprenez pas... Je vous demande comment vous comptez vivre?...

BLANCHE.

Mais nous passerons les quatre plus mauvais mois de l'année à l'hôtel de madame de Rhétel, à Nevers; et le reste du temps, elle viendra à son tour habiter avec nous à Noyan.

HERMINIE.

Ainsi, vous avez l'intention de rester éternellement dans le Nivernais?

BLANCHE.

Certainement!...

HERMINIE.

Songez donc, chère comtesse, que votre mari a trente et un ans... qu'il a vécu jusqu'ici d'une existence aventureuse!...

Et c'est un homme jeune encore; c'est un marin que vous prétendez brusquement, sans transition, enfermer dans un vieux château.

BLANCHE.

Puisque je serai près de lui.

HERMINIE.

Mon Dieu! vous êtes jeune, jolie, spirituelle, et vous vous aimez, je le sais bien... mais la jeunesse, la beauté, l'esprit et l'amour ne sont pas toujours des préservatifs infaillibles contre ces deux ennemis du bonheur conjugal que l'on nomme la satiété et l'ennui.

BLANCHE, se levant.

Oh!...

HERMINIE, vivement, se levant.

Ne vous fâchez pas... mais j'ai vu déjà tant de bonheurs détruits par ces deux poisons corrosifs... (Elles descendent.) Pendant les quelques mois qui suivront votre mariage, Georges sera, sans nul doute, très-heureux de s'enfermer avec vous dans ce joli nid bâti là-haut sur la colline... mais au bout d'un an... (mouvement de Blanche) de deux ans, si vous le voulez, il se souviendra, un beau matin, qu'il existe un Paris tout plein de bruit et de lumière... un monde brillant au milieu duquel sa place et la vôtre restent vides... Il rêvera malgré lui aux triomphes que lui procureraient votre beauté et sa fortune.

BLANCHE, soupirant.

Mon Dieu!... si cela arrive... nous irons à Paris.

HERMINIE.

Oui, mais si vous êtes toujours restée à l'ombre de vos noires tourelles...

BLANCHE.

Eh bien?...

HERMINIE.

En vérité, je ne sais si je dois continuer, car ce qui me reste à vous dire vous concerne personnellement... et je crains de froisser votre amour-propre.

BLANCHE.

N'êtes-vous pas mon amie?

HERMINIE.

Vous voulez donc que je sois franche jusqu'au bout?...

BLANCHE.

Je vous en prie.

HERMINIE.

Voyons!... vous m'avez dit vous-même que vous ne connaissiez rien aux usages du monde.

BLANCHE.

C'est vrai...

HERMINIE.

Eh bien! la science du monde est le résultat de l'habitude... et cette habitude vous manque. Vous êtes trop jolie et trop riche pour ne pas exciter bien des jalousies à votre entrée dans la vie élégante; vous trouverez là des ennemies vigilantes, qui analyseront vos moindres actes, vos plus légères paroles... Or, il est impossible que vous ne manquiez pas tout d'abord à certains articles de ce code de convention qui régit les salons; vous serez peut-être un peu gênée...

BLANCHE, riant.

Un peu ridicule... dites le mot... il est sur vos lèvres.

HERMINIE.

Tout le monde a commencé par là... Chacune de vos fautes en matière de savoir-vivre sera commentée de cent façons et habilement amenée aux oreilles de Georges...

BLANCHE.

Mais alors, vous voyez bien vous-même que je dois fuir ce monde dont vous parlez!... Faire rire de moi!... Allons donc! Jamais!...

HERMINIE, joyeuse.*

Ah! vous avez de l'orgueil!

BLANCHE.

J'ai le sentiment de ma dignité!

HERMINIE.

Et vous avez raison, comtesse... d'ailleurs, l'orgueil n'est pas un défaut, c'est une qualité précieuse, au contraire... Mais cependant, je vous le répète, si Georges, atteint de cette fièvre parisienne si commune aujourd'hui... voulait aller là-bas?...

BLANCHE.

Je l'y laisserais aller seul.

HERMINIE.

Seul?... vous n'y songez pas... le danger serait cent fois plus grand... car si Georges... une fois libre abusait, de cette liberté!...

* Herminie, Blanche.

BLANCHE, avec un éclair dans les yeux.

Georges!... parler d'amour à une autre!... (Elle s'assied.)

HERMINIE, joyeuse.

Ah! vous êtes jalouse?...

BLANCHE.

Je l'avoue!

HERMINIE.

Et je vous comprends... L'amour vrai est exclusif! mais, avec tout cela, nous prévoyons bien les dangers, mais nous ne cherchons pas le remède.

BLANCHE, impatientée.

Et que voulez-vous que je fasse?

HERMINIE.

Ah! si je vous avais rencontrée il y a six mois, vous auriez pu venir avec moi à Paris avant l'arrivée de Georges.

BLANCHE.

Eh bien?

HERMINIE.

Ah!... en trois mois j'aurais voulu faire de vous une véritable Parisienne, l'une des reines les plus fêtées de la société élégante!

BLANCHE, soupirant.

Malheureusement cela n'a pas été...

HERMINIE.

Comme vous avez dû vous ennuyer! Ne recevoir personne, quelle abominable existence!... Ainsi, quand vous aviez la fantaisie de faire un peu de toilette... aucun regard flatteur n'admirait votre beauté?

BLANCHE.

C'est vrai... et, entre nous, j'avoue que cela me désolait bien un peu...

HERMINIE.

Ah! vous êtes coquette?

BLANCHE.

Mais...

HERMINIE.

Vous ne seriez pas femme s'il en était autrement... Mon Dieu! que je regrette donc de n'avoir pu vous emmener à Paris! Comme Georges eût été fier de vos succès!... Je suis certaine que son amour serait devenu de l'adoration. Si vous saviez quel empire ces trois mots : *Femme du monde!* ont sur les hommes... mais hélas! il n'est plus temps!...

BLANCHE.

Cependant, si nous allions un jour à Paris, est-ce que vous ne consentiriez pas à nous accompagner?

HERMINIE.

Si fait... Mais cela ne serait plus la même chose... Seules toutes deux, je vous eusse transformée bien plus vite... tandis que maintenant... Georges étant là... Ah! ah! s'il ne donnait pas sa démission...

BLANCHE.

Oh! ne dites jamais cela devant lui!

HERMINIE.

Pourquoi donc?

BLANCHE.

Parce qu'il n'est que trop disposé à ne pas quitter la marine.

HERMINIE.

Mais enfin, si, cette démission, il ne la donnait qu'un peu plus tard...

BLANCHE.

Un peu plus tard!... Mais quand donc alors?

HERMINIE.

Mon Dieu!... je ne sais, dans quelques mois...

BLANCHE, soupirant.

Quelques mois, c'est bien des jours.

HERMINIE.

Des jours qui vous rapporteraient des années de bonheur. Décidément, il ne faut pas que Georges donne encore sa démission. (Elle se lève.)

BLANCHE, avec un soupir.

C'est peut-être vrai... (Après un silence.) Quelle singulière chose! Tenez j'aime Georges... je l'aime de toutes les forces réunies de mon cœur et de mon âme. Il y a une heure, avant notre causerie, je n'aurais consenti pour rien au monde à demeurer un jour sans le voir... eh bien, maintenant, je voudrais presque pouvoir être seule quelque temps avec vous pour courir Paris. (Elle se lève.)

HERMINIE.

Vous êtes charmante. (Elle l'embrasse. Georges paraît.)

SCÈNE IX

LES MÊMES, GEORGES.*

GEORGES.

La conférence est-elle terminée?

BLANCHE.

Tout à l'heure.

GEORGES.

Alors je me sauve.

HERMINIE.

Non, non, restez, on vous le permet.

GEORGES à Blanche.

Eh bien?

BLANCHE.

Je vous présente ma meilleure amie. Tout a été convenu, nous allons demain à Nevers, chez madame Rhétel. (Elles s'asseyent sur le canapé. Georges derrière.**)

HERMINIE.

Chez madame Rhétel, qui achèvera, j'en suis sûre, ce que j'ai commencé en faisant comprendre tout à fait à madame de Noyan que vous ne devez pas donner votre démission.

GEORGES, à Herminie.

Comment? vous avez dit à madame de Noyan?...

HERMINIE.

Sans doute.

GEORGES.

Mais ce matin encore vous vouliez m'empêcher d'aller à la Guadeloupe.

HERMINIE.

Ce matin j'étais folle, et maintenant je vous parle comme vous parlerait madame Rhétel elle-même.

GEORGES.

Mais...

HERMINIE, vivement.

Voyons, Georges, mon ami, dites franchement si vous vous sentez le courage de vous classer, vous, jeune, intelligent et

* Georges, Herminie, Blanche.
** Herminie, Georges, Blanche.

instruit, parmi les hommes inutiles qui n'ont de relief que par la beauté de leur femme ou par l'importance de leur fortune? (Georges hésite.) Si, plus tard, après avoir donné votre démission, vous alliez avoir un regret?

GEORGES.

Un regret? (Blanche se lève.)

HERMINIE.

Georges, êtes-vous bien certain qu'un jour en voyant passer vos anciens camarades entourés de gloire et d'honneur, vous n'étoufferez pas un soupir?

GEORGES.

Eh! mon Dieu!...

HERMINIE, bas à Blanche.

Vous voyez, il hésite.

BLANCHE, bas.

C'est vrai.

HERMINIE, à Blanche.

Et d'ailleurs, ces dangers de la vie de marin, ne vous sentiriez-vous pas la force de les affronter près de lui?

BLANCHE, presque vaincue.

Si... mais les officiers de marine ne peuvent emmener leurs femmes.

GEORGES, vivement, se rapprochant.

Oh! ceux qui commandent en chef obtiennent parfois cette faveur... mais moi, je ne suis que lieutenant de vaisseau.

HERMINIE.

Et dans un an, vous êtes sûr d'être capitaine de frégate!

GEORGES.

C'est vrai, mais si je ne donne pas ma démission aujourd'hui, il faut que je sois à Cherbourg après-demain au plus tard!

HERMINIE, vivement, le faisant asseoir auprès d'elle.

Eh bien! si vous alliez à la Guadeloupe, ne pourriez-vous pas, au bout de quelque temps, abandonner le poste qui vous est confié?

GEORGES.

Oh! si, très-facilement.

HERMINIE.

Alors vous seriez de retour?...

GEORGES.

Dans cinq ou six mois.

BLANCHE.

Cinq ou six mois? mais c'est l'éternité!

HERMINIE.

Enfant! qu'est-ce que six mois de la vie? qu'est-ce qu'une séparation si courte quand... le bonheur est au bout?

GEORGES.

Cependant?...

HERMINIE.

Croyez-moi, Georges, votre avenir est trop beau pour que vous le brisiez ainsi. Vous êtes jeune, instruit, intrépide; vous arriverez aux plus hauts grades; vous serez un jour capitaine de vaisseau, vice-amiral! que sais-je?

BLANCHE, rêvant.

Oh! si je le croyais!

GEORGES.

Ne vous montez pas la tête, chère Blanche, madame de Tremblay, dans son adorable amitié, va peut-être un peu loin.

HERMINIE.

N'avez-vous donc pas confiance dans votre avenir?

GEORGES.

Si fait! mais...

HERMINIE.

Vous arriverez aux plus hauts grades, je vous l'affirme! car vous serez poussé non-seulement par votre propre désir, mais encore par votre amour, et par un juste orgueil! Vous vous direz en songeant à votre femme: Avant de m'appartenir, elle portait le noble nom d'un vieillard, elle appartenait par sa naissance à l'aristocratie du pays... eh bien! je ne veux pas qu'elle m'ait fait un sacrifice; en échange d'un nom aristocratique, je veux lui donner un nom célèbre.

GEORGES, se levant, entraîné et ému.

Merci, Herminie, merci, vous avez raison, je dois rendre en gloire à la comtesse de Noyan ce qu'elle perd en devenant madame Rhétel! Chère Blanche! Tenez, voici la lettre que j'écrivais au ministre, faites-en ce que vous voudrez. (Blanche regarde Georges, puis Herminie, et déchire la lettre).

HERMINIE, se levant vivement et avec joie.

Oh! décidément je vous adore!

GEORGES, serrant les mains d'Herminie.

Pendant mon absence vous la verrez souvent, n'est-ce pas?...

HERMINIE.

Oh! je ne la quitterai pas d'une minute, soyez sans crainte. Georges! à votre retour vous la retrouverez près de moi!

GEORGES.

Merci! merci!

SCÈNE X

Les Mêmes, FURRETIÈRES, HECTOR.

FURRETIÈRES.

Nous ne vous dérangons pas?...

HERMINIE.

Nullement!... (A Georges.) Ainsi, vous partez?...

GEORGES.

Demain... Cet ordre d'embarquement est précis!...

FURRETIÈRES.

Tiens!... Quel ordre?... Comment est-il fait?... Montrez-le-moi donc!

HECTOR. *

Oh! monsieur Rhétel part demain?...

HERMINIE.

Oui, et il revient dans six mois pour être l'heureux époux de madame de Noyan.

HECTOR, bas.

Très-bien... je devine...

FURRETIÈRES, à Blanche. **

Comment! madame, vous allez vous marier?...

BLANCHE, souriant.

Oui, monsieur...

FURRETIÈRES, à Georges.

Et c'est vous qui?... Pourquoi donc ne me l'avez-vous pas dit?...

HERMINIE, à Blanche.

Pendant l'absence de Georges, nous irons à Paris. ***

BLANCHE.

Mais ne craignez-vous pas que deux femmes seules?...

HERMINIE.

Oh! soyez tranquille... je mettrai près de vous un mentor, une femme charmante, bonne, dévouée, qui sera pour vous une seconde mère.

BLANCHE.

Qui donc?

* Georges, Furretières, Herminie, Blanche, Hector.
** Georges, Furretières, Blanche, Herminie, Hector.
*** Georges, Furretières, Blanche, Herminie, Hector.

HERMINIE.

Vous ne la connaissez pas, mais je réponds d'elle... Elle se nomme Augustine Permont.

HECTOR, qui écoutait, à part.

Bien!

HERMINIE.

Je vous formerai, tout d'abord, un petit cercle. Madame d'Athis, madame Maugrin, madame Villiers sa fille, mesdames de Furretières, Cottereau et tant d'autres.

HECTOR, de même.

Bon!

HERMINIE.

Enfin, à partir de ce jour, et pour vous mettre bien au courant des mille petits détails de la vie élégante, je vous donne Suzanne, ma femme de chambre.

HECTOR, de même.

Ça, c'est le bouquet; je vois qu'elle est bien décidée à défendre son bonheur. (On entend une cloche.)

FURRETIÈRES.

Ah! voici la cloche du dîner... Pourvu que Cottereau l'entende!

SCÈNE XI

LES MÊMES, DIANE, puis COTTEREAU.

DIANE.

J'espère que mon estomac est exact. (Saluant.) Ah! messieurs... mesdames...

HERMINIE, présentant Blanche. *

Ma chère Diane, j'ai l'honneur de vous présenter madame la comtesse de Noyan... (A Blanche.) Madame de l'Estang.

BLANCHE, saluant.

Madame...

DIANE, bas, à Herminie.

Elle est jolie, mais elle ne sait pas s'habiller.

HERMINIE.

Nous la formerons.

* Georges, Blanche, Diane, Herminie, Furretières, Hector.

DIANE, riant.

Au fait, ça sera amusant... je veux bien.

COTTEREAU, entrant. *

Ah! figurez-vous qu'il vient de m'arriver la plus drôle d'histoire... qui m'a rappelé un fait assez curieux... c'était en... en... attendez-donc...**

FURRETIÈRES, à Hector.

Quelle est cette dame-là?... ***

GERVAIS, entrant.

Madame est servie!...

HERMINIE.

Georges, votre bras à madame de Noyan.

COTTEREAU, à Georges.

Ah! c'était en 52!

HERMINIE, à Cottereau, lui désignant Diane.

Monsieur Cottereau!...

COTTEREAU, à Diane, lui offrant le bras.

Madame...

HERMINIE, à Hector.

Eh bien?

HECTOR, bas.

Eh bien!... monsieur Georges part, la comtesse ne vous quitte pas, mais dans six mois?...

HERMINIE, bas.

Dans six mois je serai madame Rhétel!...

* Cottereau, Furretières.
** Georges, Blanche, Diane, Herminie, Hector.
*** Cottereau, Georges, Blanche, Diane, Herminie, Furretières, Hector.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Le salon de conversation des abonnés à Bade. — Canapé à gauche. — Causeuse et fauteuils à droite. — Piano au fond. — Au milieu une table ovale avec des brochures et des journaux. — Fenêtres au fond.

—

SCÈNE PREMIÈRE

Mme MAUGRIN, BERTHE, PASCAL, MATHILDE, BLANCHE, AUGUSTINE, DIANE, CAROLINE et CAMILLE. (Au lever du rideau, Mme Maugrin, assise à gauche avec Berthe, sur le canapé, évente sa fille qui brode. Pascal Villiers, assis derrière elle, lit un journal. Mathilde parcourt une revue. Blanche, nonchalamment étendue sur la causeuse, à gauche, abandonne sa tête à Augustine qui s'amuse à mettre des fleurs naturelles dans ses cheveux. Diane touche du piano, tandis que Caroline, debout auprès d'elle, feuillette des romances. Camille, debout devant une glace, achève de mettre son chapeau.)

MATHILDE, du coin de l'œil, tout en parcourant sa revue.

Ma chère Camille, vous avez là un délicieux chapeau.

CAMILLE, se coiffant.

Oui, il est assez gentil!

AUGUSTINE.

Oh! madame de Cottereau a tant de goût!

UN DOMESTIQUE.*

La voiture de madame de Cottereau.

CAMILLE.

Mes bonnes amies, je vous demande un million de pardons, mais je me sauve. (Elle va au canapé.)

BERTHE, qui causait avec sa mère.

Vous êtes une vilaine...

CAMILLE.

Je vous reviens tout à l'heure; mais que voulez-vous?...

* Diane, Caroline, Blanche, Augustine, Camille, Hector, Mme Maugrin, Berthe.

C'est une idée fixe... Il faut absolument que mon mari m'achète un petit chalet à Lichtenthal, comme celui où notre chère Blanche nous a reçues cette nuit.

AUGUSTINE, grondant.

Oui, oui, votre chère Blanche!... regardez comme elle a les yeux battus.

CAMILLE.

Ah! ma chère Augustine, vous grondez toujours! pour une pauvre petite nuit passée...

AUGUSTINE.

A la suite de vingt autres.

CAMILLE, à Augustine.

D'abord, qu'est-ce que vous voulez dire avec vos yeux battus?... Puisque ça lui va bien, au bout du compte!... Est-elle jolie cette petite horreur-là?... (Elle l'embrasse. Elle tourne le dos au piano.)

DIANE, jouant, et avec moquerie.

Que l'on est heureuse d'être aimée ainsi!... (Rires.)

CAMILLE, riant et haussant les épaules, à Blanche.

Ma belle petite, dites-moi donc à combien, à peu près, vous revient votre chalet?

BLANCHE.

A trente-sept ou trente-huit mille francs, environ.

CAMILLE.

Tout meublé?

BLANCHE.

Non... sans les meubles...

CAMILLE.

Mais c'est effrayant, et si je continue, il faudra, cet hiver, que mon mari arrête les diligences...

BLANCHE.

Ma chère amie, c'est aujourd'hui musique autrichienne, et ensuite nous avons fait la partie d'aller toutes ce soir souper au vieux château.

AUGUSTINE.

Encore cette nuit?...

BLANCHE.

Ah! ma chère Augustine, vous grondez toujours. (Camille sort.)

SCÈNE II

LES MÊMES, moins Camille.

MATHILDE, de sa place.

Ma chère Diane, n'est-ce pas le vicomte d'Assigny que j'aperçois tout là-bas?

DIANE, regardant au dehors.

Se promenant avec madame la duchesse de Villemare. . Oui, c'est lui-même.

MATHILDE.

Il traîne sa chaîne assez péniblement, ce me semble.

DIANE.

La duchesse l'accapare complétement; c'est à peine s'il a la permission de parler à une autre femme.

MATHILDE.

Elle l'aime donc?

DIANE.

Elle en est folle!

AUGUSTINE, qui causait avec Blanche.

Vous direz tout ce que vous voudrez, ma chère Blanche, mais, je le répète, vous n'êtes pas raisonnable.

BLANCHE.

Vous direz tout ce que vous voudrez, ma chère Augustine, mais je suis en retard avec le plaisir. Bade est la ville du monde où il soit le plus facile de se rattraper, et je me rattrape.

AUGUSTINE.

Oui, mais vous vous rattrapez trop... Depuis quinze jours je crois que vous n'avez pas fermé l'œil. Cette nuit, après votre bal, vous donnez à souper; au point du jour vous montez à cheval, et voilà que ce soir... mais vous vous tuerez, et madame de Tremblay s'en prendra à moi.

DIANE, qui est revenue près de Caroline qu'elle avait quittée un instant.

Ah çà, ma chère madame d'Athis, comme vous faites peu de bruit donc!... (Elle va près de Caroline, à gauche.)

CAROLINE.

Oh! ma bonne amie, ne faites pas attention à moi, vous voyez... Je déchiffrais.

DIANE.

Une romance?

CAROLINE, pudiquement.

Oh! non.

DIANE.

C'est vrai, pardon... oui... (A part.) Cela fait venir de coupables pensées!... (Elle rit, à part.)

PASCAL, bâillant dans son fauteuil et fredonnant à demi-voix.

Mon Dieu, mes amis,
Comme on s'amuse à la campagne !...

MADAME MAUGRIN, se retournant.

Plaît-il?...

PASCAL, se levant *.

Rien, belle-maman, c'est un souvenir d'Afrique, une marche de nos zouaves. (Il s'appuie sur le canapé.)

MADAME MAUGRIN.

On dirait vraiment, monsieur, que vous n'aviez jamais fréquenté la bonne compagnie avant de vous marier.

PASCAL.

Ah! belle-maman, songez donc qu'il y a cinq ans que nous nous connaissons, et que je me suis marié il y a huit mois... seulement.

MADAME MAUGRIN.

Depuis que nous sommes à Bade vous ne faites que bâiller.

PASCAL.

Qu'est-ce que vous voulez? Je n'avais pas demandé un congé pour aller à Bade, moi... je ne comprends pas la campagne comme ça! Je n'affectionne pas du tout les plaisirs que l'on goûte aux eaux.

MADAME MAUGRIN.

Il fallait dire cela à Paris, avant notre départ.

PASCAL, à part.

Je la trouve forte! Oui, j'aurais été bien reçu!

MADAME MAUGRIN.

Nous sommes si despotes, ma fille et moi!

PASCAL.

Berthe n'est pas en cause, belle-maman.

MADAME MAUGRIN.

Monsieur!...

* Diane, Augustine, Caroline, Mme Maugrin, Blanche, Hector, Mathilde, Berthe.

BERTHE.

Qu'est-ce donc?

MADAME MAUGRIN.

Ton mari qui nous reproche la dépense que nous avons faite en venant ici.

PASCAL. *

Je la trouve forte! mais je ne reproche rien du tout!...

MADAME MAUGRIN.

D'ailleurs, si nous sommes venus à Bade, ce n'est pas pour mon plaisir!...

PASCAL.

C'est peut-être pour le mien?...

MADAME MAUGRIN.

Et la santé de votre femme?...

PASCAL.

Ne parlons pas de santé à Bade... tout le monde y vient bien portant.

MADAME MAUGRIN.

Cependant, le docteur a ordonné...

PASCAL.

Pour vous être agréable, à vous!

MADAME MAUGRIN.

Et quand cela serait?...

PASCAL.

A la bonne heure; soyons francs!

MADAME MAUGRIN.

Quand on ferait quelque chose pour m'être agréable? Ne suis-je pas la mère de votre femme? Si vous l'aimiez réellement, vous m'aimeriez aussi, monsieur.

PASCAL.

Mais je vous aime, belle-maman, je vous vénère! Si vous voulez, je vous ferai dresser des autels, et on immolera dessus des gendres de toutes les couleurs.

MADAME MAUGRIN.

Je ne vous réponds plus, monsieur! (Pascal se renferme dans sa lecture.)

DIANE. **

Ah çà! ma chère Blanche, je songe à une chose. Comment

* Diane, Caroline, Mathilde, Augustine, Blanche, Mme Maugrin, Berthe.

** Mathilde, Augustine, Caroline, Diane, Blanche, Pascal, Mme Maugrin, Berthe.

donc se fait-il que monsieur le vicomte d'Assigny soit venu chez vous cette nuit, quand vous n'aviez pas invité madame de Villemare? car vous ne l'aviez pas invitée, je crois?

BLANCHE.

J'en aurais été bien fâchée! Cette dame m'a fait l'impolitesse de me refuser une fois.

AUGUSTINE.

Elle nous dédaigne donc?

MATHILDE.

Il faut croire.

MADAME MAUGRIN.

Cette duchesse de Villemare, cela lui va bien! (Elle va à Blanche.)

CAROLINE.

Oui, une femme mariée qui mène une pareille conduite!

BERTHE, frappant un petit coup de son éventail sur le journal de Pascal.

Dites donc, monsieur, vous ne me parlez donc plus?

PASCAL.

Et le moyen? puisque madame Maugrin ne te quitte pas d'une minute. On dirait qu'elle a peur que je ne te mange.

MADAME MAUGRIN, très-roide.

Ce n'est pas cela, monsieur; je ne vous soupçonne pas encore d'anthropophagie!

PASCAL.

C'est heureux!

MADAME MAUGRIN.

Mais il me semble qu'une mère a bien le droit de parler à sa fille. (Elle s'asseoit à côté de Berthe, à droite, et Augustine va rejoindre Mathilde et Caroline.)

PASCAL.

Mais il me semble à moi qu'un mari devrait bien avoir le droit de parler à sa femme, ventre d'Arabe!

BERTHE.

Pascal!

MADAME MAUGRIN.

Laisse, laisse, ma fille, c'est un souvenir d'Afrique.

PASCAL.

C'est agaçant aussi, car enfin, qui est-ce qui est le mari de nous deux? Est-ce vous ou moi?

MADAME MAUGRIN, avec un soupir de résignation.

C'est vous, monsieur...

PASCAL.

Ça vous fait soupirer. Eh bien! quand Berthe était toute petite, elle devait vouloir se marier avec sa maman; c'est l'usage. Il fallait l'épouser dans ce temps-là; maintenant il est trop tard; elle est ma femme, et vous aurez beau faire...

MADAME MAUGRIN.

Comment, comment, j'aurai beau faire? Voulez-vous dire par là, monsieur, que je sois un brandon de discorde?

PASCAL.

Un brandon? Je ne sais pas si ça s'appelle comme ça.

BERTHE, lui donnant la main.

Voyons, ne gronde pas; je t'aime.

MADAME MAUGRIN.

Oh! sois tranquille, monsieur Villiers le sait bien; tu le lui répètes assez.

BERTHE.

Mais... pourtant, maman.

PASCAL.

Berthe a-t-elle donc tort?

MADAME MAUGRIN.

Peut-être, monsieur, car vous autres hommes, vous êtes si disposés à abuser de l'amour que l'on a pour vous...

PASCAL.

Ah! je la trouve forte! Vous empêchez bien que je n'en abuse.

MADAME MAUGRIN. *

Si je vous gêne, il faut le dire, je retournerai à Paris.

BERTHE.

Oh! chère mère!... (Elle la câline.)

PASCAL.

C'est ça, c'est moi qui ai tort, c'est moi qui suis un tyran, un loup-garou, un brigand, un scélérat!

MADAME MAUGRIN.

Voulez-vous vous taire, monsieur, ne fût-ce que par égard pour votre femme?

PASCAL, à part.

Oh! je préférais les Kabyles! (Fredonnant entre ses dents.)

* Augustine, Mathilde, Diane, Caroline, Blanche, Pascal, Berthe, Mme Maugrin.

As-tu vu la casquette,
La casquette...

(Berthe embrasse sa mère et tend par derrière sa main à Pascal.)

PASCAL, lui embrassant la main.

Pauvre petit ange! dire qu'il faut qu'elle me donne à manger en cachette!

As-tu vu la casquette,
La casquette...

MATHILDE.

Madame d'Athis, est-ce que vous retournerez à Rastadt?

CAROLINE.

Oui, madame.

DIANE.

Madame me disait à l'instant qu'elle comptait repartir dès demain.

BLANCHE.*

Comment?... A peine arrivée, vous voulez... mais c'est impossible!

CAROLINE.

Mon amie, je vous avais prévenue que je ne ferais que passer. Vous le savez, les plaisirs mondains n'ont jamais été fort de mon goût.

DIANE, à Pascal.

Bon! voilà les lamentations de madame Jérémie!

CAROLINE.

Même du vivant de monsieur d'Athis... (Se reprenant.) Je veux dire lorsque monsieur d'Athis vivait... pour moi...

DIANE, bas à Pascal.

Comment, pour elle?

PASCAL, bas.

Oui... son monstre de mari l'a quittée.

DIANE, bas.

Et pourquoi?

PASCAL, de même.

C'est un mystère.

CAROLINE, qui causait avec Mathilde.

En vérité, il faut que je parte, et dès que j'aurai accompli ma mission.

* Augustine, Mathilde, Pascal, Diane, Caroline, Blanche, Berthe, Mme Maugrin.

AUGUSTINE.

Quelle mission?

CAROLINE.

Si j'ai consenti à quitter ma paisible retraite pour venir passer quelques jours à Bade, c'est qu'il s'agissait pour moi d'une bonne action à laquelle je voulais vous associer.

BLANCHE.

Ah! c'est bien à vous!

BERTHE.

De quoi s'agit-il?

CAROLINE.

De pauvres gens qui habitent près d'ici, et dont la petite ferme a été la proie des flammes. J'ai songé à organiser une quête en leur faveur.

BERTHE.

Toujours charitable!

MADAME MAUGRIN.

C'est le modèle de toutes les vertus.

DIANE.

Oh! c'est bien vrai!...

CAROLINE.

Mes amies... de grâce!...

MATHILDE.

Ma chère madame d'Athis, on ne fait que vous rendre justice.

DIANE.

Et tout au plus. (Caroline lui sourit et la regarde de travers.)

BLANCHE.

En vérité, vous nous faites rougir de notre conduite...

DIANE, achevant.

Mondaine. Heureusement que l'on se sauve par la charité, et que cette bonne Caroline nous offre le moyen de racheter quelques-unes de nos folies.

CAROLINE, après un regard lancé à Diane d'un ton mielleux.*

Comme j'ai été heureusement inspirée!... Mais je savais bien ce que je faisais en m'adressant à des cœurs comme les vôtres.

AUGUSTINE, les larmes aux yeux.

Cette bonne Caroline!...

* Augustine, Caroline, Blanche, Mathilde, Diane, Berthe, Pascal, Mme Maugrin.

PASCAL, bas à Diane.

Qui trompe-t-on ici?

DIANE, de même.

Tout le monde.

(Pascal fredonne de nouveau l'air de la Casquette du Maréchal.)

MADAME MAUGRIN, à part.

Avez-vous bientôt fini de sonner de la trompette?

PASCAL.

Oh! pardon, belle-maman, c'est instinctif... c'est par habitude.

MADAME MAUGRIN.

Non, non, je vous ai bien vu sourire en parlant à madame de l'Estang; vous n'aimez pas madame d'Athis, c'est convenu. (Berthe appelle Caroline auprès d'elle.)

PASCAL.

C'est vrai. Et au lieu de voir Berthe aussi liée avec cette lady Tartuffe, je préférerais de beaucoup la voir intime avec la comtesse de Noyan. Voilà une charmante petite femme!

MADAME MAUGRIN, très-pincée.

Oh! je sais tout l'intérêt que vous portez à Blanche! Depuis que nous la connaissons, vous nous en rebattez les oreilles!

PASCAL.

Qui est-ce qui ne s'intéresserait pas elle?... Pauvre petite!... elle n'a ni père, ni frère, ni mari... Elle est si bonne, si douce...

MADAME MAUGRIN.

Oh! je devine les raisons qui vous font parler ainsi, monsieur!... C'est sans doute que madame de Noyan vous aura sottement écouté; tandis que madame d'Athis aura mal accueilli quelqu'une de vos plaisanteries de régiment...

PASCAL.

Vous en voulez aux militaires, belle-maman.

MADAME MAUGRIN.

Oui!

PASCAL.

Qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait?

MADAME MAUGRIN.

Ils ne m'ont rien fait du tout; mais sachez que je ne souffrirai point que vous attaquiez devant moi la réputation de madame d'Athis, ne fût-ce que par l'ombre d'un doute... Madame d'Athis est un modèle d'honnêteté... et si elle n'avait pas eu affaire à un homme comme son mari...

PASCAL.

Que vous n'avez pas connu, par parenthèse.

MADAME MAUGRIN.

Il n'importe, monsieur mon gendre, et je sais ce que je sais...

PASCAL.

Et moi aussi... d'Athis était officier dans mon régiment... C'est un brave et digne garçon... et sa femme ne vaut pas...

MADAME MAUGRIN.

Sachez, monsieur, que quand un ménage est désuni, c'est toujours la faute du mari...

PASCAL, entre ses dents.

Ou de la belle-mère.

MADAME MAUGRIN.

Vous dites, monsieur?...

PASCAL.

Rien du tout... (Il remonte et rencontre Diane.)

DIANE.

Vous êtes resté longtemps en Afrique, je crois, monsieur Villiers?

PASCAL.

Douze ans, madame... Je suis parti de France sous-lieutenant, et j'y suis revenu chef de bataillon.

DIANE.

Et vous avez changé de régiment, afin de pouvoir rester à Paris?...

PASCAL.

Mon Dieu, oui... Je ne voulais pas quitter ma femme... Ah!... si j'avais pu... prévoir...

BERTHE, qui écrivait.

Là!... voici la liste de souscription qui est faite... (Écrivant.) Je souscris pour cent francs.

MATHILDE.

Nous souscrivons toutes pour la même somme.

TOUTES.

Oui, oui, toutes. .

BERTHE, déchirant sa liste.

Alors, je vais faire la quête... (Elle prend une corbeille à ouvrage, et va de l'une à l'autre.)

DIANE, qui cause toujours avec Pascal.

De sorte que vous jouez souvent?...

PASCAL.

Que diable voulez-vous que je fasse?... ma belle-mère est toujours entre nous, et elle s'arrange de façon à confisquer ma femme à son profit... Je suis seul... je m'ennuie... je joue...

DIANE.

Et vous perdez?

PASCAL.

Naturellement.

BERTHE, à Mathilde.

Vite, mes cinq louis.

MATHILDE, à Blanche

Les voilà!

BERTHE, à sa mère.

Maman?

MADAME MAUGRIN.

Tiens, chère petite, voilà tes cent francs... (L'embrassant.) Et ceci par-dessus le marché.

BERTHE, à Pascal.

Et toi, mon ami? (Pascal met l'argent et se dispose à l'embrasser aussi. — Berthe lui échappe et passe à droite. Berthe passe devant Pascal, puis va à Diane, et ensuite à Augustine.)

PASCAL.

Eh bien! et l'appoint?...

MADAME MAUGRIN, bas.

En vérité, monsieur, c'est indécent!...

PASCAL.

Indécent!... d'embrasser sa femme?...

MADAME MAUGRIN.

Devant le monde, oui, monsieur... Voyez si messieurs de Cottereau, de Furretières se conduisent ainsi?...

PASCAL.

Je le crois bien... ils ne sont jamais avec leurs femmes, ni le jour, ni la nuit...

MADAME MAUGRIN.

C'est que ce sont des hommes bien élevés, eux... et il n'y a qu'un ancien militaire qui puisse être capable...

PASCAL.

Un ancien militaire!... un ancien militaire!... A vous entendre, madame Maugrin, il semblerait que j'étais à la bataille de Fontenoy... Vous savez... tirez les premiers!... tirez les premiers!...

MADARE MAUGRIN.

Monsieur, je vous prie de ne pas vous moquer de moi... On peut ne pas aimer sa belle-mère, mais il faut au moins la respecter.

PASCAL.

Mais je vous respecte, belle-maman, je vous respecte !... Je ne fais que ça...

MADAME MAUGRIN.

Je sais bien que vous voudriez me voir à tous les diables !...

PASCAL, à part.

Oh ! un seul me suffirait.

MADAME MAUGRIN.

Mais j'en suis bien fâchée... Je resterai auprès de ma fille, monsieur, attendu que je ne pourrais vivre sans elle, et que, pour le peu de temps que j'ai encore à passer sur la terre...

PASCAL.

Allons ! voyons, belle-maman, il me semble, après tout,'que vous jouissez d'une assez bonne santé.

MADAME MAUGRIN.

Est-ce un reproche, monsieur ?...

PASCAL.

Mais non... Mais à dîner, je n'étais occupé qu'à vous couper du pain...

MADAME MAUGRIN, indignée.

Vous allez me compter mes bouchées, à présent ! (Elle le quitte.)

PASCAL, à part

Ce n'est pas une belle-mère, c'est un hérisson.

BLANCHE, à Augustine.

Mes cent francs ?...

AUGUSTINE, au piano.

Ah ! ma chère Blanche, donnez pour moi, n'est-ce pas ? ma bourse est là-haut...

DIANE, à Pascal, riant.

Il y a longtemps qu'elle est là-haut... Je ne sais pas ce qu'elle y fait...

PASCAL.

Elle s'engraisse.

BERTHE, qui a fini sa quête.

Voilà !... il y a juste huit cents francs.

CAROLINE.

Mes pauvres protégés vont être trop riches.

MATHILDE.

Eh bien! pour notre récompense, il faut nous rester quelques jours...

BERTHE.

Oh ! oui, n'est-ce pas ?

BLANCHE.

Nous vous en prions toutes...

CAROLINE, assise à gauche.

En vérité! c'est impossible; vous ne doutez pas, je pense, du plaisir que je goûterais au milieu de vous, mais ma place n'est pas ici, dans un lieu de plaisirs.

MADAME MAUGRIN.*

Pourquoi?

CAROLINE.

Hélas! parce que quand une pauvre femme, quelque innocente qu'elle soit, a le malheur d'être séparée de son mari, (Blanche va au fond) elle doit bien se garder de donner prise à la médisance. (Elle continue bas.)

PASCAL, emmenant sa femme à l'extrême droite.

Promenons-nous dans les bois, pendant que le loup n'y est pas.

BERTHE.

Oh! monsieur...

PASCAL.

Non, c'est un agneau, peut-être?

BERTHE.

C'est ma mère.

PASCAL.

Mais moi je suis ton mari. (Avec amour.) Sais-tu que c'est ennuyeux d'avoir toujours un tiers comme ça entre nous, n'est-ce pas, madame Pascal ?

BERTHE, un peu inquiète.

Dame, oui, quelquefois.

PASCAL.

Quelquefois? toujours, dis donc!

MADAME MAUGRIN, à Caroline.

Mais enfin, il est de ces plaisirs que l'on peut se permettre. même dans votre position, mon enfant.

* Caroline, Mme Maugrin, Augustine, Mathilde, Diane, Berthe, Herminie.

CAROLINE.

Ah! non, madame! le monde est si méchant, si disposé à jeter la pierre à la femme que son mari abandonne. (Elle continue tout bas.)

PASCAL, emmenant Berthe.

Dis donc, madame Pascal, pendant que ta mère écoute la complainte de cette épouse infortunée, si nous allions un peu visiter les environs ensemble?

BERTHE, toujours inquiète.

Oh! non, ça fâcherait maman.

PASCAL.

Ah! c'est trop fort! A Paris, je veux aller dîner avec toi en tête-à-tête; impossible, ça fâcherait maman. Je veux aller au théâtre, toujours avec toi; impossible, ça fâcherait maman, et toujours ça fâcherait maman. Ma parole d'honneur, je ne sais pas où ça s'arrêtera.

BERTHE.

Que veux-tu?... Elle n'est plus jeune...

PASCAL.

Mais... nous le sommes encore, nous...

BERTHE.

Voyons, sois gentil... si tu veux aller quelque part, ne te gêne pas...

PASCAL.

C'est ça, tout seul, comme toujours. Ah! si ta mère voulait se remarier, tiens, je la doterais.

BERTHE.

Voyons, ne te moque pas d'elle.

PASCAL, à sa femme.

Embrasse-moi, chère Berthe. Ah! chère petite femme, que je t'aime! (Il l'embrasse. — Madame Maugrin, qui a quitté le groupe depuis un instant, est arrivée auprès de sa fille et de Pascal. — Quand ils l'aperçoivent, elle passe roide et frolle auprès d'eux et remonte.)

BERTHE, courant après elle.

Maman...

MADAME MAUGRIN.

Reste, reste, ma fille! cela contrarierait ton mari!

PASCAL, à part.

Ah! au diable! (Allant prendre la main de madame Maugrin.) Permettez, belle-maman.

MADAME MAUGRIN.

Hein?... qu'est-ce que c'est? (Il la fait asseoir, puis prend Berthe à son tour, la pousse sur les genoux de sa mère, lui attache les bras autour du cou, les enlace l'une dans l'autre.)

PASCAL.

Là! êtes-vous contente? J'ai bien l'honneur de vous saluer. Je vais à la roulette. (Il sort vivement.)

SCÈNE III

LES MÊMES, moins PASCAL, puis HERMINIE.

MADAME MAUGRIN.

Cet homme me fera mourir.

BERTHE.

Ah! maman, il n'a rien fait de mal, cependant, il faut être juste.

MADAME MAUGRIN, se levant.

Il faut être juste. Je suis donc injuste, à ton sens? Ah! tiens, Berthe, tu ne m'aimes plus comme autrefois. (A Herminie qui entre.) Bonjour, chère amie! (A Berthe.) Ah! ton mari me fera mourir. (Elle pleure.)

BERTHE.

Petite mère, je t'en prie, ne pleure pas. (Elle la console.)

HERMINIE, entrant.

Bonjour, mesdames; je suis en retard, à ce qu'il me paraît. Ah! mon Dieu! mais je vous arrête au milieu de votre conversation... est-ce que vous médisiez sur mon compte?

DIANE, riant.

Non; tiens, au fait, c'est drôle, nous n'y avons pas pensé.

CAROLINE.

Nous parlions de Blanche, chère madame, et nous nous étonnions qu'elle eût pu prendre aussi vite les allures d'une Parisienne.

HERMINIE.

Et que vous répondait madame de Noyan?

BLANCHE.

Je répondais à ces dames que ce n'était pas étonnant, quand on avait un aussi bon professeur. (Elle prend la main d'Herminie)

CAROLINE, à Blanche.

Et enfin, vous vous amusez beaucoup?

BLANCHE.

Énormément, d'autant plus que je n'ai que cela à faire. Cette chère Herminie a été pour moi une véritable Providence; si bien que lorsque Georges viendra, je n'aurai plus rien à désirer sur la terre, et c'est à elle que je devrai tout cela (A Augustine.) Et à vous aussi, chère amie, et, croyez-le bien, vous n'aurez ni l'une ni l'autre affaire à des ingrats.

AUGUSTINE.

Vous croyez donc que monsieur Rhétel partagera l'affection que vous avez pour moi?

BLANCHE.

Georges vous aimera, j'en suis certaine.

CAROLINE.

Oh! je le souhaite de tout mon cœur; mademoiselle Permont mérite si bien une récompense pour son dévouement. (Caroline remonte et sort avec Diane. Blanche cause avec Mathilde.)

AUGUSTINE, à Herminie.

Cette chère Blanche, comme elle aime monsieur Rhétel! Ah! je suis aussi heureuse qu'elle en songeant à leur prochain mariage, car il paraît que monsieur Rhétel est un homme charmant?...

HERMINIE.

Charmant tout à fait.

AUGUSTINE.

Blanche prétend qu'il sera très-heureux de notre amitié.

HERMINIE.

Certes...

AUGUSTINE.

Et qu'une fois mariés, nous vivrons tous trois dans un bonheur complet.

HERMINIE.

Tous trois... je ne crois pas que ce doux rêve se réalise.

AUGUSTINE.

Comment! pensez-vous donc que monsieur Rhétel trouve mauvais que Blanche ait pour moi l'affection d'une fille et que je l'aime, moi comme si j'étais sa mère?

HERMINIE.

Georges, j'en suis sûre, vous remerciera vivement de votre affection pour sa femme; mais... une fois marié, il a l'intention bien arrêtée de solliciter un commandement qui lui permette de ne pas quitter Blanche. Or, Blanche est ignorante des choses du service maritime; elle ne sait pas que Georges

obtiendra facilement l'autorisation d'emmener sa femme, mais qu'il ne saurait vous garder auprès d'elle à aucun titre.

AUGUSTINE.

Ah! vous croyez que monsieur Rhétel...

HERMINIE.

Ait cette intention? mais il me l'a dit lui-même, et je sais que lors de son départ, il a chargé quelqu'un au ministère d'agir en son sens.

AUGUSTINE, très-vexée.

Vraiment?... (Après un silence.) Dites donc?...

HERMINIE.*

Quoi?

AUGUSTINE, se posant en face d'elle.

Croyez-vous que monsieur Rhétel puisse faire un bon mari?

HERMINIE.

Certes, je le crois...

AUGUSTINE.

Ah! si cette pauvre petite était malheureuse, j'en mourrais, voyez-vous!...

HERMINIE.

Mais elle sera très-heureuse, je vous le certifie.

AUGUSTINE.

Eh bien! moi, quelque chose me dit que ce monsieur Georges n'est pas aussi parfait que vous paraissez le croire.

HERMINIE.

Vous ne le connaissez pas...

AUGUSTINE.

C'est de l'instinct, et ça ne me trompe jamais... Et puis... quelle existence aura-t-elle avec ce marin?... Ah! pauvre enfant, moi qui rêvais pour elle un ministre ou un ambassadeur... Oh! ma chère Herminie, j'en suis bien fâchée!... mais ma conscience avant tout, je suis trop l'amie de la comtesse pour lui cacher ma façon de penser à l'égard de ce mariage.

HERMINIE.

Ne faites pas cela; vous avez tant d'empire sur elle que vous pourriez changer sa résolution, et que ce pauvre Georges...

* Augustine, Herminie.

AUGUSTINE.

Eh! mon Dieu, vous connaissez monsieur Rhétel et... vous l'aimez... moi, je ne le connais pas, et j'aime Blanche

MATHILDE, à Blanche.*

Les voitures seront ici à six heures; il en est quatre et demie, à huit heures nous serons au vieux château. Là, nous soupons, nous dansons au piano et nous attendons le lever du soleil, que nous admirons du haut de la tour... A cinq heures du matin, nous serons chez nous.

BLANCHE.

Oh! ce sera charmant. (Mathilde et Augustine vont se promener.)

HERMINIE.

Comme vous êtes gaie ce matin, ma petite Blanche! (Elle s'assied.)

BLANCHE, riant.

Oh! je m'amuse tant ici!... savez-vous que vous aurez charge d'âmes?...

HERMINIE.

Comment?...

BLANCHE, s'asseyant. **

C'est vous qui m'avez amenée dans cet enfer. (Lui prenant la main.) Mais, vrai... je ne vous en veux pas... Grand Dieu!... quand je compare cette existence-là à celle que je menais à Noyan!... (Avec un regret.) Oh! je suis ingrate, car monsieur de Noyan était bien bon; mais c'est égal, le château était bien triste, aussi, allez... je dormais tant que je pouvais; mais il fallait bien se réveiller un jour ou l'autre... Alors la cloche sonnait le déjeuner, monsieur de Noyan venait au-devant de moi, il me baisait au front et me conduisait solennellement à ma place. Nous passions alors dans le salon, où nous attendaient presque toujours quelques vieux amis de mon mari, de vrais gentilshommes d'autrefois, bien calmes, bien respectueux, qui venaient tour à tour déposer sur ma main un baiser de glace qui me vieillissait d'une année, et qui parlaient si bas qu'on eût dit qu'ils craignaient de réveiller l'attention de la Parque qui les oubliait. Puis ils relevaient de temps à autre leur tête blanchie et se retournaient vers moi, m'adressant un doux sourire comme l'on donne un bonbon à un enfant. (Essuyant une larme.) Je ne me sentais pas vivre, je me sentais bercée. C'était un sommeil doux et paisible, un sommeil éternel, et malgré cela, je l'avoue, je me

* Herminie, Augustine.

** Berthe, Diane, Mathilde, Caroline, Mme Maugrin, Herminie, Blanche, Augustine.

suis demandé bien souvent, depuis, si ces heures tranquilles ne devaient pas être les plus heureuses de ma vie, et si je n'avais pas mangé mon pain bénit le premier. Vous le voyez, j'ai commencé par une raillerie et je finis par un regret.

HERMINIE, avec élan.

Tu es bonne!... vous êtes bonne, Blanche.

BLANCHE.

Pourquoi vous reprendre?... Tutoyons-nous, veux-tu?...

HERMINIE.

Oui... (Avec une sorte de fièvre.) Embrasse-moi... (Elle l'embrasse.)

BLANCHE.

Qu'est-ce que vous avez?... Qu'est-ce que tu as?...

HERMINIE.

Rien!...

BLANCHE.

Mais encore une fois, qu'est-ce que tu as?

HERMINIE.

Il me semble que je t'aime.

BLANCHE.

Il te semble...

HERMINIE.*

Pardon... je ne sais ce que je dis... Écoute, veux-tu m'en croire?

BLANCHE.

Oui.

HERMINIE.

Eh bien! tu vas faire tes préparatifs de départ et t'en aller...

BLANCHE.

Où donc?

HERMINIE.

Au château de Noyan. Tu y attendras monsieur Rhétel, et... quand vous serez... mariés, eh bien! vous ferez ce que vous voudrez... cela ne me regardera plus. (Elle s'assied à droite.)

BLANCHE.

Comment?... cela ne te regardera plus, et où iras-tu, toi?

HERMINIE.

Je ne sais... je voyagerai... Il y a longtemps que j'ai envie

* Blanche Herminie.

de visiter l'Écosse. (Souriant tristement.) C'est un pays mélancolique... Je vais l'aimer.

BLANCHE.

Mais alors, tu as donç des chagrins? voyons confie-les-moi !

HERMINIE.

Non, non, ce n'est pas la peine, va-t'en seulement... Vois-tu, mon enfant, notre vie mondaine ne te convient pas.

BLANCHE.

Pourquoi donc ? (Riant.) Mais il ne faut pas me faire meilleure que je ne suis, et je suis très-mondaine, moi aussi, maintenant.

HERMINIE.

Tu ne veux pas partir?

BLANCHE.

Mais non, tu ne m'as pas comprise. Je sommeillais là-bas, comme je te le disais tout à l'heure, mais je suis éveillée depuis longtemps et ne saurais plus me rendormir... sais-tu ? mon réveil date du jour où Georges m'a dit qu'il m'aimait... A propos, j'ai reçu une lettre de lui. (Elle se lève.)

HERMINIE.

Quand donc?

BLANCHE.

Ce matin. Tiens, la voici, veux-tu la lire?

HERMINIE.

Oui!

BLANCHE.

Comme ta main est brûlante!

HERMINIE.

Ce n'est rien. Le temps est à l'orage et je souffre un peu. (Elle lit.) « Oui, Blanche, je vous le jure, vous êtes la seule femme au monde que j'aie jamais aimée. (Avec un rire convulsif.) Ah! c'est trop fort... (Pendant qu'elle lit, Diane exécute au piano le motif du premier acte : « Combien j'ai douce souvenance !) »

BLANCHE.

Quoi donc?

HERMINIE, se remettant.

Qu'un simple déplacement d'atmosphère puisse vous rendre ainsi tout à coup irritable et sensible.

BLANCHE, se levant.

Comme tu es nerveuse!... cela me rappelle le premier jour où nous nous sommes vues.

HERMINIE, riant.

Oui, c'est vrai!... (Elle continue la lecture de sa lettre.)

BLANCHE, à Herminie qui froisse légèrement la lettre.

Eh bien!... qu'en dis-tu?

HERMINIE.

Mon Dieu!... je ne sais pas... je ne ne connais rien aux lettres d'amour... je n'ai jamais aimé!... Mais tiens! voici Diane, montre-lui ta lettre.

BLANCHE.

Oh! non... je ne veux pas!

HERMINIE.

Pourquoi?... mais la lettre de Georges ne peut pas être mal interprétée!...

BLANCHE.

Mon Dieu! non... mais, enfin, il y a des gens qui ont su trouver des taches au soleil.

HERMINIE.

Encore une fois, la lettre de Georges ne peut pas être mal interprétée... Relis-la donc! je t'assure qu'elle est remplie de poésie... c'est vraiment très-attendrissant; on ne peut y trouver rien à reprendre, j'en défie même une voltairienne comme Diane.

DIANE.

Hein?... Quoi?... Qu'y a-t-il?... on parle de Voltaire, et à propos de moi?

HERMINIE.

Cette pauvre Diane!... elle ne l'a peut-être pas lu seulement!...

DIANE.

Qui cela?... Le patriarche de Ferney?... si fait, je l'ai lu à douze ans. De quoi s'agit-il?

HERMINIE.

C'est Blanche qui croit que vous sauriez découvrir des preuves d'inconstance jusque dans les plus vives protestations de l'amour.

DIANE, riant.

Mon Dieu! pourquoi pas?... Un chimiste célèbre assure bien qu'on peut trouver de l'arsenic dans des bâtons de chaise.

BLANCHE.

Ne riez pas, ma chère amie, c'est très-sérieux... ou bien rendez-moi ma lettre. (Elle avance la main.)

DIANE, *se retirant.*

Non pas!... (*Lisant.*) Le vent du soir... les voix intérieures... l'hirondelle voyageuse... (*Fredonnant tout en continuant de lire.*)

Sans doute vous venez de France.
De mon pays ne me parlez-vous pas?

Et puis le navire doucement bercé... l'étoile du soir... (*Même jeu et déclamant.*)

Pâle étoile du soir, messagère lointaine...

(*Lisant encore.*) Et puis encore, les nuages amoncelés que l'éclair déchire... (*Lisant.*) Et enfin!... de l'amour, des serments et des serments d'amour, en veux-tu en voilà!... Eh bien! mais c'est très-gentil, ce petit poëme... Il y a tout là dedans : du *de Musset*, du *Béranger*, c'est une petite macédoine...

BLANCHE, *reprenant sa lettre.*

Ah! vous êtes une railleuse impitoyable!... (*A Herminie.*) Tu vois que j'aurais bien fait de ne pas lui montrer ma lettre... mais c'est toi qui l'as voulu.

HERMINIE.

C'est vrai!... Mais cela prouve que j'ai encore des illusions.

BLANCHE.

Mais vous ne croyez donc pas à l'amour dévoué, fidèle?...

DIANE.

Hélas! je crois qu'il n'y a plus d'amant capable de traverser chaque soir l'Hellespont pour passer une heure avec sa bien-aimée... ni de jeune berger silicien mourant de mélancolie amoureuse... et, enfin, je suis de l'avis d'une dame poëte qui, sans doute, avait lu Voltaire, et qui disait :

Où peut-on trouver des amants
Qui nous soient à jamais fidèles?
Je n'en sais que dans les romans
Ou dans les nids de tourterelles.

(*Elle rit.*)

BLANCHE.

Je ne voudrais pas vous entendre parler souvent ainsi...

SCÈNE IV

LES MÊMES, CAMILLE.

CAMILLE, *se jetant dans un fauteuil.* *

Ah! mes bonnes amies!... de grâce!... un flacon, des sels,

* **Caroline, Augustine, Berthe, Mme Maugrin, Mathilde, Blanche, Herminie, Diane, Camille.**

du vinaigre, quelque chose!... je suis dans un état dont rien n'approche. (On l'entoure.)

HERMINIE.

Eh! bon Dieu!... à qui en avez-vous?

CAMILLE, se relevant.

A qui?... A cette madame de Villemare!... à cette duchesse de pacotille!... (Avec agitation.) L'audacieuse!... l'impertinente!...

CAROLINE.

Calmez-vous!

CAMILLE.

Que je me calme?... que je me calme?... Figurez-vous, mesdames, que je passais tout à l'heure devant l'hôtel Victoria... la fenêtre du petit salon où cette espèce de grande dame tient habituellement son cercle était ouverte... je lève les yeux, par hasard, et qu'est-ce que je vois? une demi-douzaine de lorgnettes et autant de pince-nez qui me couchaient en joue!... C'était madame la duchesse et toute sa cour qui me regardaient ainsi, absolument comme on regarde une comète... Interdite d'abord, je tiens bon cependant, et je m'arrête une minute, espérant que tous ces impertinents... télescopes se baisseront enfin!... Point; ils restent effrontément braqués sur moi... Je m'éloigne alors, et tout aussitôt j'entends derrière moi une salve effroyable d'éclats de rire!...

MADAME MAUGRIN.

En vérité!...

CAMILLE.

De ces rires stupides qui vous agacent les nerfs!...

DIANE.

Je comprends cela.

CAMILLE, avec rage.

Cette madame de Villemare!... avec ses lèvres de Caffre et ses cheveux d'Éthiopienne, c'est qu'elle est noire à faire peur! et avec cela, elle a la rage de s'habiller de blanc du haut en bas... on dirait sur une feuille de papier d'une tache d'encre.

DIANE, riant.

Et de la petite vertu, encore!...

CAMILLE.

Une impertinente s'il en fut! qui se permet de marcher sur tout le monde.

DIANE, riant.

Ah! ça lui est facile, elle a de si grands pieds!

CAMILLE.

Oh! vous, ma chère Diane, rien ne vous émeut, et pourtant cette insulte vous intéresse comme elle doit intéresser ces dames, car toutes vous avez eu, hier soir, au bal, votre part des impertinences de la duchesse... je le sais bien, moi, car je n'ai pas perdu une seule de ses méchancetés.

MATHILDE.

Vraiment!... Et que disait cette dame?

CAMILLE.

Oh! des choses horribles!... cette femme-là ne respecte personne... Ainsi, croiriez-vous, ma pauvre Augustine, qu'elle osait dire de vous, si bonne, si désintéressée, que vous étiez issue d'une guêpe et d'un frelon, et que, n'ayant jamais su vous faire une ruche, vous butiniez le miel dans la ruche des autres?

AUGUSTINE.

L'insolente!... *

CAMILLE, à madame Maugrin.

Elle disait que Berthe, ma charmante petite Berthe était folle de suivre les conseils et les avis de sa mère.

MADAME MAUGRIN, se levant.

Ah! la scélérate!... (Elle vient près de sa fille.)

CAMILLE, se levant.

A propos de notre amie Caroline, de cet ange de vertu, la méchante femme ne citait-elle pas des vers du *Misanthrope?...*

CAROLINE

Et quels étaient ces vers?...

CAMILLE.

Je ne sais si je les aurais retenus!...

DIANE, riant.**

Oh! que oui!...

CAMILLE.

Ah! attendez?... je crois que les voici... c'est cela... La duchesse disait, en faisant un léger changement :

A quoi bon, s'il vous plait, cette mine modeste
Et ce sage dehors qui dément tout le reste?...

* Caroline, Camille, Berthe, Mme Maugrin, Mathilde, Blanche, Augustine, Herminie, Diane.

** Berthe, Mathilde, Mme Maugrin, Caroline, Camille, Diane, Berthe, Augustine, Herminie.

CAROLINE, piquée.

C'est bien, madame...

DIANE, riant. *

Oh! je sais par cœur toute la tirade. (Continuant.)

> Elle est à bien prier exacte au dernier point,
> Mais...

CAROLINE.

Assez, madame. Au reste, madame de l'Estang n'a pas sans doute été épargnée non plus?

DIANE.

Au fait, je suis curieuse de savoir comment votre duchesse aura pu dire du mal de moi... (riant) sans piller quelqu'un ou quelqu'une, voyons. (A Camille.) Voyons.

CAMILLE.

Madame de Villemare avait la hardiesse de dire, en parlant de vous, chère belle, que vous seriez peut-être fort embarrassée le jour où votre mari serait avalé par une baleine. (On rit.)

DIANE, riant. **

Oh! la chute est jolie, et j'avoue que je n'avais point songé à cela; mais, bah! monsieur de l'Estang aurait peut-être, après tout, la chance de Jonas!...

BLANCHE.

Et... est-ce que cette... généreuse dame ne disait rien de moi?

CAMILLE, s'asseyant.

Si fait!... Elle disait que, pour vous attaquer, elle attendrait que vous eussiez des armes pour vous défendre.

BLANCHE.

C'est-à-dire?...

CAMILLE.

C'est-à-dire... (je le pense du moins) que vous fussiez devenue Parisienne.

HERMINIE.

Le fait est que cette duchesse de Villemare est indigne.

* Mathilde, Mme Maugrin, Caroline, Diane, Camille, Blanche, Augustine, Herminie.

** Mme Maugrin, Berthe, Caroline, Camille, Diane, Blanche, Augustine, Mathilde, Herminie.

Plusieurs fois déjà nous nous sommes querellées à votre sujet, et j'ai remarqué que cette dame affectait de ne prononcer votre nom qu'en y ajoutant l'épithète de provinciale.

BLANCHE, piquée.

Vraiment!...

DIANE, à Camille.

Et ensuite?

CAMILLE.

Je vous avoue qu'après avoir entendu cela, je n'ai pas eu la force d'en écouter davantage.

DIANE, à Camille.*

De sorte que vous ne savez pas ce qu'elle pense de vous?

CAMILLE, souriant.

Non.

DIANE, riant.

Eh bien! voulez-vous savoir ce que je pense, moi?... C'est que, comme vous nous aviez toutes embrassées en sortant, vous éprouviez le besoin de nous mordre un petit brin à votre retour... et que vous empruntez pour cela les dents de la duchesse.

CAMILLE.

Madame...

HERMINIE.

Non, non, Diane. Madame de Cottereau a raison, la duchesse a dit en effet tout cela.

DIANE.

Eh bien! alors, cela ne se passera pas ainsi.

BERTHE.

Oui, il faut nous venger.

MADAME MAUGRIN.

Ah! ma fille! (Par réflexion.) Tu as raison.

AUGUSTINE.

Mais quel moyen employer?

DIANE.

Ah! si le duc était ici, et si elle l'aimait!

BLANCHE, à Diane.

Que feriez-vous?

* Mme Maugrin, Berthe, Camille, Caroline, Diane, Blanche, Mathilde, Herminie.

DIANE.

Mon Dieu! c'est bien simple. Je ferais la coquette avec lui, voilà.

HERMINIE.

Eh bien! mais elle a mieux qu'un mari.

DIANE.

Tiens! au fait... le vicomte.

HERMINIE. *

Mais elle prétend qu'il n'y a pas à Bade une femme assez adroite pour lui enlever le cœur de monsieur d'Assigny.

BLANCHE, se levant.

Ah!

MATHILDE.

Elle a de l'amour-propre, cette dame.

HERMINIE.

Il est certain que si l'on voulait s'en donner la peine...

CAROLINE.

Oh! mais il n'y faut pas songer... des honnêtes femmes comme nous...

TOUTES.

Oui, oui.

HERMINIE.

Oh! des honnêtes femmes ont toujours le droit d'être un peu coquettes, et l'on pourrait enlever le vicomte à la duchesse sans pour cela l'attacher à soi; et pour ma part, si l'occasion se présente, je vous promets de faire de mon mieux pour vous venger.

DIANE.

Moi, si le petit vicomte me tombe sous la patte, je veux lui faire perdre le sommeil, l'appétit, et la raison par-dessus le marché.

AUGUSTINE, à Herminie.

Oh! mais je ne crois pas que Blanche doive se mêler à tout ceci.

HERMINIE. **

Pourquoi donc?

* Mme Maugrin, Berthe, Diane, Camille, Herminie, Caroline, Blanche, Augustine.

** Diane, Blanche, Mme Maugrin, Berthe, Camille, Herminie, Augustine, Caroline, Mathilde.

AUGUSTINE.

Mais parce que le vicomte est un monstre.

HERMINIE, riant.

Oh! ce pauvre vicomte!... S'il vous entendait, lui qui vous aime tant!

AUGUSTINE.

Comment, il m'aime?

HERMINIE.

Sans doute. Tenez, il me disait hier encore que s'il se mariait jamais, il voudrait vous supplier de rester auprès de sa femme.

AUGUSTINE.

Il disait cela? Le fait est qu'il s'est toujours montré fort aimable avec moi... Ah! voilà un mari comme j'en désirerais un pour Blanche. (Elle remonte.) *

HERMINIE.

Vous allez trop loin, ma chère amie.

DIANE.

Eh bien, c'est décidé, nous nous vengeons.

MADAME MAUGRIN.

Permettez, mesdames... je ne sais si je dois...

DIANE, follement.

Vous conseillerez votre fille.

MADAME MAUGRIN.

Berthe! mais je n'entends pas qu'elle se mêle de tout ceci... Viens, mon enfant, laissons ces dames. (Elles sortent.)

DIANE.

Bon! voilà la défection qui commence. (A Caroline.) Et vous, madame d'Athis?

CAROLINE.

Oh! moi, dans ma situation...

DIANE.

Et madame de Cottereau?

CAMILLE.

Moi?... Je me rends justice; je ne suis peut-être pas assez jolie?

DIANE, bas.

Quel bon chef de parti vous faites! vous lancez tout le monde

* Diane, Blanche, Herminie, Augustine, Mme Maugrin, Berthe, Camille, Caroline, Mathilde.

en avant, et vous vous retirez au moment du combat!... Eh bien, et vous, Blanche?

HERMINIE, à Diane.*

Laissez, car si Blanche ne réussissait pas, la duchesse serait trop contente.

BLANCHE.

Vous croyez donc que je pourrais échouer?... Au reste, je suis si provinciale!

DIANE, riant.

Bien! voilà l'amour-propre qui s'en mêle!...

AUGUSTINE, à Blanche.

D'ailleurs, il ne s'agit que de plaire, et vous ferez dignement votre partie.

DIANE.

C'est convenu!

BLANCHE, à part.

Ah! je ne suis qu'une provinciale!

CAMILLE, bas à Caroline et à madame Maugrin.

Pour moi, je blâme très-vivement ce que ces dames vont faire!

CAROLINE.

Et moi aussi.

MATHILDE.

Ce sont des femmes sans principes.

DIANE, bas à Blanche.

Chère belle, venez-vous faire un tour dans les salons de jeu?

BLANCHE.

Volontiers.

MATHILDE.

Nous, nous allons faire un tour sur la promenade.

BLANCHE.

Nous nous retrouverons ici à l'heure du concert.

TOUTES.

Au revoir! (Elles sortent.)

* Mme Maugrin, Berthe, Caroline, Camille, Blanche, Herminie, Diane, Augustine, Mathilde.

SCÈNE V

HERMINIE, AUGUSTINE.

HERMINIE, *à part.*

Ah' ce rôle que je me suis imposé me fatigue; il me tue!... (*Avec ironie.*) Quand je pense que là, tout à l'heure, j'ai eu pour cette femme un mouvement de pitié!... que j'ai senti une vraie larme dans mes yeux!... Ah! elle a bien fait de me montrer cette lettre! Le vicomte d'Assigny... Ah! s'il pouvait être amoureux de Blanche!...

SCÈNE VI

HERMINIE, D'ASSIGNY.*

HERMINIE.

Est-ce que vous avez joué, là-bas, vicomte?

D'ASSIGNY, *distrait.*

Ma foi, non.

HERMINIE, *s'asseyant sur le canapé à droite.*

C'est exemplaire. Vous n'avez donc plus de vices?

D'ASSIGNY.

Plus du tout... je les ai tous congédiés.

HERMINIE.

Bah!

D'ASSIGNY, *riant.*

Je ne pouvais plus les nourrir.

HERMINIE.

Dites-moi, vicomte...

D'ASSIGNY.

Madame...

HERMINIE.

Qu'aviez-vous donc, tout à l'heure, quand vous êtes arrivé? Vous m'avez paru préoccupé. Est-ce que vous cherchiez quelqu'un?

D'ASSIGNY.

Oui... je vous l'avoue. Juste! je crois que je suis amoureux. (*Herminie le regarde en souriant.*)

* D'Assigny, Herminie.

HERMINIE.

Vraiment?

D'ASSIGNY.

Vraiment!

HERMINIE.

C'est à merveille... et de qui?

D'ASSIGNY, s'asseyant sur une chaise près d'elle.

Devinez!...

HERMINIE, riant.

De la duchesse de Villemare?

D'ASSIGNY, avec impatience.

Eh! c'est de l'histoire ancienne, cela... d'ailleurs, la duchesse est mariée...

HERMINIE.

Ah! vos vues actuelles sont sérieuses. Eh bien, comment votre amour s'appelle-t-il?... voyons, nommez-le-moi, allez, ce sera plus tôt fini.

D'ASSIGNY.

Vous avez raison... c'est...

HERMINIE.

C'est...

D'ASSIGNY.

C'est miss Nelvil.

HERMINIE, avec un mouvement qu'elle ne peut réprimer.

Miss Nelvil!...

D'ASSIGNY.

Ce choix a l'air de vous surprendre.

HERMINIE, se remettant.

Mais pas du tout, miss Nelvil est un des meilleurs partis de l'Angleterre.

D'ASSIGNY.

De plus, la jeune personne est jolie....

HERMINIE.

Charmante, un peu maigre seulement!

D'ASSIGNY.

De fort beaux cheveux...

HERMINIE.

Oui... mais d'une nuance originale, on dirait du brouillard.

D'ASSIGNY.

Est-ce que vous n'approuvez pas mes projets?

HERMINIE.

Ah! par exemple! mais vous ne pouviez en former de meilleurs, et me voilà tout à fait rassurée.

D'ASSIGNY.

Quelle inquiétude aviez-vous donc?

HERMINIE, se levant.

Aucune!

D'ASSIGNY.

Cependant...

HERMINIE.*

En vérité... j'étais folle et je ne sais où j'allais chercher cela; mais il m'avait semblé...

D'ASSIGNY.

Quoi donc?

HERMINIE.

Enfin... je vous croyais amoureux de madame de Noyan.

D'ASSIGNY, se levant.

Ah! je vous avoue que j'avais bien d'abord tourné les yeux de ce côté... mais, ma foi...

HERMINIE.

Vous y avez renoncé tout de suite... (Lui donnant la main.) Allons, votre réputation n'est pas usurpée, vicomte, vous êtes un homme d'esprit.

D'ASSIGNY.

Je ne comprends pas.

HERMINIE.

C'est que vraiment c'eût été une fatalité que vous devinssiez amoureux de notre petite comtesse!...

D'ASSIGNY.

Une fatalité!... A quel point de vue?

HERMINIE.

A tous les points de vue.

D'ASSIGNY.

Madame de Noyan est veuve.

HERMINIE.

Oui.

D'ASSIGNY.

Riche...

* Herminie, Diane.

HERMINIE.

Cela est certain.

D'ASSIGNY.

Aussi jeune que miss Nelvil.

HERMINIE.

Bien plus jeune, puisqu'elle est veuve.

D'ASSIGNY.

Aussi jolie!

HERMINIE, riant.

Plus grasse toujours, avec la Tamise en moins dans les cheveux.

D'ASSIGNY.

Madame de Noyan est digne, ce me semble, de tout l'amour d'un galant homme.

HERMINIE.

Certes, je le crois bien.

D'ASSIGNY.

Alors...

HERMINIE, éclatant de rire.

Oh! votre *alors* me semble adorable.

D'ASSIGNY.

Comment?

HERMINIE.*

Madame de Noyan est jeune, jolie, immensément riche, elle est digne de porter le nom de monsieur le vicomte d'Assigny. Conclusion : *Alors*; c'est-à-dire, il n'y a plus qu'à publier les bans.

D'ASSIGNY.

Ah! vous railliez toujours, je vous demande un peu...

HERMINIE.

Et moi, je vous demanderai beaucoup pourquoi nous nous occupons de madame de Noyan, quand c'est de miss Nelvil qu'il était question d'abord?

D'ASSIGNY.

Miss Nelvil?... nous y reviendrons; dites-moi, avant tout en quoi j'ai pu exciter vos moqueries?

HERMINIE.

En rien.

* Diane, Herminie.

D'ASSIGNY.

C'est une moquerie de plus?... fort bien.

HERMINIE.

Oh! mais c'est qu'en vérité vous êtes aujourd'hui d'un naïf.. ce n'est pourtant pas votre défaut d'habitude. Cette métamorphose subite doit avoir quelque cause extraordinaire.

D'ASSIGNY.

Eh bien, c'est possible; et savez-vous de qui je vais être amoureux, maintenant?

HERMINIE.

De miss Nelvil?

D'ASSIGNY.

Pas du tout, de madame de Noyan.

HERMINIE, *éclatant de rire.*

De madame de Noyan... comme cela? Tout de suite, sans crier gare?

D'ASSIGNY.

Parfaitement.

HERMINIE, *riant toujours.*

Et amoureux pour tout de bon?

D'ASSIGNY.

Pour tout de bon.

HERMINIE.

Et, là... pas d'un petit amour?

D'ASSIGNY.

Non.

HERMINIE.

J'entends, et comme dit Lagingeole ou un autre dans *l'Ours et le Pacha :* Pas un petit poisson, un grand poisson. (*Elle rit aux larmes.*)

D'ASSIGNY, *très-sérieux.*

Je ne ris pas du tout, Madame.

HERMINIE.

Je le vois bien... Vous êtes sérieux comme le Shahabaam en question... Mon Dieu, que vous m'amuzez!

D'ASSIGNY.

Comme cela, selon vous, je devrais renoncer absolument à l'espoir de ce mariage, si, par hasard, je m'en étais bercé?

HERMINIE.

Bercé est le mot, très-cher, et vous devriez y renoncer absolument; mais il me semble que l'on parle bien peu de miss Nelvil, dans tout cela?

DASSIGNY.

Eh bien, n'en parlons pas, n'en parlons jamais. Parlons de madame de Noyan au contraire, et parlons-en beaucoup.

HERMINIE, *s'asseyant.*

Soit! Eh bien, régularisons la position tout de suite. Madame de Noyan ne vous épousera jamais, sachez-le bien, par la raison toute simple, qu'elle est promise à un certain monsieur Georges Rhétel, un garçon tout aussi séduisant que vous, tout aussi riche qu'elle, et qui a sur monsieur le vicomte d'Assigny l'avantage immense d'être adoré.

D'ASSIGNY.

Savez-vous bien que vous me poussez au jeu. (*S'appuyant sur le canapé.*)

HERMINIE.

Ce n'est pourtant guère mon intention, et je suis trop votre amie pour cela.

D'ASSIGNY.

Alors, c'est qu'il y a quelque chose encore que vous ne voulez pas me dire?

HERMINIE.

Et que votre amour-propre ne vous dira très-certainement jamais.

D'ASSIGNY.

Qu'est-ce que c'est?

HERMINIE.

Si nous reparlions de miss Nelvil?

D'ASSIGNY, *s'asseyant.*

Qu'est-ce que c'est?...

HERMINIE.

Si je vous le dis, vous vous fâcherez.

D'ASSIGNY.

Non.

HERMINIE.

Eh bien! vous déplaisez souverainement... Êtes-vous content?

D'ASSIGNY.

Qu'est-ce qui déplaît en moi?

HERMINIE.

Tout un peu.

D'ASSIGNY.

Alors, je suis enchanté... Qui veut trop prouver, ne prouve rien...

HERMINIE, *se levant.*

Voyons, parlons d'autre chose... Décidément, que comptez-vous faire ce tantôt ?...

D'ASSIGNY, *se levant aussi.*

Je compte mettre un habit noir, une cravate blanche et des gants gris perle... et me présenter, tout battant neuf, chez madame de Noyan.

HERMINIE.

Qui vous mettra à la porte avec votre cravate blanche et vos gants gris perle. (*Elle rit aux éclats.*)

D'ASSIGNY.

Riez, riez; mais aussi vrai que je suis le vicomte d'Assigny, je poursuivrai l'aventure.

HERMINIE

Aussi vrai que vous êtes un écervelé, vous l'abandonnerez; attendu que madame de Noyan m'est pour ainsi dire confiée, que je réponds d'elle à monsieur Georges Rhétel... et que je ne souffrirai pas que vous la compromettiez.

D'ASSIGNY.

Bravo! c'est la guerre... et vous êtes deux contre moi... cela lève tous mes scrupules... Adieu...

HERMINIE.

Vous allez?

D'ASSIGNY.

Faire ma cour à madame de Noyan... Ah! mais, j'y songe!... ne soupez-vous pas toutes ce soir au vieux château ?...

HERMINIE.

Non.

D'ASSIGNY, *riant.*

Bon! cela veut dire oui... Eh bien, comme je ne connais rien de plus favorable aux amours que ces vieilles ruines... j'irai avec vous...

HERMINIE.

Vicomte, je parle très-sérieusement... Je vous ordonne de renoncer à cette folie.

D'ASSIGNY, *riant.*

Ah çà, vous avez donc peur que je l'abandonne ?

HERMINIE, *après un mouvement.*

Vous êtes un impertinent, et puisqu'il en est ainsi... faites ce que vous voudrez...

D'ASSIGNY, *gaiement.*

Alors, c'est dit, je soupe avec vous.

HERMINIE.

Mais encore faut-il qu'on vous invite...

D'ASSIGNY, *voyant arriver toutes les femmes.*

N'est-ce que cela?... Je vais me faire inviter justement. (*Il va au-devant d'elles.*)

SCÈNE VIII

LES MÊMES, DIANE, CAROLINE, AUGUSTINE, Mme MAUGRIN et BERTHE.

DIANE, *bas en entrant.*

Ah! voilà le vicomte...

D'ASSIGNY.

Mesdames, j'ai une humble requête à vous adresser: vous allez, ce soir, souper au vieux château, daignerez-vous me permettre de me joindre à ces messieurs, et de vous accompagner?...

DIANE, *riant.*

Si vous quittez la société de la duchesse pour la nôtre, vous perdrez au change, je vous en préviens...

D'ASSIGNY.

Avouez que vous ne pensez pas un mot de ce que vous dites?

DIANE, *riant.*

C'est ma foi vrai!...

CAMILLE.

Quelle coquette effrontée!...

MADAME MAUGRIN.

Elle a un aplomb renversant!...

D'ASSIGNY, *qui s'est approché d'Herminie.*

Me tenez-vous toujours rigueur?...

HERMINIE, *lui serrant la main.*

Non!

D'ASSIGNY, *la lui baisant.*

Vous êtes adorable!...

MADAME MAUGRRIN.

Madame de Tremblay l'emportera!...

CAMILLE.

C'est tout simple; elle a eu soin de commencer le feu sans nous...

CAROLINE.

Cette femme est l'intrigue incarnée.

D'ASSIGNY, s'approchant de Caroline.

Chère madame d'Athis, serons-nous assez heureux pour vous posséder quelque temps à Bade ?. .

CAROLINE, minaudant.

Mon Dieu !... je ne sais trop... (Il lui parle bas.)

CAMILLE, à Augustine.

Ah ! elle ne sait plus quand elle doit partir, maintenant...

DIANE, à Herminie, lui montrant madame Maugrin et Augustine auxquelles va parler le vicomte.

Dites-donc, est-ce que la vieille garde va donner ?

MADAME MAUGRIN.

Monsieur... je vous prie de me parler tout haut !... (D'Assigny passe à Camille.)

CAROLINE.

Il est fort aimable, ce monsieur d'Assigny.

MADAME MAUGRIN, à Caroline.

Cette madame Cottereau... Voyez donc !... comme elle essaye de faire la gracieuse... (D'Assigny va auprès de Berthe.)

HERMINIE, à Blanche.

Vous voyez bien que vous avez tort d'avoir peur... Il ne pense pas à vous.

BLANCHE, piquée.

Lui aussi me trouve peut-être trop provinciale.

UN DOMESTIQUE, entrant.

Messieurs de Cottereau et de Furretières font prévenir ces dames que les voitures sont arrivées.

D'ASSIGNY, à Blanche.

Madame, voulez-vous me permettre d'être votre cavalier ?

BLANCHE, hésitant.

Monsieur...

D'ASSIGNY.

Je vous en prie ! (Il lui prend la main.)

MADAME MAUGRIN, à Berthe, et très-vexée.

Viens, ma fille.

CAROLINE, *avec aigreur.*

Cette madame de Noyan...

CAMILLE.

Et monsieur Rhétel qui est à la Guadeloupe.

DIANE, *gaiment, à Herminie.*

C'est donc décidément notre petite comtesse qui va jouer le rôle du serpent vis-à-vis du vicomte et lui tendre la pomme?... Mais dites donc, chère amie, si elle allait en croquer la moitié?

HERMINIE, *remontant.*

Ah!... ne sommes-nous pas là pour veiller sur elle...

PASCAL, *entrant de droite.*

Ah! belle-maman, je viens de perdre dix-neuf cent trente-six francs en cinquante-six minutes.

MADAME MAUGRIN.

Cet homme-là mettra ma fille sur la paille.

PASCAL.

Venez-vous avec moi souper au vieux château?

MADAME MAUGRIN.

Non!...

PASCAL.

Eh bien! j'y vais tout seul et je me griserai.

MADAME MAUGRIN.

Décidément, ces anciens militaires ont tous les défauts.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Le salon des fleurs à Bade.

SCÈNE PREMIÈRE

COTTEREAU, FURRETIÈRES.*

FURRETIÈRES.

Dites donc... dites donc, Cottereau, est-ce que votre femme est arrivée?

COTTEREAU, *préoccupé.*

Non... comment diable voulez-vous que je sache ça!

FURRETIÈRES.**

Elle paraissait un peu contrariée ce soir, avez-vous remarqué?

COTTEREAU.

Non, je pensais à autre chose de très-important... (*Il se lève et passe.*) Ah! bon, je ne sais plus maintenant à quoi je pensais...

FURRETIÈRES.***

Qu'est-ce qu'elle vous disait donc quand nous sommes partis?

COTTEREAU.

Dieu! que vous êtes insupportable avec vos interrogations. Ainsi tout à l'heure, dans les salons de jeu, ces pauvres croupiers, n'étiez-vous pas honteux de les tourmenter avec vos questions? Vous avez été cause que l'un d'eux s'est trompé trois fois dans sa taille; toute la galerie murmurait. Aussi qu'en est-il résulté? c'est que l'inspecteur est venu me trouver pour me prier de vous emmener...

FURRETIÈRES.

Ah! c'est trop fort! quand c'est à moi que l'inspecteur s'est adressé pour me supplier de vous faire sortir!

* Cottereau, Furretières.
** Furretières, Cottereau.
*** Furretières, Cottereau.

COTTEREAU.

Moi?...

FURRETIÈRES.

Oui, vous! Vous qui dites que j'ai troublé le jeu, mais vous avez fait scandale, vous, avec votre parapluie!...

COTTEREAU.

Comment! avec mon parapluie?..

FURRETIÈRES, *se levant.*

Eh! sans doute! mais aussi il n'y a que vous pour avoir des idées pareilles. A chaque coup que vous jouez, vous ouvrez votre parapluie!

COTTEREAU, *se levant aussi.*

Permettez... permettez, j'ai lu dans *le Figaro*...

FURRETIÈRES.

Et qu'est-ce que cela fait *le Figaro!*

COTTEREAU.

Cela fait beaucoup. J'ai lu, dis-je, qu'un certain monsieur avait cette manie, et qu'elle lui réussissait fort. A chaque coup qu'il faisait, il ouvrait son parapluie, et chaque fois il gagnait. J'ai voulu tenter de l'expérience et j'étais dans mon droit.

FURRETIÈRES.

La banque n'est pas de votre avis.

COTTEREAU.

La banque a tort! C'est une idée de joueur et l'on doit la respecter. Il y a des gens qui ont bien d'autres manies. Et tenez, un exemple! Je me rappelle un certain particulier que j'ai connu autrefois à Ems, et qui était le neveu d'un premier président à la Cour de cassation... Tiens! à propos, vous savez qu'elle vient de rejeter mon pourvoi?

FURRETIÈRES.

Qui cela?

COTTEREAU.

La Cour de cassation. J'ai perdu complétement mon procès!

FURRETIÈRES.

Quel procès?

COTTEREAU.

Celui contre le domaine.

FURRETIÈRES.

Et cela vous coûte cher, hein?

COTTEREAU.

Mais oui, assez... et cela me contrarie fort, bien que je

sache me résigner et que je ne sois pas comme ce brave général de Noiziel, celui qui m'a donné mon chien; je ne sais même pas ce qu'il a, il faudra que je fasse venir le vétérinaire...

FURRETIÈRES.

Pour qui?

COTTEREAU.

Eh bien, pour Pascaro.

FURRETIÈRES, *à part.*

Il n'a pas du tout de suite dans les idées.

COTTEREAU, *cherchant.*

Qu'est-ce que nous disions donc?

FURRETIÈRES.

Eh! vous parliez de votre chien.

COTTEREAU.*

Ah! oui. Eh bien, le vicomte d'Assigny veut me l'acheter. Tiens, à propos? la duchesse de Villemare est partie d'hier soir, et ça doit même chagriner beaucoup le vicomte, car, entre nous, je crois pouvoir affirmer sans calomnie que...

FURRETIÈRES.

Comment! vous en êtes encore là, vous? Mais c'est de l'histoire ancienne... La duchesse est partie parce que le vicomte est amoureux de madame de Noyan, et amoureux fou encore! Je le sais bien, moi, je ne perds pas un de leurs gestes, ni une de leurs paroles depuis quinze jours. Il la suit partout, il ne la quitte pas.

COTTEREAU.**

Vraiment?

FURRETIÈRES.

Oh! il y a bien autre chose encore.

COTTEREAU.

Quoi donc?

FURRETIÈRES.

Figurez-vous que ce matin, au point du jour, et comme je revenais à cheval d'Ebersteinchloss où j'avais soupé, je suivais l'avenue de Lichtenthal, lorsqu'en passant devant le chalet de la comtesse... je remarque...

COTTEREAU.

Que la seconde fenêtre du rez-de-chaussée est de travers?

* Cottereau, Furretières.
** Furretières, Cottereau.

FURRETIÈRES, *impatienté.*

Eh! qu'est-ce qui vous parle de ça? qu'est-ce que cela fait?

COTTEREAU.

Cela fait beaucoup! C'est une bévue du même genre qui a causé la guerre du Palatinat.

FURRETIÈRES, *rageant.*

Oh!

COTTEREAU, *continuant.*

Et dire que ce pays ravagé, cet incendie allumé, c'est la faute d'un architecte!... J'en causais dernièrement avec un musicien...

FURRETIÈRES.

Ah çà, voulez-vous, oui ou non, que je vous raconte mon histoire?

COTTEREAU.

Quelle histoire?

FURRETIÈRES.

Celle relative au vicomte et à la comtesse de Noyan...

COTTEREAU.

Il y a donc réellement quelque chose?

FURRETIÈRES.

Je le crois bien! Figurez-vous, vous disais-je, que ce matin, au point du jour, et comme je revenais à cheval d'Ebersteinschloss où j'avais soupé, je suivais l'avenue de Lichtenthal, lorsqu'en passant devant le châlet de la comtesse, j'aperçois...

SCÈNE II

LES MÊMES, CAROLINE, CAMILLE, *et* MATHILDE.

COTTEREAU.

Ah! voici ces dames.

FURRETIÈRES, *à part.*

Allons, bon!

CAROLINE, *regardant dans le salon.*

Oh. comme il y a du monde déjà au bal.

CAMILLE.

Madame de Noyan?

FURRETIÈRES.

Elle n'est pas venue.

CAROLINE, hypocritement.

Le vicomte d'Assigny non plus?

CAMILLE, avec un méchant sourire.

Naturellement.

FURRETIÈRES.*

Mais... ils viendront, soyez-en certaines... ils arriveront même probablement ensemble.

CAMILLE.

Pourquoi donc dites-vous cela?

FURRETIÈRES.

Mon Dieu... parce que...

CAMILLE, bas.

Vous savez quelque chose de nouveau?

FURRETIÈRES.

Non... je vous assure.

MATHILDE.

Qu'est-ce que c'est?

CAMILLE, à Furretières.

Voyons racontez-nous cela!

FURRETIÈRES.

Eh bien! figurez-vous que ce matin, au point du jour et comme je revenais à cheval d'Ebersteinchloss où j'avais soupé, je suivais l'avenue de Lichtental, lorsqu'en passant devant le chalet de la comtesse, je remarquai...

CAMILLE, très-vivement.

Quoi?

FURRETIÈRES.

Un homme qui ouvrait la petite porte du jardin.

CAROLINE.

Pas possible!... quelle horreur!

CAMILLE.

Et qui était-ce?

MATHILDE.

Avez-vous pu voir?

FURRETIÈRES.

Oui... c'était... le vicomte d'Assigny!.. (Augustine entre en scène.)

CAROLINE.

C'est abominable!

* Mathilde, Furretières, Camille, Caroline, Cottereau.

SCÈNE III

LES MÊMES, AUGUSTINE.

CAROLINE.

Elle ira loin, cette petite... (*Augustine s'est approchée sans être vue et écoute.*)

CAROLINE, *continuant.*

Savez-vous qu'elle a déployé dans toute cette intrigue une expérience infernale.

CAMILLE.

J'en suis honteuse pour elle!

CAROLINE.

Au reste, elle a été puissamment aidée, sans doute, par mademoiselle Permont, et je comprends maintenant le rôle que cette femme joue auprès d'elle!

AUGUSTINE, *s'avançant.*

Qu'est-ce que vous dites donc, Madame?

CAROLINE, *surprise.*

Mais... je...

AUGUSTINE, *avec colère et bas.**

Oh! je vous ai bien entendue, et je vous dirai, Madame, qu'au lieu de parler toujours sur les autres, vous feriez mieux de faire attention à ce que l'on dit sur vous-même.

CAROLINE.

Qu'est-ce à dire, Madame!

AUGUSTINE.

C'est à dire, Madame, que vos airs doucereux, que vos manières de victime n'en imposent à personne, et que tout le monde sait bien que si votre mari vous a délaissée, je suis polie, c'est qu'il avait d'excellents motifs pour cela.

CAROLINE, *furieuse.*

Vous êtes une calomniatrice!

AUGUSTINE.

Bah!... Et votre correspondance avec l'élève de l'École d'État-Major; et vos assiduités à l'Opéra chaque fois que chantait certain petit ténor?

*Camille, Furretières, Mathilde, Caroline, Cottereau, Augustine.

CAROLINE, furieuse.

Madame, je suis trop bien élevée pour vous répondre. (Elles se regardent toutes deux avec des yeux flamboyants, puis elles se tournent brusquement le dos. Augustine aperçoit Blanche qui entre et va vers elle. Caroline prend gracieusement le bras que lui offre Cottereau et rentre au bal avec lui.)

CAMILLE, à Mathilde.

Il faudrait prévenir madame Maugrin, sa fille ne doit plus parler à cette femme.

MATHILDE.

Vous avez raison... Ce serait vouloir servir le vice que de ne pas dévoiler la vérité!

CAMILLE.

C'est bien mon opinion...

FURRETIÈRES.

C'est la mienne aussi... (Madame Maugrin paraît avec Berthe, les dames se saluent.)

MATHILDE, à madame Maugrin.

Chère madame, il faut que je vous parle...

MADAME MAUGRIN.

Je suis à vous, je vais vous rejoindre dans deux minutes; va, ma fille, moi je me charge de retrouver ton mari.

SCÈNE IV

Mme MAUGRIN, PASCAL.

(Pascal vient du fond, il se dirige vers la droite et se dispose à entrer au bal, madame Maugrin, en grande toilette, le front haut et menaçant, se dresse sur le seuil.)

PASCAL, à part.

Allons bon!... ma belle-mère. (Il va remonter, madame Maugrin lui barre la porte du fond, il redescend.) Elle est donc partout!...

MADAME MAUGRIN.

Je vous guettais, monsieur.

PASCAL.*

Parbleu!... vous n'avez pas besoin de le dire!

MADAME MAUGRIN.

Monsieur mon gendre!... une explication entre nous est devenue nécessaire.

* Pascal, Mme Maugrin.

PASCAL.

Je ne trouve pas. (Il veut remonter.)

MADAME MAUGRIN, Pascal s'assied, elle continue avec des larmes dans les yeux.

Que vous a-t-elle fait, monsieur?

PASCAL, étonné.

Qui donc?

MADAME MAUGRIN, de même.

Est-ce là, monsieur, ce que vous lui aviez juré?

PASCAL.

Ah ça! belle maman, à qui en avez-vous?

MADAME MAUGRIN.

A qui j'en ai?... à vous, monsieur, n'avez-vous pas honte de délaisser une petite femme jeune et jolie comme est la vôtre, pour aller... courir la pretentaine.

PASCAL.

La pretentaine, madame Maugrin!...

MADAME MAUGRIN.

Oui, monsieur, la pretentaine, et je vous le dis, votre conduite est indécente!

PASCAL.

Ah!...

MADAME MAUGRIN.*

Monsieur, je vous défends de sortir!

PASCAL.

Je la trouve forte!

MADAME MAUGRIN.

Croyez-vous donc que je n'aie pas remarqué vos assiduités ridicules auprès de cette petite coquette qui se nomme Blanche de Noyan?

PASCAL.

Ah! vous perdez la tête!... je suis avec madame de Noyan comme tous les autres.

MADAME MAUGRIN.

Comme tous les autres, oui, c'est cela!... car, en effet, elle donne des espérances à tout le monde... en supposant qu'elle ne donne que cela!...

PASCAL.

Ah! madame Maugrin!... vous en arrivez aux propos légers?

* Mme Maugrin, Pascal.

MADAME MAUGRIN.

Oh! ces hommes, du moment où une femme est bien entourée, bien affichée, vite, ils vont s'enchaîner à son char... Tenez, voulez-vous que je vous le dise? Eh bien! vous n'êtes qu'un mouton de Panurge.

PASCAL.

Madame Maugrin, vous devenez rabelaisienne.

MADAME MAUGRIN.

Je deviens ce que je veux, monsieur.

PASCAL, *entre ses dents.*

Devenez douce, alors.

MADAME MAUGRIN.

Très bien!... après avoir abandonné la fille, voilà qu'il outrage la mère.

PASCAL.*

Eh! vous feriez damner un saint.

MADAME MAUGRIN.

Eh bien! voyons, monsieur, répondez? Depuis quinze jours, depuis ce fameux souper au vieux château, ne vous êtes-vous pas plongé dans les plaisirs jusqu'au cou?

PASCAL.

Il ne tenait qu'à Berthe de s'y plonger comme moi; mais vous mettez toujours des bâtons dans les roues; quand nous sommes au bal, vous emmenez Berthe à une heure du matin.

MADAME MAUGRIN.

Eh! monsieur, croyez-vous qu'à mon âge on puisse passer ainsi une nuit tout entière?

PASCAL.

Dans ce cas là, belle-maman, on quitte le bal discrètement et l'on rentre chez soi...

MADAME MAUGRIN.

Toute seule, n'est-ce pas, monsieur? au risque de me trouver indisposée peut-être, sans quelqu'un pour me secourir?

PASCAL.

Bon! ... Eh bien! vous emmenez votre fille et...

MADAME MAUGRIN.

Et vous, vous restez...

PASCAL.

Certainement que je reste... que voulez-vous que j'aille faire

* Pascal, Mme Maugrin.

au logis, puisque, en rentrant, votre fille va chez vous et y reste à jacasser jusqu'au jour...

MADAME MAUGRIN.

A mon âge, monsieur, on ne dort pas comme au vôtre .. et pendant mes insomnies, croyez-vous qu'il soit bien agréable d'être toute seule?...

PASCAL, à part.

Je la trouve forte!... (Haut.) Mais enfin, quand je veux l'emmener à cheval le matin avec moi, elle n'ose pas y venir.

MADAME MAUGRIN.

Eh! monsieur, parce que la pauvre enfant sait que ce serait une grande douleur pour moi si je ne trouvais pas son gracieux sourire à mon réveil.

PASCAL, rageant.

Oh!... oh! Mais dans le jour, quand il est question d'une excursion aux environs?

MADAME MAUGRIN.

Monsieur, vous savez bien que la voiture me fatigue.

PASCAL, criant

C'est heureux!...

MADAME MAUGRIN *

Il est inutile de crier ainsi, monsieur, avez-vous l'intention de faire savoir à tout le monde que vous maltraitez la mère de votre femme?

PASCAL, à part.

C'est à se manger les poings!...

MADAME MAUGRIN.

Si vous croyez que cela vous donnera une bonne réputation! Allez, monsieur, cela ne porte pas bonheur de manquer de respect à la vieillesse.

PASCAL, à part.

La voilà qui prêche à présent!

MADAME MAUGRIN.

Vous aurez des enfants un jour...

PASCAL, éclatant.

Ma foi! ce ne sera pas votre faute.

MADAME MAUGRIN.

Que voulez-vous dire, monsieur?...

* Mme Maugrin, Pascal.

PASCAL.

Je veux dire que si vous n'avez plus vos jambes de quinze ans, ma femme et moi nous avons encore les nôtres... Je vous déclare donc que si vous emmenez Berthe d'un bal, à une heure du matin, pour lui raconter *Peau d'Ane* ou *le Chat Botté*, moi je continuerai à danser jusqu'à m'en faire craquer la rate... (Elle recule. *) que si vous l'empêchez de venir souper avec moi, j'irai souper tout seul et me griserai à rouler sous la table... que si vous voulez m'empêcher de causer avec ma femme, je continuerai à perdre par jour mille neuf cent trente-six francs, et que si vous m'empêchez de l'embrasser, j'en irai embrasser d'autres, là!... Mais pas vous! pas vous! non! non! oh! grand Dieu non!...

MADAME MAUGRIN.

Tenez, monsieur, vous finirez mal! (Elle s'assied.)

PASCAL.

Oui, sur l'échafaud, c'est entendu...

MADAME MAUGRIN.

J'en ferai une maladie, vous m'aurez tuée!... vous êtes un meurtrier!... (Se levant, changeant de ton.) Et dire que c'est pour cette madame de Noyan que vous me traitez ainsi!...

PASCAL.

Madame de Noyan?... Qu'est-ce que madame de Noyan a à faire dans tout cela?...

MADAME MAUGRIN.

C'est parce que j'ai osé toucher à la vertu de cette dame... Monsieur, vous n'êtes pas adroit, vous devriez mieux cacher votre folle passion...

PASCAL.

Encore une fois!...

MADAME MAUGRIN.

Cette femme qui vient troubler le ménage de ma fille...

PASCAL.

Mille cartouches!... il n'est pas question...

MADAME MAUGRIN.

Cette péronnelle!...

PASCAL.

Madame Maugrin, madame de Noyan est une honnête femme, et je ne souffrirai pas que dans un moment de folie...

* Pascal, Mme Maugrin.

MADAME MAUGRIN.

C'est cela, insultez-moi, insultez ma fille, monsieur... pour faire respecter une femme qui ne se respecte pas elle-même... pour défendre une coquette, une évaporée!...

PASCAL.

Belle-maman!...

MADAME MAUGRIN, remontant.

Oh! mais je lui dirai quelque jour son fait à cette dame...

PASCAL.

Vous ne ferez pas cela, j'espère...

MADAME MAUGRIN.

Et qui m'en empêchera?... Vous, monsieur?... Ah! vous vous rangez décidément du côté de cette dame, à ce qu'il paraît!... Eh bien! il suffit... Vous choisirez entre votre femme et...

PASCAL.

Vous allez dire une nouvelle sottise, madame Maugrin, et je ne veux pas l'entendre... Adieu!...*

MADAME MAUGRIN.

Monsieur!...

PASCAL.

Allez au diable!... (Il sort.)

MADAME MAUGRIN, seule.

Il l'a dit!... Ah! le scélérat!... Mais ça ne se passera pas ainsi!... (Elle sort en criant.) Mon gendre! mon gendre!

PASCAL, dehors, criant.

Encore! ah! je la trouve trop forte!...

SCÈNE V

AUGUSTINE, BLANCHE.

AUGUSTINE.

Quoi! vous n'avez pas voulu accepter le bras du vicomte pour entrer au bal?...

BLANCHE, riant.

Je n'ai que faire du vicomte, maintenant que la duchesse est partie... Ne vous souvenez-vous donc plus de nos conventions et de ce que disait Herminie? nous voulions l'enlever à la duchesse, mais non pas l'attacher à nous.

* Mme Maugrin, Pascal.

AUGUSTINE.

Mais il vous aime, lui, je le sais!

BLANCHE.

Augustine!...

AUGUSTINE.

Dame! je vous dis ce qui est, et je vous répéterai encore ce que je vous ai dit bien souvent... c'est que le vicomte ferait un mari charmant!...

BLANCHE.

Ne songez-vous pas à Georges?...

AUGUSTINE.

Eh! mon Dieu! monsieur Rhétel! monsieur Rhétel!...

BLANCHE.

Assez, je vous en prie, vous savez bien que vous me faites de la peine toutes les fois que vous me parlez ainsi!...

AUGUSTINE.

Vous en ferez ce que vous voudrez, mais voyez-vous, chère belle, quelque chose me dit que vous épouserez le vicomte... Au reste, il vous aime tant qu'il est homme à ne reculer devant rien pour conquérir votre amour.

BLANCHE.

Assez sur ce sujet!... Entrons au bal!...

LE VICOMTE, arrêtant Blanche qui va sortir. *

Pardon, madame, mais ne serez-vous pas assez bonne pour m'accorder cinq minutes d'entretien?

BLANCHE, avec embarras.

Excusez-moi, monsieur, mais ces dames m'attendent.

D'ASSIGNY.

En dansant... elles prendront patience. Et mademoiselle Permont voudra bien vous permettre de m'accorder cette faveur, j'en suis sûr.

AUGUSTINE.

Certainement... je vous laisse...

BLANCHE.

Mais...

AUGUSTINE.

A tout à l'heure, chère enfant. (Elle sort.)

* Augustine, Blanche, d'Assigny.

SCÈNE VI

BLANCHE, D'ASSIGNY.

D'ASSIGNY, s'inclinant. Elle s'assied. *

Madame la comtesse, connaissez-vous l'histoire de la duchesse de Langeais?...

BLANCHE.

Oui, monsieur.

D'ASSIGNY.

Vous vous souvenez alors d'une certaine scène chez monsieur Armand de Montriveau?...

BLANCHE.

Non, monsieur.

D'ASSIGNY.

Je vais aider vos souvenirs... La duchesse de Langeais, par gageure, par désœuvrement, je ne sais plus au juste, avait juré que monsieur de Montriveau deviendrait son esclave et ne serait jamais son maître. Un jour, l'esclave se révolta, et fit enlever la duchesse par des hommes masqués, la fit apporter chez lui, dans sa chambre de garçon...

BLANCHE, riant.

Ah! oui, avec l'intention délicate de marquer la duchesse au front avec une croix de Lorraine rougie au feu... N'est-ce pas cela?...

D'ASSIGNY.

Oui, madame.

BLANCHE.

Je me souviens parfaitement à présent.

D'ASSIGNY.

Et vous souvenez-vous aussi, madame la comtesse, des paroles de monsieur Montriveau à la duchesse de Langeais?

BLANCHE.

Je vous avoue que je ne les ai pas retenues.

D'ASSIGNY.

Eh bien! moi, je les ai apprises... les voici : « Le droit de
» toute femme est de se refuser à un amour qu'elle sent ne
» pouvoir partager... mais attirer un homme à soi en feignant
» le sentiment... lui faire comprendre le bonheur pour le lui
» ravir, c'est plus qu'une faute, c'est un crime. » **

* Blanche, d'Assigny.

** D'Assigny, Blanche.

BLANCHE.

La mémoire me revient décidément, et vous altérez horriblement le texte, monsieur le vicomte... Et puis, il y a un passage que vous oubliez : « Un jour vous avez appelé » l'amour... Il est venu à vous pur et candide... » (Éclatant de rire.) Allons, franchement, il n'y a pas de rapport entre vous et le général Armand de Montriveau.

D'ASSIGNY.

Pardon, madame, il y en a deux... Une volonté ferme et un violent amour !...

BLANCHE, un peu troublée.

Eh bien ! supposons que nous sommes au bal, chez la comtesse de Serizy, et faites-moi enlever !... Voyons ! monsieur, où sont vos hommes masqués?... où est votre fer rougi?...

D'ASSIGNY.

Mon intention, madame, n'est pas de mettre sur votre front une croix de Lorraine... mais tout simplement une couronne de vicomtesse...

BLANCHE.

Plaît-il ?...

D'ASSIGNY, s'inclinant.

J'ai l'honneur de vous demander la main de madame la comtesse de Noyan.

BLANCHE, raillant et se levant.

J'aime mieux la croix de... Lorraine.

D'ASSIGNY. *

Je vous ferai observer humblement, madame, que vous n'avez pas le choix.

BLANCHE.

Raillez-vous, monsieur ?...

D'ASSIGNY.

Pas le moins du monde.

BLANCHE.

Monsieur le vicomte, je ne puis en entendre d'avantage... Permettez-moi de me retirer...

D'ASSIGNY, froidement.

Je ne le permets pas, madame...

BLANCHE, avec colère.

Monsieur !...

* Blanche, d'Assigny.

D'ASSIGNY.

J'avais tout deviné... Je savais que vous vouliez vous venger de la duchesse de *Villemare*.

BLANCHE.

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur...

D'ASSIGNY.

Pardon! vous le savez bien... mademoiselle Permont, m'a tout dit... Pour en arriver à votre but, une désertion était nécessaire, la mienne... En général habile, vous n'avez pas épargné les promesses, et j'ai déserté avec armes et bagages... A cette heure, la bataille est gagnée... l'ennemi est en fuite... et je viens vous demander le prix de ma trahison.

BLANCHE, troublée.

Voyons, monsieur d'Assigny, c'est une plaisanterie ?... Vous voulez me punir sans doute de ce petit mouvement d'orgueil qui m'a poussée, je l'avoue, à lutter un instant de coquetterie avec la duchesse; mais vous n'avez pas pris cela au sérieux, je pense...

D'ASSIGNY.

Pardonnez-moi, madame, et la preuve, c'est que maintenant je n'aime plus madame de Villemare, et que je vous aime...

BLANCHE, très-troublée.

Monsieur, je ne vous crois pas... Vous ne m'aimez pas... vous ne pouvez m'aimer... Encore une fois, je ne vous crois pas...

D'ASSIGNY.*

Tout le monde ici n'est pas aussi incrédule que vous, madame.. Oh! n'en doutez pas, on sait que je vous aime, et... pardon!... je vous le dis bien bas, on va jusqu'à croire que... vous m'aimez...

BLANCHE.

Mais cela n'est pas, monsieur, cela n'est pas... D'ailleurs, vous savez bien que je ne m'appartiens plus... que ma main est promise à un autre...

D'ASSIGNY.

Mais je sais aussi que vous pouvez reprendre votre parole.

BLANCHE.

Reprendre ma parole ?... mais, monsieur, j'aime monsieur Georges Rhétel...

* D'Assigny, Blanche.

D'ASSIGNY.

Eh bien !... si monsieur Georges Rhétel renonçait de lui-même à l'honneur de vous nommer sa femme?...

BLANCHE.

Et pourquoi y renoncerait-il?... je ne vous comprends pas?... Qu'ai-je donc fait?... de quoi donc suis-je coupable?... Mais, monsieur, vous savez bien que je ne vous ai jamais dit que je vous aimais... (Elle s'assied.)

D'ASSIGNY.

Oui, madame, je le sais ; mais je sais aussi que vous m'avez laissé croire que vous pourriez m'aimer un jour... Je sais que je ne pouvais plus supporter la pensée de vous voir appartenir à un autre... que cette pensée m'avait rendu fou, et qu'hier soir, dans ma folie... j'ai couru à Lichtenthal, sans savoir ce que je faisais... Une lumière brillait au fond du jardin... vous étiez seule !... je n'avais qu'une porte à ouvrir pour aller me jeter à vos pieds... un instant, j'ai hésité à me servir de la clé qu'on m'avait livrée... mais mon amour a été plus fort que ma raison, et je suis entré...

BLANCHE.

Oh ! c'est impossible... vous n'êtes pas entré chez moi?...

D'ASSIGNY, se levant.

J'ai passé la nuit tout entière dans votre jardin.

BLANCHE.

Mon Dieu !

D'ASSIGNY.

Et par malheur, au point du jour, au moment où je sortais, un cavalier passait sur la route ; c'était monsieur de Furetières... J'ai voulu me cacher, mais...

BLANCHE.

Dites donc, monsieur, que vous avez calculé pour sortir le moment où l'on pouvait vous apercevoir... Oh ! vous m'avez perdue, c'est horrible...

D'ASSIGNY, froidement.

Pardon, madame, la duchesse est partie hier... Or, je savais que vous me fermeriez votre porte, ce soir ; donc j'ai dû prendre mes précautions pour me la faire ouvrir demain.

BLANCHE, égarée. *

Oh ! mon Dieu !... mon Dieu !...

D'ASSIGNY.

Vous voyez bien, madame, que vous n'avez plus le choix

* Blanche, d'Assigny.

entre la croix de Lorraine et la couronne de vicomtesse... Au revoir... (Il salue et sort.)

SCÈNE VII

BLANCHE seule.

Oh! mais!... pour avoir pu entrer la nuit chez moi, cet homme était d'accord avec quelqu'un de ma maison?... Qui donc me trahit?... (Se levant.) Oh! mais, j'y songe!... ce que me dit Augustine depuis quinze jours... les paroles qu'elle a laissé échapper tout à l'heure... ce que le vicomte m'a dit lui-même, plus de doute, elle était de complicité avec lui.

SCÈNE VIII

BLANCHE, AUGUSTINE.

AUGUSTINE, entrant.*

Tiens! vous êtes seule ici? (La regardant.) Ah! mon Dieu!... qu'avez-vous donc? (Elle lui prend la main.)

BLANCHE, la retirant.

Ce que j'ai?. . Oh! je comprends, maintenant, pourquoi vous me vantiez tant monsieur le vicomte d'Assigny!... Vous vouliez que je devinsse sa femme, n'est-ce pas?... Et comme je rejetais cet amour, vous vous êtes entendus tous deux pour me forcer à l'accepter.

AUGUSTINE.

Blanche, écoutez-moi!...

BLANCHE.

Monsieur le vicomte d'Assigny s'est introduit, cette nuit, chez moi.

AUGUSTINE.

Est-il possible?

BLANCHE.

Eh! vous le savez bien!...

AUGUSTINE.

Mais, je vous jure...

BLANCHE.

Allons donc!... je ne vous crois pas!... Adieu, madame... Je désire être seule à l'avenir.

* Blanche, Augustine.

AUGUSTINE.

Blanche! mon enfant, écoutez-moi!...

BLANCHE.

Je n'ai plus rien à entendre.

AUGUSTINE.

Il suffit... et je n'essayerai pas de repousser des allégations aussi outrageantes .. Je ne vous imposerai pas mon dévouement... Je me retire, madame, je m'en vais... vous ne me reverrez plus... (Elle attend vainement que Blanche la retienne. A part.) Oh! cette femme n'a pas de cœur. (Elle sort par le fond, et rencontre Georges.)

GEORGES, en dehors.

Pardon, madame... Madame de Tremblay est-elle arrivée?

AUGUSTINE.

Non, monsieur, pas encore...

GEORGES.

Et monsieur le vicomte d'Assigny?...

AUGUSTINE, avec malice.

Oh! il ne doit pas être loin, monsieur, car voici madame de Noyan.

GEORGES.

Madame de Noyan!...

SCÈNE IX

BLANCHE, GEORGES. (Blanche est assise, la tête dans ses mains. Georges est entré, va à elle et la reconnaît.)

GEORGES.

Blanche!

BLANCHE, avec un cri d'effroi.

Georges!

GEORGES.

Qu'avez-vous?

BLANCHE.

Le plaisir... la surprise... (A part.) Mon Dieu! s'il apprend... s'il voit le vicomte... c'est sa mort peut-être!...

GEORGES.

Vous ne m'attendiez pas?...

BLANCHE.

C'est vrai...

GEORGES.

Mais, au moins, m'espériez-vous?

BLANCHE, allant à lui.

Oh!

GEORGES.

Blanche! vous avez des larmes dans les yeux?

BLANCHE.

Moi, des larmes!... c'est possible... Vous arrivez seulement?

GEORGES.

Je suis à Bade depuis deux heures.

BLANCHE.

Et... qui avez-vous vu depuis votre arrivée?

GEORGES.

Suzanne... et je vous engage même à vous défier de cette fille.

BLANCHE.

Ah!... mais, pourquoi donc n'avoir pas annoncé votre retour?

GEORGES.

Je ne le voulais pas... c'était un enfantillage assurément... une faute, peut-être...

BLANCHE.

Une faute!...

GEORGES.

Oui... c'est toujours une faute que de surprendre ainsi les gens; il est rare qu'on les trouve justement dans la disposition d'esprit où on aurait désiré les voir... (Musique.)

BLANCHE.

Expliquez-vous mieux.

GEORGES. *

Ce sont des folies... mais, vous savez... quand on est... bien loin, la pensée vole vers ceux qui vous attendent, on se les figure dans tel ou tel milieu, et quand on apprend que l'on s'est trompé, c'est une déception... Aussi, je vous avoue que j'ai eu le cœur serré en lisant votre première lettre qui me disait que vous étiez à Paris.

BLANCHE, se levant.

J'avais voulu y aller avec Herminie pour...

* Georges, Blanche.

GEORGES.

Soit. Mais enfin, en arrivant à Paris, et en apprenant que vous n'y étiez plus, j'ai eu encore un moment d'espoir; je pensais que vous seriez allé peut-être à Noyan ou auprès de ma mère, mais je sus bientôt que vous étiez à Bade; alors je me remis en route, mais, cette fois, j'avais moins hâte d'arriver.

BLANCHE.*

C'était mal.

GEORGES.

C'était un pressentiment.

BLANCHE.

Un pressentiment!

GEORGES.

Quel est donc ce monsieur d'Assigny?

BLANCHE.

Pourquoi me demandez-vous cela?

GEORGES.

Parce que, lorsqu'à mon arrivée je me suis présenté au châlet Lichtenthal, Suzanne m'a dit que vous étiez sortie avec le vicomte d'Assigny...

BLANCHE.

Et d'autres personnes...

GEORGES.

Suzanne ne m'a pas dit cela... Quand je me suis présenté de nouveau, vous n'étiez pas de retour, mais j'ai appris que monsieur d'Assigny devait vous prendre pour vous conduire au bal. Encore et toujours monsieur d'Assigny!... Jusque dans ces salons, les premières personnes auxquelles je parle de madame de Noyan me répondent d'Assigny... Quelle place cet homme occupe-t-il donc dans votre existence?

BLANCHE.

Vous êtes un affreux jaloux...

GEORGES.

Ne riez pas, madame, je souffre, je vous le jure. J'ai placé ma vie tout entière sur votre amour... s'il me fallait en douter, voyez-vous, je crois que j'en mourrais. (A Blanche, qui lève les yeux sur lui.) Ah! vous ne riez plus! Il y a même trouble dans votre regard. (Elle s'asseoit sur le canapé.) Tenez! vous pâlissez! .. (Blanche se détourne involontairement.)

BLANCHE.**

Oh!...

* Blanche, Georges.
** Georges, Blanche.

GEORGES, assis près d'elle.

Blanche, mon amour, répondez-moi! Que s'est-il passé pendant ces six mois de séparation?... Je sens qu'il est arrivé quelque chose, voyons!... L'absence aurait-elle donc été si fatale au pauvre exilé?

BLANCHE.

Georges!...

GEORGES.

Ce ne serait pas un crime, Blanche, cela se voit tous les jours... on aimait la veille, et le lendemain venu...

BLANCHE.

Vous me faites mal, Georges!

GEORGES.

Pardon, pardon, ma bien-aimée... mais que voulez-vous? Je vous le répète, nous autres marins, nous croyons aux pressentiments, et quand je vous ai rencontrée tout à l'heure... Mais non! non! j'étais fou... vous m'aimez encore, vous n'avez pas cessé de m'aimer...

BLANCHE.

Oh! non... non... mon ami, jamais!

GEORGES.

Mais alors, pourquoi donc pleurez-vous? C'est de bonheur, n'est-ce pas? Oui, et je suis injuste, mais c'est que je vous en veux. Pourquoi avoir voulu affronter sans moi les dangers de Paris et ceux de cette ville de plaisirs?... pourquoi avoir quitté la paisible retraite où votre honneur et le mien étaient si bien gardés? Oh! encore une fois, Blanche, pourquoi pleurez-vous? (Il se lève.)

BLANCHE.

Ce sont vos reproches, Georges, qui me font pleurer, mais il en est temps encore, et l'imprudence que j'ai commise, je puis la réparer. Cette retraite dont vous parlez, nous allons la revoir; votre mère nous attend, nous allons partir, nous irons auprès de madame Rhétel... et je ne la quitterai plus jamais. Je veux toujours rester entre votre mère et vous, Georges... Venez, venez, partons! (Elle remonte.)

GEORGES.

Nous attendrons le jour, Blanche.

BLANCHE.

Non, non, partons cette nuit, je vous en prie.

GEORGES.

Ah çà, mais, vous avez donc quelque chose à redouter ici?... Voyons! qui craignez-vous? qui donc a le pouvoir de vous

troubler ainsi ? car vous tremblez, car vous pleurez toujours, Blanche, et ces larmes ne sont pas pour moi ; elles coulaient déjà quand je suis arrivé.

BLANCHE, *se jetant dans ses bras.*

Georges, je vous en prie, emmenez-moi !

GEORGES.

Blanche, nous partirons quand j'aurai vu le vicomte d'Assigny. (*Il passe.*)*

BLANCHE.

Le vicomte ? à quoi bon ? pourquoi le voir ?

GEORGES.

Vous redoutez que je le voie ! mais que pourrait-il donc me dire ?

BLANCHE.

Rien, rien ; mais encore une fois, partons ! partons !...

GEORGES, *hésitant.*

Blanche !... oh ! cette incertitude me tue !... Il faut que je voie cet homme ! (*Il sort.*)

PASCAL, *entrant.*

Cette madame Maugrin me fera mourir à petit feu !

SCÈNE X

BLANCHE, PASCAL.

BLANCHE, *voyant Pascal.*

Monsieur Villiers !...

PASCAL.

Oh ! mon Dieu ! Chère enfant ?...

BLANCHE.

Je suis perdue !... monsieur Rhétel est ici !...

PASCAL.

Eh bien ?

BLANCHE.

Eh bien ! je vous dis que je suis perdue... Georges cherche monsieur d'Assigny.

PASCAL, *dans le salon de bal.*

Le vicomte ?... il vient d'entrer dans les salons de jeu, ainsi il ne le trouvera pas... et puis, d'ailleurs, que vous importe ?...

* Blanche, Georges.

BLANCHE.

Ah! oui... vous ignorez... Georges a des soupçons, il a vu mes larmes, il me croit coupable... mais je ne le suis pas, je vous le jure!...

PASCAL.

Voyons, remettez-vous.

BLANCHE.

Le vicomte a juré ma perte. Il est venu chez moi, cette nuit... je ne le savais pas... ah! sur ma vie, je ne le savais pas!... mais on l'a vu, et à cette heure, peut-être, on parle de moi dans les salons, n'est-ce pas?... Que dit-on?... Si Georges allait entendre... Ah! mon Dieu! je crois que je deviens folle! (Elle tombe assise. Augustine entre.)

PASCAL.

Mais je ne vous comprends pas... De quoi peut-on vous accuser?...

BLANCHE.

D'être la maîtresse du vicomte d'Assigny!

PASCAL.

Vous? allons donc! on en a menti!

BLANCHE, se levant.

Oh! merci! vous êtes bon! vous me croyez!

PASCAL.

Pardieu! certainement que je vous crois!

BLANCHE.

Mais ces bruits qui circulent peut-être... ces bruits qui peuvent arriver aux oreilles de Georges...

PASCAL.

Nous les ferons taire, je vous le promets!... Venez avec moi!

BLANCHE.

Oui! vous me défendrez, n'est-ce pas? car, je vous le jure, je suis digne de l'estime de tous.

AUGUSTINE, s'avançant.

Ma chère Blanche, qui pourrait en douter...

BLANCHE.

Encore vous!

AUGUSTINE.

Je venais... je voulais dire...

PASCAL, à Augustine.

Oh! vous! vous! je vous connais, vous montez aussi la tête

à ma femme... Vous ne valez pas mieux que ma belle-mère!

AUGUSTINE.

Monsieur!

PASCAL.

Venez, chère enfant, quand une honnête femme est calomniée, on trouve encore des hommes de cœur pour la défendre, et quand un homme comme moi vous fera publiquement asseoir auprès de sa femme, je vous assure que la calomnie baissera la tête... Madame, faites-moi l'honneur d'accepter mon bras...

BLANCHE.

Merci, monsieur, merci.

AUGUSTINE.

Blanche... (Blanche lui lance un regard de mépris.) Ah! on me repousse!... ah! on m'insulte!... Eh bien! je ne suis pas méchante! mais je me vengerai!... Comme ce monsieur Villiers prend de l'intérêt à Blanche... pourquoi donc?... (La musique cesse.)

SCÈNE XI

AUGUSTINE, MADAME MAUGRIN et BERTHE, puis CAMILLE, MATHILDE, CAROLINE, GEORGES.

MADAME MAUGRIN.

Viens, ma fille!... Quelle effronterie!... ils ont jeté le masque!... J'avais dit à M. Villiers de choisir entre elle et toi... et il paraît qu'il a choisi. (Elles descendent.)

BERTHE.

Oh! ce serait abominable!... mais je ne puis croire encore...

AUGUSTINE.

Ah! ma pauvre enfant! j'aurais voulu pouvoir vous laisser quelques illusions à cet égard, mais non, après ce qui s'est passé tout à l'heure ici devant mes yeux.

BERTHE, à Augustine.

Qu'est-ce donc? (Elle passe.)

MADAME MAUGRIN.

N'interroge pas mademoiselle Permont, cela te ferait trop de mal.

AUGUSTINE.

Chère petite, votre mère à raison... d'ailleurs, j'ai peut-être mal vu, mal entendu.

MADAME MAUGRIN.

Viens, viens, mon enfant.

BERTHE.

Laissez-moi, ma mère, je veux tout savoir... Je vous en supplie, mademoiselle, parlez!

AUGUSTINE.

Eh bien! après tout, il ne sera pas dit qu'un ange de candeur sera sacrifiée à une semblable coquette! car ma présence ne l'a pas retenue. Monsieur Villiers lui avait sans doute fait des reproches au sujet du vicomte d'Assigny et de l'histoire du balcon, alors madame de Noyan n'a plus rien ménagé. Elle lui a fait les plus grands serments, et comme monsieur Villiers semblait douter encore, elle a employé les supplications, les larmes...

BERTHE.

Enfin, elle a fini par se traîner à ses pieds... c'est horrible! .. c'est abominable!... (Elle s'asseoit.) Ah! maman, j'en mourrai!

MADAME MAUGRIN.

Non, non, ma fille; mais tu viendras avec moi, nous fuirons ce monstre!

MATHILDE.

Eh! mon Dieu, qu'y a-t-il donc? vous paraissez toute bouleversée.

MADAME MAUGRIN.

Oui, mesdames, et par le fait de cette madame de Noyan.

MATHILDE.

Encore un scandale!

CAROLINE.

Mais c'est affreux! on n'entend parler que de cette dame partout.

MATHILDE, à Berthe, qui pleure toujours.

Mais, enfin, que s'est-il donc passé? dites vite.

MADAME MAUGRIN, se levant.

Il s'est passé, que monsieur Villiers, mon gendre, emporté par son amour jaloux, a donné un soufflet à cette Blanche, et que, pour lui prouver qu'elle n'aimait que lui, elle lui a proposé de fuir avec elle.

BERTHE.

Mais, maman, ce n'est pas ainsi...

MADAME MAUGRIN.

Laisse, laisse, mon enfant, je connais ton mari, ça a dû se passer comme ça.

CAMILLE.

Un enlèvement!...

CAROLINE.

Mais c'est à ne pas rester cinq minutes ici, quand on se respecte!

BERTHE.

Oh! cette femme...

MADAME MAUGRIN, à Berthe.*

Viens, partons... ta place n'est plus ici.

BERTHE.

Que je parte?... Oh! non, non, je veux rentrer dans le bal... je veux me trouver en face d'elle... je verrai bien si elle aura l'effronterie...

MADAME MAUGRIN.

Alors, je vais t'accompagner.

BERTHE.

Non, ma mère, j'irai seule, il le faut... (Doucement.) Je le veux... (Elle entre dans le bal.)

MADAME MAUGRIN.

Je suis bien tranquille... l'opinion publique nous aura bientôt vengées de cette femme, car tout le monde commence déjà à l'abandonner... et mademoiselle Permont elle-même.

AUGUSTINE.

Jamais je ne remettrai les pieds chez elle...

MATHILDE.

Quoi?...

CAROLINE.

Vous êtes brouillées?...

AUGUSTINE.

Vous comprenez bien que je ne puis plus rester près d'une femme sur laquelle tout le monde a les yeux...

MATHILDE.

C'est bien évident!...

AUGUSTINE, à Caroline.

Et quand je pense que je lui ai sacrifié mes amitiés les plus chères...

CAROLINE.**

Oui, car c'est à cause d'elle que nous nous disions tout à l'heure encore des choses...

* Augustine, Mathilde, Mme Maugrin, Berthe, Caroline.

** Augustine, Caroline, Mathilde, Mme Maugrin, Camille.

AUGUSTINE.

Que nous ne pensions ni l'une ni l'autre...

CAROLINE.

Pas moi, du moins...

AUGUSTINE.

Oh! ni moi, non plus...

CAROLINE.

Oh! j'en suis bien certaine; mais c'est égal, c'est toujours douloureux à entendre...

AUGUSTINE.

Bonne Caroline!...

CAROLINE.

Bonne Augustine!... Embrassez-moi, voulez-vous?...

AUGUSTINE.

De grand cœur!...

MADAME MAUGRIN.

Et quand je pense à ce pauvre garçon qui arrive tout juste pour tomber au milieu de ces scandales-là; car vous savez qu'il est ici...

CAMILLE.

Oui... mon mari nous l'a dit...

AUGUSTINE.

Ce pauvre M. Rhétel!.. Ah!... le cœur me saigne rien que d'y songer... En vérité, il faut qu'une femme ait bien peu de cœur pour mener une pareille conduite, pendant qu'un honnête homme risque sa vie pour donner un peu plus d'éclat au nom qu'elle doit porter.

MATHILDE.

Si elle ne l'aimait plus, elle devait au moins le prévenir...

CAROLINE.

Et pousser l'audace et le manque de pudeur jusqu'à recevoir la nuit, chez elle, le vicomte d'Assigny.

MATHILDE.

Un homme auquel une honnête femme n'ose même pas adresser la parole.

MADAME MAUGRIN, se levant.

Et cela ne lui suffit pas!... Il faut encore qu'elle vole le mari de ma fille.

GEORGES, se levant brusquement.

Assez... madame.

MADAME MAUGRIN.

Comment... assez?

GEORGES.

Je suis Georges Rhétel!...

CAMILLE, bas à Caroline.

Le marin...

AUGUSTINE.

Il sait tout, tant mieux... Je vais prévenir madame de Tremblay.

GEORGES, à madame Maugrin.

J'ai eu un instant le courage de vous écouter, de me laisser déchirer le cœur... mais maintenant, je vous en préviens, je ne veux plus qu'on parle devant moi de madame de Noyan.

MADAME MAUGRIN.

Eh bien!... Monsieur, allez-vous-en, personne ne vous force à nous écouter.

CAROLINE, bas aux autres.

Je crois que notre place n'est plus ici. (Elles sortent successivement, pendant ce qui suit.)

MADAME MAUGRIN.

Il nous est bien permis, je pense, de faire des réflexions.

GEORGES.

Non, madame, pas devant moi.

MADAME MAUGRIN.

Ah! c'est trop fort! .. sachez, monsieur, que, pour ma part, j'ai l'habitude de dire tout ce qui me passe par la tête.

GEORGES.

Madame, assez, vous dis-je...

MADAME MAUGRIN.

M'imposer silence à moi... et cela quand je parle d'une péronnelle qui a brisé le bonheur de mon enfant!

GEORGES.

Encore une fois, madame...

MADAME MAUGRIN, criant.

Ne me menacez pas, monsieur...

GEORGES.

Mais taisez-vous donc...

MADAME MAUGRIN, hurlant.

Mais c'est une infamie, une abomination... vous m'insultez. (A Pascal, qui entre.)

PASCAL, *entrant.*

Ou diable est donc ma femme?...

MADAME MAUGRIN.

Ah! Pascal!... cet homme insulte votre belle-mère!...

SCÈNE XII

LES MÊMES, PASCAL.

PASCAL.*

Allons, bon!

GEORGES.

Cette femme est folle.

MADAME MAUGRIN.

Vous entendez, mon gendre?

GEORGES.

Votre gendre? Vous êtes donc monsieur Villiers, vous?

PASCAL, *étonné.*

Mais oui.

GEORGES, *froidement.*

Eh bien, alors, j'insulte votre belle-mère; après?

PASCAL.

Comment, après?

MADAME MAUGRIN.

Ah! si mon mari vivait encore!

PASCAL.

Pardieu! Monsieur, en disant que vous insultez ma belle-mère, vous avez l'air de m'insulter moi-même.

GEORGES.

Eh! prenez la chose comme vous voudrez.

PASCAL.

Pardieu! je la trouve forte! Il n'y a pas deux manières de la prendre!

MADAME MAUGRIN, *avec le geste des Sabines.*

Messieurs, arrêtez!

PASCAL, *à madame Maugrin.*

Ah! vous allez nous laisser tranquilles, à présent! Vous criez qu'on vous insulte; eh bien, me voici; maintenant il ne s'agit pas de me rendre ridicule... Faites-moi le plaisir de rentrer au bal, et pas un mot à ma femme.

MADAME MAUGRIN.

Mon gendre... je...

PASCAL, *la reconduisant.*

Allez donc, sacrebleu !

MADAME MAUGRIN.

Ah ! c'est le coup de ma mort !

SCÈNE XIII

PASCAL, GEORGES.

PASCAL.

Maintenant, monsieur, veuillez m'expliquer ce que tout cela signifie.

GEORGES.

Cela signifie, monsieur, que vous vous nommez, vous, Pascal Villiers, et que je m'appelle, moi, Georges Rhétel. Comprenez-vous ?

PASCAL.

Ma foi, non.

GEORGES.

Eh bien ! puisque l'intelligence vous manque à ce point...

PASCAL.

Permettez, monsieur. Vous cherchez un duel, je ne sais pas pourquoi ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que vous avez trouvé ce que vous cherchiez. Maintenant, je vous écoute.

GEORGES.

Cette femme qui sort d'ici a dit devant moi, Georges Rhétel, le fiancé de madame de Noyan, que la comtesse avait deux amants : vous et le vicomte d'Assigny.

PASCAL.

Parbleu ! elle en a menti...

GEORGES.

Soit. Mais que ces paroles soient vraies ou fausses, elles ont été prononcées par une personne dont vous êtes solidaire, et je vous en demande raison.

PASCAL.

Mais écoutez donc...

GEORGES.

Est-ce que vous avez peur ?

PASCAL, bondissant.

Peur, moi? Sacrebleu! voilà un mot qui met le feu aux poudres. Vous voulez vous battre, eh! morbleu! battons-nous donc!

GEORGES.

Bien, monsieur; demain j'attendrai vos témoins.

PASCAL.

Ah! soyez tranquille, vous recevrez leur visite. (A part.) Ah! c'est trop fort! il faut que je me batte pour ma belle-mère! (Il sort.)

SCÈNE XIV

GEORGES, puis HERMINIE et AUGUSTINE.

GEORGES.

A monsieur d'Assigny, maintenant; il est dans les salons de jeu, m'a-t-on dit. (Il va reprendre son chapeau.)

AUGUSTINE, à Herminie.

Tenez, le voilà!

GEORGES.

Ah! j'en jure Dieu! quand le jour sera venu, Blanche sera forcée de verser des larmes sur l'un de nous.

HERMINIE.

C'est bien, laissez-moi. (Augustine sort.)

GEORGES.

Qu'elle pleure sur l'amant qu'elle a trahi ou sur l'amant qu'elle aura perdu! (Il va sortir et rencontre Herminie.) Herminie!

HERMINIE.

Georges! (Georges salue et va s'éloigner.) Eh quoi! vous me quittez ainsi?

GEORGES.

Vous souvenez-vous de vos dernières paroles au château de Tremblay, madame, quand je vous suppliais de veiller sur Blanche? Vous m'avez dit: Soyez tranquille, Georges, madame de Noyan ne me quittera pas d'un seul instant. Où étiez-vous donc, Herminie, quand monsieur d'Assigny était auprès de Blanche?

HERMINIE, après un mouvement de joie.

Que dites-vous?

GEORGES.

Je dis que je sais tout, que Blanche m'a trahi!

HERMINIE.

Blanche vous aurait trahi ! Mais c'est impossible !

GEORGES, *ironiquement.*

Impossible ! oui, au fait. Vous ne pouvez pas savoir, vous arrivez seulement ; et pourtant vous m'aviez dit encore : A votre retour, Georges, vous retrouverez Blanche auprès de moi. — Il paraît, cependant, que lorsque tout le monde s'éloignait de madame de Noyan, vous n'étiez pas auprès d'elle !

HERMINIE.

Vous avez raison de m'accuser, Georges, je suis coupable. Vous m'aviez généreusement chargée de veiller sur vos amours, et, gardienne infidèle ou inattentive, j'ai laissé voler le trésor qui m'était confié. Je suis coupable ! Quelquefois, après de mortelles heures passées auprès d'une rivale à écouter de tendres confidences qui me déchiraient le cœur, je me suis retirée chez moi pour pleurer en silence. Je suis coupable ! Bien souvent, au milieu de ces fêtes brillantes qui me rappelaient le jour où vous m'aviez juré de m'aimer, j'ai manqué de courage pour attendre l'heure du départ, et je me suis enfuie seule ; et enfin, à mesure que le moment de votre retour approchait, j'ai senti diminuer peu à peu mon amitié pour Blanche et grandir ma tendresse pour vous... Oh ! certes, je suis coupable, bien coupable, et vous avez raison de m'accuser !

GEORGES, *avec élan.*

Herminie !...

HERMINIE.

Mais comprenez-moi bien, Georges, si je vous parle ainsi, c'est que je ne veux pas que vous me haïssiez après m'avoir aimée peut-être !... c'est que je veux enfin que lorsque vous souffrirez, vous n'alliez pas chercher ailleurs des consolations et de la pitié.

GEORGES.

Mon amie ! Oh ! cette pitié, j'en ai besoin déjà ; car je souffre bien.

HERMINIE.

Oui, oui... Oh ! je sais ce que vous devez souffrir...

GEORGES.

Oui, c'est vrai, pardon !... Oh ! mais vous êtes bien vengée. (*Il s'assied.*)

HERMINIE.

Vengée ! moi vengée par votre douleur !

GEORGES.

Pardon... encore une fois, je ne sais plus ce que je dis...

HERMINIE.

Voyons, mon ami, parlons d'elle.

GEORGES, se levant vivement.

De Blanche? non! non! jamais!

HERMINIE.

Ne l'avez-vous pas accusée trop légèrement? prenez garde!

GEORGES.

Trop légèrement? mais puisque je vous dis qu'elle était là, il n'y a qu'un instant, tremblante, éplorée, à la seule pensée que je pouvais me trouver face à face avec ce vicomte d'Assigny. Alors je ne comprenais pas, mais tout à l'heure j'ai compris, car on disait tout haut, devant moi, que monsieur d'Assigny était l'amant de madame Blanche de Noyan!

HERMINIE. *

Georges!

GEORGES.

Ah! mon amie! pourquoi ne m'avez-vous pas laissé partir le jour où je suis venu vous avouer que je vous avais trahie pour elle?...

HERMINIE.

A quoi bon revenir sur le passé, Georges?

GEORGES.

A quoibon, dites-vous? Mais puisque je ne l'aime plus et que vous m'aimez toujours, Herminie?

HERMINIE.

Georges, je vous en supplie, taisez-vous!

GEORGES.

Non, non, je veux parler! Écoutez, Herminie. Oh! vous ne pouvez me refuser cela... (Riant.) Elle voulait que je la conduisisse auprès de ma mère. Oh! non pas! C'est vous que j'y conduirai... Ma mère vous a toujours aimée... Eh bien! je lui dirai tout, et elle vous aimera plus encore! et nous partirons tous trois... nous irons au bout du monde.

HERMINIE.

Georges! (Elle l'embrasse convulsivement, puis s'arrête.) Non! non! Je ne vous crois pas... Georges! La jalousie vous égare, c'est elle qui vous fait parler... Mais c'est Blanche, toujours Blanche que vous aimez.

GEORGES. **

Ah! vous ne me croyez pas? Eh bien! j'irai avant vous,

* Herminie, Georges.
** Georges, Herminie.

auprès de ma mère, et vous viendrez me retrouver... Je partirai demain matin... (frappé d'un souvenir et se reprenant) demain soir.

HERMINIE.

Pourquoi demain soir?

GEORGES, avec un certain embarras.

Parce que, jusque-là, j'ai quelques affaires à terminer, une mission sacrée à remplir.

HERMINIE, ne le perdant pas du regard.

Ah!...

GEORGES, avec une certaine émotion.

Écoutez?... Vous verrez ma mère avant moi... vous l'embrasserez... la première... mais vous lui direz que j'espère l'embrasser bientôt à mon tour.

HERMINIE, même jeu.

Je lui dirai cela, Georges, c'est convenu. (Georges est de plus en plus troublé.)

GEORGES.

Oui, n'est-ce pas? c'est convenu.

HERMINIE, s'asseyant.

Oui. (Éclatant tout à coup.) Ah çà, mais, Georges, vous ne savez donc pas que j'ai appris à lire dans votre regard, dans votre pensée?

GEORGES.

Que voulez-vous dire?

HERMINIE.

Ce que je veux dire? Ah! c'est bien malin à deviner. Vous allez vous battre, Georges...

GEORGES.

Moi?...

HERMINIE.

Vous allez vous battre demain matin.

GEORGES.

Mais, croyez bien...

HERMINIE, vivement.

Georges, ce n'est pas la peine de mentir. (A part avec douleur.) Un duel!... Oh! je n'avais pas songé à cela, moi! (Avec résolution et froidement.) Mais, vous savez que vous ne vous battrez pas?...

GEORGES.

Encore une fois, Herminie...

HERMINIE, sans l'écouter et avec une agitation croissante.

Vous battre? vous! et avec cet homme, avec ce spadassin,

car je sais bien le nom de votre adversaire, allez... Vous battre!... pour qu'il vous tue?... mon Dieu! (*Se levant.*) Eh bien! il ne manquerait plus que cela! (*D'une voix fébrile.*) Oh! mais, je ne le veux pas!... Je ne veux pas qu'on vous rapporte demain ensanglanté, mourant!... Non, non, je ne le veux pas, entendez-vous bien?. . Vous avez dit autrefois à mon amour de se taire, et mon amour s'est tu... Votre orgueil peut bien se taire à son tour. Georges, mais songez-y donc, votre vie est ma vie, et vous n'avez pas le droit de m'assassiner! (*Avec une sorte de délire et lui saisissant la main.*) Mourir!... il veut mourir! (*Avec des larmes.*) Ah! Georges, vous avez donc juré de me faire passer par toutes les souffrances?..

GEORGES, *entraîné.**

Herminie, ma bien-aimée...

HERMINIE, *avec des larmes, et souriant tristement.*

Sa bien-aimée. Oh! redis-moi ce mot-là, redis-le moi, il m'enivre. (*Avec douleur.*) Et pourtant je sais bien que tu me ments, que tu te ments à toi-même! Je sais bien que demain tu seras à ses pieds et que tu renieras ces paroles de tendresse que mes larmes arrachent à ta pitié; mais n'importe! cette heure m'appartient, car tu m'aimes à cette heure. Eh bien! tout ce que je te demande pour mes souffrances passées, pour mes souffrances à venir, c'est un serment! un serment sur ce que tu as de plus cher. (*Se levant.*)** Sur ta maîtresse si tu veux! Jure-moi!... jure-moi que tu ne te battras pas avec monsieur d'Assigny.

GEORGES, *vivement.*

Oh! je le jure!

HERMINIE, *à part.*

Ce n'est pas avec monsieur d'Assigny qu'il se bat.

PASCAL, *paraissant à droite.*

Tiens, le voilà!

HERMINIE, *à part.*

Mais avec qui donc?

PASCAL, *à Georges.****

Vous ne connaissez personne ici? je vous ai trouvé deux témoins.

GEORGES, *bas.*

Merci, je sors avec vous, prenez garde. (*Herminie a surpris ces signes d'intelligence et le premier mouvement de Georges.*)

* Georges, Herminie.
** Herminie, Georges.
*** Herminie, Georges, Pascal.

HERMINIE, à part.

C'est avec monsieur Villiers qu'il se bat! (A demi-voix à Georges.)* C'est bien, Georges, je suis tranquille!... mais nous ne sommes plus seuls, éloignez-vous. Cette scène m'a brisée, nous nous reverrons tout à l'heure. (Elle suit avec anxiété, des yeux, Pascal qu'elle craint de voir partir.)

GEORGES, à demi-voix.

Je vous laisse, Herminie, mais souvenez-vous de ce que je vous ai dit! Je veux retourner auprès de ma mère, et avec vous, avec vous, entendez-vous bien? Ainsi, c'est convenu, vous irez m'attendre auprès d'elle? vous me le promettez?

HERMINIE, sans quitter des yeux Pascal qui veut toujours tâcher de faire signe à Georges de sortir avec lui. A Georges.

Oui, oui, mon ami, nous reparlerons de cela. A minuit, vous me retrouverez ici.

GEORGES.

Alors, à bientôt.

HERMINIE.

A bientôt. (Georges salue et s'éloigne.)

SCÈNE XV

HERMINIE, PASCAL.**

HERMINIE, courant à Pascal.

Monsieur! monsieur!

PASCAL.

Madame? madame?

HERMINIE, souriant presque.

J'ai quelque chose à vous demander.

PASCAL.

A vos ordres, madame.

HERMINIE.

Oh! mais d'abord, jurez-moi sur l'honneur de me dire la vérité.

PASCAL.

Je vous le jure, madame.

HERMINIE.

Eh bien, vous vous battez demain avec monsieur Rhétel.

* Georges, Herminie, Pascal.

** Herminie, Pascal.

PASCAL.

Hein?... oui, madame, mais sacrebleu! c'est un piége cela!

HERMINIE.

Peu importe!

PASCAL.

Très-bien.

HERMINIE.

Il ne faut pas que vous vous battiez, monsieur.

PASCAL.

Ah! permettez! je sais bien que vous êtes l'amie de madame de Noyan, mais je n'ai pas juré de ne pas me battre.

HERMINIE.

Vous allez me le jurer aussi!

PASCAL.

Ah! pardon!

HERMINIE.

Ce duel est impossible, monsieur, car si monsieur Rhétel vous a provoqué, c'est qu'il est poussé par un motif de jalousie.

PASCAL.

Fondé sur un propos de ma belle-maman, je vous prie de le croire.

HERMINIE.

Je le sais bien, et c'est pour cela que je viens vous supplier de ne pas vous battre avec monsieur Rhétel.

PASCAL.

Mon Dieu, madame, je ne demanderais pas mieux au bout du compte, car il me plaît, moi, ce garçon-là.

HERMINIE.

Vous avez fait vos preuves, n'est-ce pas, monsieur?...

PASCAL.

Ah! pardieu, ce n'est pas cela qui m'inquiète, mais encore faut-il... que le diable m'emporte si... (Voyant d'Assigny.) Ah! j'ai mon moyen! comme ça je ne battrai pas pour ma belle-mère! (Haut.) Madame, je vous donne ma parole d'honneur de soldat... (A part.) Tiens! que je suis bête, je n'en ai qu'une. (Haut.) Je vous donne ma parole que je ne me battrai pas avec monsieur Georges Rhétel.

HERMINIE.

Merci, monsieur, merci. (Elle sort.)

SCÈNE XVI

PASCAL, D'ASSIGNY.*

PASCAL.

Ah! vous arrivez comme mars en carême, vous. Venez donc un peu ici?...

D'ASSIGNY.

Plaît-il?...

PASCAL.

Ah! pardon!... je n'ai pas le temps d'être poli... Je me bats demain avec M. Rhétel, et par votre faute...

D'ASSIGNY.

Comment cela?...

PASCAL.

Parce qu'on crie sur les toits que vous et moi, sommes les amants de la comtesse... et que, dans sa fureur, le pauvre garçon s'en est pris au premier qui lui est tombé sous la main... Or, on ne dirait rien sans votre escapade de la nuit dernière...

D'ASSIGNY, froidement.

Ensuite?...

PASCAL.

Ah ça! vous ne vous révoltez pas?... Comprenez donc qu'on accuse une femme... et cela par votre faute!

D'ASSIGNY.

Le monde est si méchant!

PASCAL.

Alors, vous ne démentez pas ces propos?...

D'ASSIGNY, riant.

Je les démentirais, qu'on ne me croirait pas.

PASCAL,

Eh bien, vous les affirmeriez, vous, que je ne croirais pas davantage, moi!

D'ASSIGNY.

Monsieur Villiers!...

PASCAL.

Monsieur d'Assigny?...

* Pascal, d'Assigny.

D'ASSIGNY.

Où voulez-vous en venir?...

PASCAL.

A vous dire ceci: Puisqu'il faut que je me batte avec quelqu'un, je préfère que ce soit avec vous qu'avec un autre... Est-ce clair?...

D'ASSIGNY.

Parfaitement!... et demain je serai à vos ordres

PASCAL.

Ah! ma foi! ce serait trop tard... Il fait un clair de lune superbe, ce soir, et je connais, à deux pas d'ici, un endroit où nous serons à ravir...

D'ASSIGNY.

Très-bien... j'ai des épées chez moi... Le temps d'aller les chercher, et je vous attends derrière la maison de conversation. (Ils se saluent.)

PASCAL.

A merveille! Là!... voilà une affaire arrangée...

D'ASSIGNY, à part, en souriant.

Ce monsieur Villiers est un homme charmant... Et grâce à lui, maintenant, madame de Noyan est bien compromise.

PASCAL, seul.

C'est égal! madame Maugrin et ma femme d'un côté... monsieur Rhétel et monsieur d'Assigny de l'autre... Quelle existence agréable!...

SCÈNE XVII

PASCAL, FURRETIÈRES.

FURRETIÈRES.*

Qu'est-ce qui est agréable... la vie à Bade, hein?...

PASCAL, riant.

Oui... oui... oui... Parlons-en!...

FURRETIÈRES.

Comme cela, vous vous amusez beaucoup?

PASCAL.

Énormément.

* Pascal, Furretières.

FURRETIÈRES.

A propos!... Qu'est-ce que vous avez fait hier?...

PASCAL.

Hier? Je me suis brouillé avec ma belle-mère.

FURRETIÈRES.

Ah!... Et ce matin?...

PASCAL.

Je me suis disputé avec ma femme...

FURRETIÈRES.

Ah!... et ce soir?...

PASCAL.

Ce soir, je me bats avec le vicomte d'Assigny... Demain, je me bats avec monsieur Rhétel... et après-demain, je me battrai avec vous si vous le voulez...

FURRETIÈRES, stupéfait.

Plaît-il?...

PASCAL.

Voilà! (Il sort.)

SCÈNE XVIII

FURRETIÈRES, COTTEREAU, puis BERTHE et Mme MAUGRIN.

COTTEREAU.

Furretières! n'êtes-vous pas honteux?... Aller provoquer ce jeune homme!...

FURRETIÈRES.

Allez au diable!...

COTTEREAU.

Permettez!... Vous le prenez sur un ton... et si vous n'avez pas assez d'un duel avec monsieur Villiers...

BERTHE, à Cottereau.*

Un duel! monsieur, monsieur! qui donc se bat avec mon mari?

COTTEREAU.

C'est de Furretières.

FURRETIÈRES.

Mais non, mais non, c'est monsieur Villiers qui provoque tout le monde.

* Furretières, Berthe, Mme Maugrin, Cottereau.

MADAME MAUGRIN.

Ah! cet homme n'est qu'un spadassin.

BERTHE.

Mon mari! Ah! mais je verrai, je saurai bien l'empêcher de... Ma mère... ah! vous avez fait peut-être bien du mal...

MADAME MAUGRIN.

Et c'est moi que l'on accuse!...

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Même décor.

SCÈNE PREMIÈRE

DIANE, BLANCHE. (Elles entrent ensemble.)

DIANE.

Non, non, ma chère enfant, vous ne partirez pas ainsi... je suis trop votre amie pour le permettre. *

BLANCHE.

Comment!... Même après ce que je vous ai dit?... (Elle tombe assise.)

DIANE.

Surtout après ce que vous m'avez dit! Mais si vous partiez, si vous quittiez Bade, comme c'était votre dessein, ce serait vous avouer coupable, ce serait vouloir donner raison à toutes ces calomnies!... Ah! si mon scélérat de coiffeur allemand ne m'avait pas retardée de trois heures, tout cela ne serait pas arrivé!.... J'aurais bien su, moi, prouver à monsieur Rhétel qu'il n'est qu'un niais, et imposer silence à toutes ces fausses bonnes femmes, qui sont parties maintenant que le mal est fa t. Oh! mais rien n'est désespéré encore, heureusement, et il faut faire tête à l'orage. Oh! je ne vous quitterai pas que votre innocence n'ait été reconnue par tous!... Et, d'abord, savez-vous ce que vous allez faire?... Eh bien! vous allez avouer la vérité à monsieur Rhétel.

BLANCHE.

Lui avouer la vérité! moi? jamais!... Mais, cette vérité, je pouvais la lui dire déjà, tout à l'heure, alors qu'il interprétait contre moi mon inquiétude et mes larmes. Et si je me suis tue, Diane, ne devinez-vous pas pourquoi?

DIANE.

Vous redoutiez un duel?

* Blanche, Diane.

BLANCHE.

Eh! sans doute, est-ce que ce n'est pas là, mon Dieu, la première crainte qui doit naître au cœur de la femme qui aime?... Oui, oui, j'ai tremblé pour ses jours, car je le connais, s'il avait ajouté foi à mes paroles et si je l'avais voulu, il m'aurait crue!... Oh! j'en suis sûre, c'eût été un duel à mort entre lui et le vicomte d'Assigny!...

DIANE.

Mais, cependant...

BLANCHE, voyant Georges. *

C'est Georges! Taisez-vous! Mon Dieu! peut-être a-t-il vu déjà le vicomte!

SCÈNE II

LES MÊMES, GEORGES, puis HERMINIE.

GEORGES, saluant Diane, bas à Blanche. **

Blanche, il faut que je vous parle une dernière fois, mais que je vous parle à vous seule. (A Diane.) Pardon, madame, (Diane fait un mouvement pour s'éloigner.)

BLANCHE.

Non, non, restez, Diane, je vous en prie. (A Georges.) Vous pouvez parler devant madame, Georges.

GEORGES.

Blanche, ce que vous refusiez de me dire il y a une heure, en y réfléchissant, j'ai trouvé indigne de moi de le demander à monsieur d'Assigny lui-même.

BLANCHE, à part, avec joie.

Il ne l'a pas vu!

GEORGES, continuant.

Aussi, étais-je revenu tout à l'heure dans ce salon espérant vous y rencontrer et décidé à une explication dernière, quand la fatalité m'a jeté au milieu de vos amies.

BLANCHE.

Mes amies?...

GEORGES.

De ces femmes, enfin, dans la société desquelles vous vivez depuis notre séparation. Eh bien! savez-vous ce qu'elles di-

* Diane, Blanche.
** Diane, Blanche, Herminie, Georges.

saient, Blanche?... Elles disaient que le vicomte d'Assigny avait été aperçu sortant de chez vous la nuit dernière !

BLANCHE.

Oh !...

GEORGES.

Elles mentaient, n'est-ce pas?... Dites-moi qu'elles mentaient?

DIANE.

Oui, oui, elles mentaient !...

BLANCHE, bas.

Taisez-vous!

GEORGES.

Je le crois, madame, mais je veux le lui entendre dire à elle-même... Voyons, Blanche, justifiez-vous!... Prouvez-moi que tous ces gens ont menti ! Parlez !... mais parlez donc !...

BLANCHE.

Que voulez-vous que je vous dise, Georges?... une puissance fatale me pousse vers l'abîme, et je n'ai personne... personne pour me retenir... puisque vous-même vous m'abandonnez !...

GEORGES.

Eh bien ! alors, pourquoi depuis quelques heures ne puis-je faire un pas sans me heurter à une accusation dirigée contre vous?

BLANCHE.

Mais je n'en sais rien.

GEORGES, s'éloignant à droite.

Oh !...

DIANE, bas.

Blanche! je vous en supplie à mon tour, parlez, mais parlez donc! ou bien je vais...

BLANCHE, bas.

Non, non, car encore une fois je ne veux pas qu'il meure!

GEORGES.

Mais il n'en est pas moins vrai que l'on dit partout que le vicomte d'Assigny a été vu sortant de chez vous... Eh bien ! tenez, jurez-moi que ce n'est pas vrai, et je vous croirai.

BLANCHE.*

Mais Georges, je ne puis vous le jurer, car ce que l'on a dit est vrai. Oui, monsieur d'Assigny est entré chez moi, mais je ne l'ai pas vu... Je n'ai même rien entendu.

* Diane, Blanche, Georges.

HERMINIE, entrant et apercevant Georges. A part.

Ah! encore avec elle.

GEORGES.

Alors tout ce dont on vous accuse est faux? Jamais monsieur d'Assigny ne vous a parlé d'amour et jamais vous ne l'avez écouté?

BLANCHE.

Mais je ne puis vous dire qu'une chose, je suis innocente et je vous aime!

GEORGES.*

Oh! je ne vous crois plus, madame.

BLANCHE.

Georges!

GEORGES.

Vous êtes libre! je pars, vous ne me reverrez plus. Adieu! adieu! pour toujours. (Il sort.)

BLANCHE, avec un cri.

Mon Dieu! mon Dieu! (Au cri de Blanche, Herminie a fait un mouvement comme pour aller vers elle, puis s'est arrêtée brusquement.)

HERMINIE, à part.

Ah! tant pis, j'ai trop souffert!... (Elle court à la fenêtre et regarde au dehors.)

SCÈNE III

BLANCHE, DIANE, HERMINIE.

DIANE.**

Elle le laisse partir. Ah! ma parole d'honneur c'est une maison de fous que cet établissement thermal. Ma chère, vous êtes une petite sotte! se laisser accuser pour empêcher ce duel! la belle affaire! Monsieur de l'Estang s'est battu vingt-deux fois, et il est en Amérique. (A part.) Oh! mais! J'ai dit que je ne sortirais d'ici que lorsque son innocence aurait été reconnue, et je n'en aurai pas le démenti.

HERMINIE, à part.

Le voilà... il part!

* Diane, Georges, Blanche.

** Herminie, Diane, Blanche.

DIANE, à Blanche.*

Chère enfant, attendez-moi! Je cours après le marin et je vous le ramène mort ou vif!

HERMINIE, avec joie, à part.

Il est parti, enfin!

DIANE.

Ah! c'est vous, mon amie, Blanche pleure, consolez-la. (Elle sort.)

BLANCHE.

Herminie!...

SCÈNE IV

HERMINIE, BLANCHE.

BLANCHE.**

C'est toi! oh! si tu savais? je suis bien malheureuse! Georges ne m'aime plus, il m'a dit adieu! un adieu éternel... il est parti, je ne le verrai plus... mes rêves sont détruits, mon bonheur est à jamais brisé, si tu ne viens pas à mon secours. Ecoute! Georges me croit coupable, car je n'ai pas pu tout lui avouer... tu comprends... je ne pouvais pas lui dire que monsieur d'Assigny avait juré de me perdre pour me forcer à l'épouser, c'eût été un duel à mort! Diane le sait bien, mais toi, toi en qui Georges a toute confiance, toi son amie, tu lui parleras, tu sauras le convaincre sans l'exposer, et tu le feras, tu me sauveras, n'est-ce pas, car tu m'aimes, toi?..

HERMINIE.

Moi? Eh bien, non, non! Je ne t'aime pas, je ne t'ai jamais aimée.

BLANCHE.

Qu'est-ce que tu dis donc?

HERMINIE.

Oh! j'en ai assez à la fin de cette contrainte de tous les instants. Je ne veux plus de votre amitié.

BLANCHE, la regardant avec une sorte d'effroi.

Oh!...

HERMINIE.

Oui, oui, va, regarde-moi, tu verras bien dans mes yeux que je ne te mens pas.

* Diane, Blanche, Herminie.
** Blanche, Herminie.

BLANCHE.

Je ne comprends pas... vous ne m'aimez pas, dites-vous? vous ne m'avez jamais aimée? mais que vous ai-je donc fait?

HERMINIE.

Ce que tu m'as fait? tu m'as pris mon premier, mon seul amour. Ton Georges? mais il m'aimait avant de t'aimer, mais sans toi, il m'aimerait encore, comprends-tu maintenant?

BLANCHE.

Mon Dieu!...

HERMINIE.

Mais quand tu me parlais de tes projets d'avenir dans les premiers temps de notre liaison, j'avais toutes les peines du monde à étouffer les ardentes colères qui grondaient en moi. Vingt fois j'ai été sur le point d'arracher mon masque et de te jeter la vérité au visage; mais en parlant je perdais l'espoir de te reprendre le bonheur que tu m'avais volé, et je me suis tue! Je devrais me taire encore, je le sais bien, mais je n'en ai plus la force. Je ne puis plus résister à cette immense volupté de te dire enfin comme je l'aime et combien je te hais!

BLANCHE, avec effroi.

Ah! vous me faites peur!

HERMINIE.

Oh! reprends si tu veux tes airs de colombe, ça m'est bien égal! Tu me parlais tout à leure de tes rêves détruits. Est-ce que tu n'as pas détruit les miens? J'ai jeté des piéges sur votre route, madame, c'était à votre amour de vous les faire éviter. (Blanche cache son visage dans ses mains.) Oh! vous me haïssez bien à votre tour, n'est-ce pas? (Irritée par le silence de Blanche.) Répondez! mais répondez donc!

BLANCHE, avec douceur.

Non, madame, je ne vous hais pas, je vous plains! car pour m'avoir fait tant de mal il faut que vous l'ayez bien aimé, lui, et si vous l'aimiez tant, vous avez dû bien souffrir, mais aussi pourquoi ne m'avoir rien dit d'abord? Oh! je n'aurais pas lutté avec vous, madame, je n'aurais pas eu le courage de faire ce que vous avez fait. J'aurais préféré mourir mille fois de ma douleur et de mon amour. Enfin, vous l'avez voulu, soyez contente! Tout est fini pour moi. Georges me fuit; il va partir! partir avec vous, peut-être. Cet amour qu'il vous avait repris, il vous le rendra sans doute un jour, s'il ne vous l'a rendu déjà. Soyez heureuse, vous m'avez perdue. Je vous ai fait souffrir, pardonnez-moi comme je vous pardonne.

HERMINIE, luttant contre l'émotion qui commence à la gagner.

Eh! madame, je n'ai que faire de votre pardon, puisque je vous dis que je vous déteste, que je vous ai toujours détestée.

BLANCHE.

Oh! non, pas toujours, car je me souviens que dernièrement encore vous me conseilliez de retourner à mes vieilles tourelles. Ah! j'avais bien raison de vous dire alors que j'avais peut-être mangé mon pain bénit le premier. (Elle sanglotte.)

HERMINIE, luttant contre son émotion.

Des larmes!...

BLANCHE.

Oh! ces larmes, j'aurais bien voulu pouvoir les retenir, mais je ne suis pas si forte que vous, moi... (Elle fait encore quelques pas et est obligé de s'arrêter.) Ah! l'air me manque... Oh! si je pouvais mourir!

HERMINIE.

Mourir!... allons donc!... Est-ce qu'on meurt quand on est aimée?...

BLANCHE.

Aimée!... mais vous savez bien que je ne le suis plus... vous savez bien qu'il me hait, qu'il me méprise... méprisée par lui!...

HERMINIE.

Où allez-vous? où irez-vous?

BLANCHE.

J'irai à Noyan; c'est là que dorment tous ceux qui m'ont vraiment aimée... J'irai m'agenouiller sur leur tombe, et ils me pardonneront de les avoir oubliés un jour pour des méchants qui m'ont tant fait souffrir. (Elle éclate en sanglots.)

HERMINIE, sans parler, et luttant encore contre son émotion, cherche à écarter les mains de Blanche. Blanche résiste. Herminie avec des larmes dans la voix.

Blanche! je vous en prie! ne pleurez pas.

BLANCHE, relevant son visage baigné de larmes.

Mais, vous pleurez vous-même.

HERMINIE, n'y tenant plus.

Eh bien, oui, je pleure.

BLANCHE.

Herminie! (Elle va s'élancer et s'arrête avec tristesse.) Oh! mais, non, non, vous me trompez encore.

HERMINIE.

Blanche! oh! mais comprenez-moi donc! Je m'attendais à de la colère, à des malédictions, mais je ne m'attendais pas à des larmes!

BLANCHE.

Oh! vous deviez bien vous y attendre, pourtant.

HERMINIE.*

Quand vous me direz cela, c'est vrai; mais enfin, que voulez-vous? je vous jugeais d'après moi, et la preuve, tenez, c'est que si vous m'aviez fait le mal que je vous ai fait à vous-même... je crois... Eh! bien, oui... je crois que je vous aurais tuée!

BLANCHE.

Oh!..

HERMINIE.

Vous voyez que nous ne nous ressemblons pas, car vous, vous souffrez sans m'accuser, et vous mourriez sans me maudire.

BLANCHE.

C'est vrai.

HERMINIE.

Oh! tenez, c'est infâme, ce que j'ai fait, car vous m'aimiez pauvre enfant, n'est-ce pas que vous m'aimiez?

BLANCHE.

Oh! oui, je vous aimais bien.

HERMINIE.

Et vous me haïssez maintenant.

BLANCHE.

Moi? Encore une fois, je ne sais pas haïr!

HERMINIE.

Vous êtes bien heureuse! car ça fait bien du mal... Voyons, ne pleurez plus, je ne le veux pas. (Elle lui essuie les yeux.) Je réparerai le mal que je vous ai fait.

BLANCHE.

Mais, c'est impossible!

HERMINIE, avec une sorte de fièvre.

Laissez-moi donc tranquille, puisque je vous dis que je le réparerai... Allons, séchez vos larmes! (Avec un sourire.) Je suis forte, disiez-vous?... Ah! avec votre faiblesse, vous êtes bien plus forte que moi.

* Herminie, Blanche.

SCÈNE V

LES MÊMES, GEORGES, DIANE, puis BERTHE et Mme MAUGRIN, puis PASCAL.

DIANE.

Venez, monsieur Rhétel, venez, nous avons à vous parler, vous dis-je, car je le jure encore, si vous partiez ainsi, vous auriez des regrets éternels.

GEORGES.

Madame...

BLANCHE, l'apercevant.

Georges!...

HERMINIE, courant à Diane.

Merci, merci! de l'avoir ramené!

BLANCHE.

Que voulez-vous faire?

HERMINIE.

Laissez-moi. (A Georges.) Blanche a été la victime d'odieuses calomnies, et ces calomnies, c'est moi qui les ai fait naître.

GEORGES.

Vous!

HERMINIE.

Souvenez-vous de ce qui s'est passé, il y a six mois; vous aviez blessé mon orgueil, alors la haine a pris dans mon cœur la place de l'amour. J'avais juré de me venger... je me suis vengée. Mais elle souffre trop, et ma colère est tombée tout à l'heure devant ses larmes... Georges, moi seule suis coupable, et Blanche est toujours digne de vous.

GEORGES.

Blanche!...

BERTHE, entrant.

Vous n'avez pas vu mon mari?... Mon Dieu! il est blessé, mort peut-être?

MADAME MAUGRIN.

Ah! c'est affreux! de telles émotions à mon âge.

GEORGES.

Monsieur Villiers se bat donc?

DIANE.

Avec qui?

BERTHE.

Avec monsieur d'Assigny.

GEORGES.

Mais cet homme m'apartient, et je cours...

PASCAL.

Ce n'est pas la peine!

BERTHE.

Mon mari! (Pascal l'embrasse.)

MADAME MAUGRIN.

Eh bien! et moi?

PASCAL.

Je la trouve forte... Excusez-moi, monsieur, mais vous me plaisiez, et j'ai préféré me battre avec le vicomte, qui me déplaisait avant que je ne lui eusse donné un coup d'épée.

GEORGES.

Comment?...

PASCAL.

Le vicomte s'est conduit en galant homme. En présence de messieurs de Cottereau et de Furretières, qui ont bien voulu me servir de témoins, il a déclaré, sur son honneur de gentilhomme, que madame de Noyan était la plus pure des femmes.

BLANCHE.

Ah!...

DIANE, à Georges.

Eh bien! qu'attendez-vous?

GEORGES.

Mon pardon.

HERMINIE.

Eh bien! demandez-le.

GEORGES.

Ma Blanche bien-aimée...

BLANCHE.

Chut! Pas devant elle.

HERMINIE, à Diane.

Mon amie, accompagnez-moi. Partons!

DIANE.

Volontiers! (A part.) Cette pauvre Herminie... C'est drôle, je ne croyais pas, moi, qu'on pût prendre l'amour au sérieux.
(Elles remontent lentement. Blanche les suit des yeux.)

PASCAL, *criant.*

Ah! voilà que ça recommence!... Eh bien! belle-maman, ma femme et moi nous partons demain pour faire le tour du monde, et comme les longues courses vous fatiguent...

MADAME MAUGRIN.

C'est affreux!... c'est abominable!... vous êtes des enfants dénaturés!

BERTHE.

Oh!...

MADAME MAUGRIN.

Mais si je ne te vois plus, je vais mourir de chagrin!

BERTHE.

Pascal!...

PASCAL.

Allons, nous reviendrons quand vous sèrez grand'mère.

MADAME MAUGRIN.

Vrai!

PASCAL, *riant.*

Ainsi, dépêchez-vous!

FIN.

Paris. — Typographie Morris et Cie, rue Amelot, 64.